

De l'harmonie du chaos

Une invitation à la réflexion
et au débat

par Pilo

2018-03-01
Version non-définitive

Table des matières

Chapitre 1. Le temps est venu.....	5
Chapitre 2. Le Chien qui pense.....	19
Chapitre 3. L'Homme conscient.....	29
Chapitre 4. Le Col Bordel de Merde.....	59
Chapitre 5. First contact.....	69
Chapitre 6. L'Homme libre.....	79
Chapitre 7. L'Homme juste.....	91
Chapitre 8. Une culture injuste.....	103
Chapitre 9. Une économie juste.....	119
Chapitre 10. <i>Mission: Unity</i>	129
Chapitre 11. Une justice la plus juste.....	137
Chapitre 12. Une démopunthonomie.....	149
Chapitre 13. Il faut rentrer.....	159
Chapitre 14. En passant.....	167
Chapitre 15. Un nouveau commencement.....	179
Épilogue.....	183

Chapitre 1. Le temps est venu

Une fin d'après-midi de printemps, quelque part sur Terre en 2071...

— Paaaapiii, Paaaapiiii ! On a parlééé de tooiii à l'écoooooole !

Paul déboula en trombe dans la maison en criant. Bousculant porte-manteau, chaises et autres mobiliers, il se précipita à l'étage retrouver son grand-père. Jacques écrivait assis à son bureau, comme à son habitude à cette heure-là.

— Papi ! On a parlé de toi à l'école ce matin ! répéta-t-il à peine entré dans la chambre sans même reprendre son souffle.

— Ah bon ? répondit son grand-père, toujours absorbé dans ses écrits.

— Oui, c'était génial ! continua Paul. On nous a appris plein de choses sur un collectif d'écrivains dont tu faisais partie avec Mamie il y a longtemps ! C'est vrai que vous avez changé le monde ? Et c'est vrai que tu es le dernier qui soit encore en vie ?

À ces mots, Jacques déposa son stylo et se retourna vers son petit-fils avec son sourire habituel.

— C'est vraiment ce qu'on t'a appris à l'école ? demanda-t-il.

— Bah en fait pas exactement, mais j'ai pas encore tout compris... On vient juste de commencer de toute façon ! Mais on nous a dit que vous aviez écrit un livre qui a transformé le monde ! Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? Tu pourrais me raconter ce que vous avez fait et pourquoi ?

— Oui c'est vrai, nous avons écrit un livre il y a longtemps... répondit Jacques.

Son visage avait changé en prononçant ces mots, envahi d'une profonde nostalgie.

— Mais nous n'avons pas changé le monde, loin de là... Ce sont tous les autres qui l'ont fait, par eux même et pour eux même...

Il se figea quelques secondes, comme plongé dans une profonde réflexion.

— Et le travail n'est pas fini... Enfin, pas tout à fait... reprit-il le regard dans le vide.

Il se leva alors de sa chaise lentement et en silence, toujours perdu dans ses pensées ; il alla chercher le tabouret qui trônait dans un coin.

— Si tu t'asseyais à côté de moi ? demanda Jacques à son petit-fils en le tapotant.

Très intrigué de voir son grand-père soudain si différent d'à son habitude, Paul se faufila entre les différents livres, journaux, outils, lampes, filtres, aquariums et pots de fleurs qui traînaient un peu partout dans la chambre et s'assit sur le tabouret sans dire un mot.

— Le temps est venu... reprit Jacques plus énergiquement. Nous allons achever le travail que nous avons commencé il y a si longtemps en écrivant notre livre !

En prononçant ces mots, toute sa nostalgie s'évapora pour laisser place à en une profonde joie. Jacques ouvrit son armoire pour en sortir une pile de feuilles noircies d'une écriture illisible qui n'était pas la sienne, qu'il déposa sur son bureau en se rasseyant.

— Aujourd'hui, plus personne ici ne connaît toute l'histoire, à part moi... Et quelle histoire ! confia-t-il les yeux pétillants en se penchant vers son petit-fils.

Paul ne sut quoi répondre. « *Papi passe son temps à faire des blagues pourries, il s'amuse peut-être encore...* » pensa-t-il. « *Pourtant je ne l'avais jamais vu comme ça, presque triste. C'est pas comme d'habitude...* »

— Par où commencer ? continua Jacques. Si on t’a parlé du livre à l’école, on t’a certainement expliqué que tout avait commencé aux environs de 2025, pendant une nouvelle crise économique.

— Oui, répondit Paul.

— Mais pour que tu comprennes vraiment ce qu’il s’est passé à l’époque, il faut que tu en saisisse le contexte. La crise de 2025 n’était que la dernière d’une longue liste. Depuis plus de quarante ans, les crises allaient et venaient un peu partout dans le monde. Les inégalités de répartition des richesses se creusaient à vitesse exponentielle entre les Hommes, ne profitant qu’à une ultra-minorité toujours plus petite. La course à la croissance battait son plein aveuglément... Toujours plus, pour tout, tout le temps ! Sans parler des problèmes d’intégration d’un multiculturalisme toujours plus présent grâce aux dernières ‘révolutions’ technologiques... La globalisation était en marche, suivie de près par le politiquement correct, histoire d’anesthésier les foules. En 2015, une crise migratoire éclata en Europe, ajoutant angoisses et replis identitaires à une situation déjà difficile.

— Ah oui, on nous a parlé de cette crise migratoire aussi très rapidement, commenta Paul. Des millions de personnes se sont déplacées à la recherche d’une vie meilleure.

— Exactement ! Et pouvait-on vraiment leur en vouloir ? Les guerres au nom de la liberté se multipliaient et ne finissaient pas... Entre 2010 et 2020, un autre phénomène apparut. Tous les voyants passaient au rouge un par un – économiques, climatiques, écologiques, natalité, dépressions, etc. La cocotte était prête à exploser, mais personne ne voulait la retirer du feu, de peur d’y perdre quelque chose... L’économie a commencé à perdre le peu de sens qu’elle avait ; et c’était pareil avec les médias, le travail, etc. Une crise écologique et climatique à l’échelle mondiale en conséquence ? Pourquoi s’en faire ? Nous trouverons bien une technique pour corriger le problème plus tard ! À partir de 2020,

le Grand Flou s'était installé, comme j'aimais l'appeler. La perte de tout sens. Les choses n'allaient plus qu'en s'empirant ; la pensée critique était en voie d'extinction chez l'Homme.

— Eh ben ! s'exclama Paul.

— En 2025, tout a explosé ! La Grande Crise. Le système financier international s'est totalement effondré en une semaine ; aucune région du monde n'a été épargnée. Du jour au lendemain ou presque, des millions de personnes – peut-être même plus d'un milliard – se sont retrouvées sans emploi et sans argent. De toute façon, l'argent n'avait plus aucune valeur, nulle part... Il fallait trouver de nouvelles solutions. C'est dans ce contexte difficile et troublé que des Hommes ont décidé de réagir. Déjà dès 2022 – et même avant, certains individus qui sentaient le précipice approcher avaient commencé à former de petits groupes, pour réfléchir et expérimenter avec de nouveaux modes de vie en société. Leur but était simple : tenter de briser le cercle vicieux dans lequel nous étions enfermés. Après la Grande Crise, ces communautés ont véritablement pris racine et se sont multipliées un peu partout dans le monde. *The time for change had come!* Parmi elles, certaines s'inspiraient d'un petit livre qui décrivait le fonctionnement d'une société utopique.

— Oui, c'est ce que nous avons vu aujourd'hui.

— Et sais-tu ce que ça veut dire utopique ? demanda Jacques.

— Euh... Non pas vraiment. On n'a pas utilisé ce mot à l'école pour en parler, et je ne l'ai encore jamais lu dans un livre.

— Utopique, ça ce dit de quelque chose qui semble déconnecté des faits de la réalité, qui parait trop beau pour être vrai. C'est la raison pour laquelle très peu de personnes avaient espoir en ces communautés au début : elles leur paraissaient irréalistes, voire naïves. De plus, personne ne savait qui avait écrit ce livre ; il était juste apparu comme ça, un jour sur internet quelques années plus

tôt, sous le titre *L'harmonie du chaos* et sans aucune information concernant son ou ses auteurs.

— Ah oui, c'est le titre du livre dont on nous a parlé à l'école et que tu as écrit avec les autres. Mais tu dis que personne ne savait que c'était vous qui l'aviez écrit ?

— Non, en tout cas pas pendant longtemps. Quand nous l'avons écrit, nous voulions que les gens ne s'intéressent qu'à son contenu, aux idées qu'exposait cette nouvelle société, sans trop regarder autour du livre. Et comme ces idées ne venaient pas vraiment de nous, nous voulions rester anonymes.

— Hein ? Je ne comprends pas. Je croyais que vous aviez inventé cette société utopique tous ensemble ! répondit Paul un peu dubitatif. C'est ce qu'on nous a appris à l'école !

— Oui, parce que c'est ce que nous avons dit quand on a appris que nous en étions les auteurs. Il me semble que c'était aux environs de 2045. Mais ce n'était pas la vérité !

— Alors vous avez menti à tout le monde et personne ne le sait encore aujourd'hui ?

— À part toi maintenant ! Et tu vas être le premier à entendre notre histoire, la vraie.

— Génial ! Mais pourquoi avez-vous menti ? demanda Paul.

— Je pense que tu comprendras quand je t'en aurai dit un peu plus. Et j'espère alors que tu me rejoindras dans ma dernière grande aventure avec le reste de la famille !

— Dernière aventure ? interrogea Paul.

— Commençons par l'histoire, nous verrons pour l'aventure ensuite... répondit simplement Jacques. T'a-t-on appris qui étaient les autres qui ont écrit le livre avec moi ?

— On nous a dit leurs noms, mais à part le tien et celui de Mamie, j'ai oublié, répondit Paul un peu honteusement.

— Leurs noms ne sont pas le plus important, ne t'en fais pas ; saches cependant qu'ils étaient tous mes amis les plus chers.

La nostalgie de Jacques réapparut subrepticement, mais il continua.

— Ce que très peu de personnes savent, c'est que nous nous sommes tous connus au cours d'une expédition d'exploration en Antarctique, au cours des années 2019-2020.

— Hein, quoi ? En Antarctique ? s'étonna Paul.

— *Yep!* Quelques mois plus tôt, un satellite nouvellement mis en orbite avait identifié une vallée reculée et jusque-là inconnue aux anomalies de température inexplicables. Les données recueillies étaient très peu nombreuses et précises, mais un ensemble d'organisations scientifiques de différents pays avait tout de même décidé de monter une expédition dans le but d'aller l'explorer.

— Alors tu étais un scientifique et tu es allé en Antarctique explorer ? Je savais pas ! Tu faisais quoi ? s'exclama Paul.

— Très peu de personnes le savent, répondit simplement Jacques.

— Et Papa et Maman, ils le savent ? Tu faisais quoi ? insista Paul.

— Oui ils le savent, mais ils ne savent pas vraiment ce qu'il s'est passé pendant l'expédition. Nous n'en avons jamais parlé à personne, pour protéger ce que nous avons découvert...

— Alors vous avez trouvé quelque chose dans cette vallée ? interrompu Paul tout excité.

— Oui, une chose que personne n'aurait pu imaginer... Une découverte si extraordinaire qu'elle nous transforma tous profondément et nous mena à écrire notre livre.

— Des extra-terrestres et leur base ? demanda Paul tout à coup anxieux – il était fan de science-fiction et l'idée venait de lui traverser l'esprit.

— Oh non, pas du tout ! répondit son grand-père en rigolant. La vie extra-terrestre existe peut-être, mais nous ne l'avons pas encore découverte à ma connaissance !

— Alors vous avez trouvé quoi ? interrogea Paul quelque peu rassuré.

— Des hommes et des femmes, répondit simplement Jacques.

— Quoi ? Tu as découvert des gens qui vivaient là-bas ?... Mais des gens qui habitaient dans des bases scientifiques, comme vous ?

— Non, pas exactement... répondit le grand-père malicieusement. Ces gens habitaient en Antarctique depuis plus de mille cinq cents ans, isolés dans cette vallée sans aucun contact avec le reste de l'humanité. Une nouvelle civilisation, jusque-là inconnue.

— Comment c'est possible ? L'Antarctique n'a pas de civilisation, on me l'a appris à l'école ! Le climat y est bien trop rude !

— Tu n'as pas tort, sauf dans le cas de cette oasis ! Il pouvait y faire jusqu'à 30 °C en été !

— Mais alors, comment sont-ils arrivés en Antarctiques ? Et comment ont-ils trouvé cette oasis de chaleur ?

— J'y viens... Leur histoire écrite n'est pas complète et manque parfois de précision. Leur langue et leur écriture commune dérive du grec ancien, et ils connaissent et pratiquent de nombreuses religions et croyances, dont entre autres le judaïsme et le christianisme. L'islam y est par contre absent et tu vas comprendre pourquoi. Grâce à un ensemble d'autres indices, Jürg, l'historien amateur du groupe, a estimé que ces Hommes avaient dû se séparer de la civilisation romaine quelque part entre 50 et 300 après J.-C.

— Mais ne viens-tu pas de dire qu'ils parlaient un dérivé du grec ancien ?

— Je vois que tu suis. Effectivement, bien qu'issus du monde romain, leur langue était le grec. Et cette étrangeté a intrigué Jürg et d'autres membres de notre équipe pendant pas mal de temps. Puis un jour, nous avons compris.

— Compris quoi ?

— Que la grande majorité des fondateurs de cette civilisation n'était pas des citoyens romains libres, bourgeois ou administrateurs, mais des esclaves issus des quatre coins de l'empire ! Cela expliquait la variété culturelle et religieuse présente au sein de cette société.

— Je vois ! Mais pourquoi le grec et pas une autre langue alors ? demanda Paul.

— En réalité, de nombreuses autres langues sont parlées au sein de la société, mais le grec est la langue commune qui les unit tous. Pour le comprendre, il faut remonter à l'origine de cette civilisation, telle qu'elle est rapportée dans leurs textes.

— Ah oui, comment des esclaves romains sont-ils arrivés en Antarctique ? La Méditerranée, c'est pas à côté ! commenta Paul.

— Tu vas voir, un sacré périple ! Tout a commencé à Rome. Un petit groupe de très riches commerçants soutenus par quelques sénateurs avait mis sur pied une immense expédition maritime dans le but d'aller explorer la côte atlantique africaine. Jamais une telle opération n'avait été menée et les profits s'annonçaient extraordinaires. Ils firent construire une dizaine de bateaux, les plus gros et solides jamais construits, capables d'affronter l'océan atlantique. Plus de deux mille esclaves furent embarqués. L'expédition dura des années – certains disent trois, d'autres cinq ans. Quoi qu'il en soit, ils finirent par atteindre la pointe sud de l'Afrique, aux alentours du cap de Bonne-Espérance. Les cales pleines de richesses, il fut décidé de rentrer. Mais peu de temps après le début du voyage retour, une fantastique tempête éclata et les bateaux perdirent la côte de vue. Ils dérivèrent pendant des jours, plus ou moins groupés à la merci des éléments. La tempête passée, ils tentèrent de naviguer vers l'est pour retrouver la côte. Mais rien, aucune terre à l'horizon pendant des semaines... Ils finirent par échouer une nuit sur une côte enneigée et glaciale.

Trois bateaux avaient été perdus dans la tempête et les autres n'étaient plus en état de naviguer pour l'instant.

— En perdition sur la côte Antarctique, les choses n'ont pas dû être faciles ! lança Paul.

— Tu peux le dire ! De nombreux hommes et femmes moururent pendant les premiers mois à cause du climat. Bien que les cales fussent pleines de nourriture, le bois manquait et était rationné. Quelques révoltes éclatèrent parmi les esclaves et furent mâtées au prix de nombreuses vies supplémentaires... Quand l'été arriva, les esclaves reçurent l'ordre de démanteler un des navires pour réparer les autres. Mais ils se rendirent cependant vite compte que la glace avait écrasé la coque de tous leurs navires pendant l'hiver, et ceux-ci étaient maintenant définitivement irréparables.

— Donc ils étaient bloqués là-bas ?

— Oui, plus aucun espoir de repartir. Ils passèrent alors un autre hiver sur la côte. Au printemps suivant, la majorité des esclaves se rebella et décida de quitter les navires pour explorer la région intérieure et tenter de trouver un meilleur endroit où vivre. Leurs maîtres, aussi faibles qu'eux et réduits à un très petit nombre après les rébellions successives, les laissèrent partir avec vêtements, outils et provisions sans véritable opposition. Ce groupe rebelle était mené par une esclave grecque connue simplement sous le nom de Sophia. Malgré sa frêle stature et son âge, déjà avancé pour l'époque, elle avait survécu tout ce temps. Son amour inconditionnel des autres, sa bonté et ses profondes connaissances avaient fait d'elle le leader naturel et indiscuté au cours du dernier hiver. Sans imposer ou commander, elle menait.

— Ouah, des esclaves dirigés par une femme il y a deux mille ans... Ils étaient un peu en avance sur nous on dirait ! Et c'était qui Sophia ?

— On ne sait pas trop. Elle se disait disciple de l'Académie de Platon, bien que celle-ci n'exista plus depuis plus de cent ans. Elle ne révéla jamais le nom de ces maîtres à penser, et aucun texte ne mentionne ses origines en Grèce.

— Platon ? À oui, on nous en a parlé à l'école ! Il a écrit *La République*, qui décrit une société basée sur trois parties équilibrées et justes, comme chez l'Homme selon lui, mais qui n'existe pas et qu'il pensait parfaite ou presque, un peu comme dans votre livre.

— Un peu oui. On pourrait même dire que le fonctionnement du groupe rebelle se rapprochait un peu de sa République, avec Sophia la philosophe à la tête des forces armées et des artisans, mais sans esclaves.

— C'est ça l'utopie dont tu parlais tout à l'heure ?

— Non, tu vas voir... répondit son grand-père.

— Alors les esclaves ont quitté la côte ?

— Oui, et ils ont même été rejoints par quelques romains libres et quelques maîtres.

— Ah bon ?

— Oui, mais avant d'être acceptés dans le groupe, ils ont dû renoncer à l'esclavage et accepter de traiter chaque membre du groupe comme un frère ou un cousin. Ainsi, l'esclavage fut aboli avant même qu'ils ne quittent la côte.

— Plus de mille cinq cents ans avant l'Occident ! Ils sont trop forts ces Romains !

— Ces Romains, ces Grecs, ces Égyptiens, ces Indiens, etc. ! Disons que les conditions extérieures les ont forcés à voir les choses telles qu'elles sont beaucoup plus rapidement que nous !

— Continue, continue ! Alors ils sont partis explorer ? Et ils ont trouvé l'oasis que tu as explorée en 2019 ?

— En un mot, oui. Mais le voyage fut long et douloureux ; de nombreux individus périrent pour y parvenir. Partis presque mille, ils étaient moins de trois

cents à l'arrivée – avec Sophia toujours à leur tête... Il ne leur restait que quelques jours de vivres, dont cinq poules, un coq, trois agneaux et un peu de blé, nous disent leurs textes.

— Ils ont eu chaud on dirait ! Ou plutôt froid !

— Tu peux l'dire ! Mais en arrivant, ils découvrirent une vallée à la température clémente une grande partie de l'année, à la végétation abondante, aux nombreux petits lacs et rivières et avec même quelques espèces animales, y-compris des poissons et de petits mammifères.

— Un véritable paradis après tout ce temps dans la neige et la glace ! Et ceux qui étaient restés sur la côte, ils sont allés les chercher pour les sauver et leur montrer l'oasis ?

— Un petit groupe est retourné les chercher quelques mois plus tard oui, mais tout le monde était mort à leur arrivée malheureusement...

— C'est triste. Et après, le groupe a pu vivre en paix dans cette vallée oasis avec leur République ?

— Les choses ont été un peu plus compliquées que ça. Je vais raccourcir beaucoup pour faire simple. Le groupe a vite réalisé qu'il n'avait pas d'autre choix que de créer un autre modèle de société, plus juste et qui leur était mieux adapté. Les choses ont pris plusieurs centaines d'années à se mettre en place et n'ont pas été sans problèmes. Mais les enseignements de Sophia et de ses maîtres ont permis de créer une société stable aux interactions justes, où tout le monde semble heureux et épanoui. Une véritable utopie réalisée.

— En fait, un peu comme dans notre société actuelle tu veux dire ? demanda Paul. Ah, je crois que j'ai compris maintenant ! Dans votre livre, vous avez décrit la société que vous avez vue en 2019 dans cette vallée et qui vous paraissait géniale, pour essayer d'aider les hommes et les femmes de votre époque qui n'allaient pas bien. C'est ça ?

— Je savais que tu étais un garçon brillant, répondit très simplement Jacques.

— Et vous avez réussi, je crois ! Mais alors pourquoi n'avoir jamais parlé de cette civilisation perdue à personne ? Et pourquoi n'avez-vous pas mis vos noms sur votre livre au début ?

— J'aurai une réponse similaire à ces deux questions. Notre précédente civilisation était violente et égoïste, à la recherche exclusive de tout profit. Notre petit groupe de scientifiques craignait que révéler l'existence de la civilisation Antarctique ne mène à sa destruction. Nous avons ainsi décidé de tenir son existence secrète, tout en écrivant un livre pour essayer de transmettre ce que nous y avons vu et appris. Rester anonymes nous permettait de limiter les réponses à fournir sur l'origine du livre, sur son contexte, et donc sur la civilisation Antarctique. De plus, nous ne souhaitions pas devenir des maîtres à penser ou autres gourous... Nous ne faisons que passer une information que nous avons eue une incroyable chance de découvrir. Quand nos noms ont été révélés, de nombreuses années s'étaient déjà écoulées, avec entre-temps des événements historiques destructeurs qui avaient rendu certaines archives irrécupérables ; ainsi personne n'a réussi jusqu'à présent à retrouver que tous les auteurs faisaient partie de la même expédition en Antarctique en 2019, et la civilisation Antarctique fut protégée...

— Je comprends mieux maintenant pourquoi vous avez menti à tout le monde, et je pense que vous aviez raison. Mais pourquoi m'en parles-tu aujourd'hui alors Papi ? Qu'est-ce qui a changé ?

— L'Homme mon garçon ! Et toi !

— Hein ? s'étonna Paul.

— Nous ne vivons pas dans un monde parfaitement juste, il ne le sera jamais de toute façon. Nous avons par contre fait beaucoup, beaucoup de chemin depuis 2019. En cinquante ans, nous avons totalement éliminé la guerre, la pau-

vreté et la faim sur toute la planète. Notre écosystème se porte mieux tous les jours. L'Homme semble finalement sur le chemin de l'épanouissement général... Et le temps passe, je ne suis plus tout jeune... En venant me parler de notre livre aujourd'hui, ton intérêt m'a décidé à agir. Le temps est venu pour notre civilisation de prendre connaissance de sa cousine Antarctique et d'unifier enfin l'ensemble de l'humanité.

— Alors c'est ça la nouvelle aventure que tu veux commencer ? Dévoiler à toute notre société ce qu'il s'est vraiment passé en Antarctique il y a un demi-siècle afin d'y retourner, pour finir ce que vous avez commencé en 2019 en établissant enfin des relations entre nos deux sociétés.

— *Yes!* T'as tout compris ! Alors ça t'intéresse ?

— Plutôt oui ! On part quand ? Comment ? Avec qui ? Et le reste de l'histoire ?

— Chaque chose en son temps. Voilà ce que je te propose. J'ai bien un plan de secours... Mais que se passerait-il s'il m'arrivait quelque chose et qu'il échouait ? Maintenant que la décision d'agir est prise, je préférerais commencer par transmettre notre histoire à toute la famille, en débutant avec toi, tout en vous confiant la tâche, si vous l'acceptez, de finir ce que nous avons commencé il y a cinquante ans s'il m'arrivait quoi que ce soit.

— Oula ! C'est une grande responsabilité ! J'ai peur de ne pas me souvenir de tout ce que tu vas me raconter... Et je ne peux pas accepter pour toute la famille ! En plus, monter une expédition pour l'Antarctique, ça ne doit pas être facile !

— Ne t'en fais pas pour ces détails... Comme je te l'ai dit, j'ai un plan de secours que vous pourrez utiliser au cas où ! commenta Jacques mystérieusement.

— Euh... réfléchit Paul. OK, alors c'est d'accord, je te fais confiance !

— Je savais que je pouvais compter sur toi ! Merci du fond du cœur ! répondit Jacques en embrassant son petit-fils sur le front.

— C'est normal Papi ! Mais il faut aussi en parler à tout le reste de la famille.

— C'est prévu ! Mais j'ai encore une petite surprise pour ta mère... Enfin pas moi... Mais j'peux rien dire pour l'instant... Alors en attendant, ça reste entre nous d'accord ? Motus et bouche cousue !

— Ça marche ! lança Paul.

— Je te propose maintenant une seconde chose. Tu as douze ans, c'est bien ça ?

Paul acquiesça de la tête.

— Très bien. Alors plutôt que de te faire une longue description ennuyante de notre expédition, je préférerais te raconter notre histoire simplement, tout en essayant d'explorer plus en profondeur la société que nous avons rencontrée là-bas à travers l'étude de ses idées et de sa philosophie. Tu pourras ainsi essayer d'en saisir l'essence par toi-même et mieux comprendre ce qui a motivé le travail de notre vie. Je pense que tu en as les capacités. Tu gagneras en même temps, je l'espère, une meilleure compréhension de notre société actuelle, qui lui ressemble énormément aujourd'hui. Qu'en penses-tu ?

— Ça me va ! On commence quand ? pressa Paul.

— Mainten...

— A taaaaaable ! interrompit Marie, la mère de Paul et la fille de Jacques.

— Oui, la soupette, la bonne soupette ! lança Jacques en se frottant les mains. Bon, la suite au prochain épisode... Dépêchons-nous d'aller mettre la table, j'ai faim ! Et n'oublie pas ; pas un mot de notre petite discussion à qui que ce soit pour l'instant ! rappela Jacques.

Chapitre 2. Le Chien qui pense

Plus tard dans la soirée, après le repas...

— Paul ! Au lit dans vingt minutes, ne l'oublie pas si tu veux lire ! Après, il sera trop tard...

C'était Marie qui venait de passer la tête dans la chambre de Paul pour en repartir aussitôt.

« *Aah dééjààà, le temps passe trop vite... Chaque seconde compte !* » pensa Paul avant de se précipiter dans la chambre de son grand-père.

— Papi, on peut continuer à discuter de la civilisation Antarctique et de sa philosophie ? chuchota-t-il en entrant.

Jacques était encore assis à son bureau ; il relisait les derniers textes qu'il avait écrits.

— Tu as fini tous tes devoirs ? demanda-t-il très sérieusement.

— *Sir Yes Sir!* répondit Paul droit comme un 'i', imitant les militaires qu'il avait vus dans de vieux films.

— Tu t'es brossé les dents ?

— *Sir Yes Sir!*

Jacques déposa ses lunettes sur le bureau.

— *And what's your bedtime, cadet?* demanda-t-il en se relevant brusquement avec une voix pseudo-autoritaire.

— *We still have twenty minutes, Sir! I think that's enough time to chat some more, Sir!* affirma clairement Paul

— *Well, I agree cadet! Then let's go! To your roooooom! Left..., left..., left-right-left..., left..., left..., left-right-left...*

— À quoi vous jouez encore tous les deux ? demanda Marie sans vraiment s'étonner de les voir tous les deux traverser le couloir en défilant au pas.

— On ne joue pas Maman, on révise notre anglais pour s'échauffer l'esprit avant de discuter philosophie, répondit Paul très naturellement sans s'arrêter. Ah, et on marche au pas pour rester en forme. *Mens sana in corpore sano !* ajouta-t-il.

— Tu l'as diiiiit, bouffiiiiiii ! renchérit son grand-père en cadence.

Sur ces mots, ils entrèrent tous les deux dans la chambre de Paul avant d'éclater de rire en refermant la porte.

— Je me demande vraiment lequel des deux a douze ans... Famille de fous... Ils ne s'arrêteront jamais, soupira Marie. Quand le père n'est pas en train d'inventer un nouveau truc ou de repenser le futur, c'est le mari qui se perd dans ses études théoriques ou théologiques. Et maintenant, le fils qui s'y met... À quand la fille ? Faut vraiment s'accrocher pour vivre avec tous ces zèbres... pensa-t-elle en retournant à ses activités.

Après s'être calmés, Jacques demanda à Paul de s'asseoir sur son lit confortablement.

— Il faut être à l'aise pour réfléchir correctement ! s'exclama-t-il.

Il saisit la chaise de bureau et la posa à côté du lit avant de s'asseoir.

— On attaque les choses sérieuses maintenant, commença Jacques. Mais tu verras, on peut discuter de choses complexes assez simplement. Tu n'auras qu'à m'arrêter dès que tu ne comprends pas quelque chose, un mot, une idée, ou n'importe quoi d'autre ! D'accord ?

— C'est d'accord ! acquiesça Paul.

— Alors commençons. Comme je te l'ai dit, nous avons tous dans l'expédition été fascinés par la société que nous avons découverte. Tout le monde semblait épanoui et heureux, malgré des conditions de vie pas toujours faciles...

— Euh... Papi ? interrompit Paul. Tu pourrais commencer par le début ? J'veux dire la mission, le voyage, la découverte ?

— Je pourrais, mais je préfère faire cette petite digression pour te permettre de mieux comprendre certains sujets que nous aborderons plus tard dans notre discussion, et qui ne seront pas forcément très simples. J'espère ainsi la rendre plus digeste. On va commencer en douceur.

— OK !

— Alors reprenons. Comme je le disais, tout le monde semblait épanoui et heureux dans le village où nous sommes arrivés, malgré des conditions de vie pas toujours faciles... Nous ne comprenions pas comment cela était possible, surtout avec une telle diversité de communautés et de religions. Pour guider notre compréhension, les habitants nous ont enseignés leur culture commune, issue de centaines d'années de réflexions et de pratique.

— En quelque sorte, vous êtes devenus leurs disciples ? interrogea Paul.

— Pas exactement... Nous n'étions pas encore convaincus qu'un tel système pouvait exister et nous attendions de voir la façade se fissurer... Mais nous voulions quand même comprendre et ils étaient prêts à nous apprendre. La première leçon que nous avons reçue, fondamentale, ne concernait pas leur société directement, mais l'Homme. Est-ce que tu comprends pourquoi ?

Paul réfléchit un instant.

— Je crois, oui, répondit-il. On nous l'a appris à l'école. Pour comprendre un problème complexe, il faut commencer par comprendre les parties les plus simples. Alors dans le cas d'une société ou d'une civilisation, il faut commencer par les hommes et les femmes qui en sont l'élément de base.

— Exactement ! Elle est bien ton école, on vous apprend des choses utiles on dirait ! commenta Jacques.

— Elle est pas mal... répondit Paul pas vraiment convaincu.

— Alors comment définirais-tu l'Homme – homme ou femme ? N'oublie pas que nous cherchons à trouver une définition générale qui puisse s'appliquer à tous les Hommes de la planète sans aucune distinction. Par où pourrait-on commencer ?

Paul réfléchit quelques secondes.

— On pourrait peut-être commencer par regarder les choses communes que les Hommes font partout dans le monde ! Y'en a plein ! Respirer, manger, boire, dormir, rêver, parler, faire pipi et caca, avoir des enfants, mourir, et encore plein d'autres choses.

— Pourquoi pas ! répondit son grand-père. Alors, parmi toutes ces caractéristiques communes, certaines existent-elles ailleurs que chez l'Homme ?

— Euh... Oui, répondit Paul. Tous les animaux respirent, mangent, boivent, font pipi et cacas, se reproduisent aussi. Il y en a même qui communiquent entre eux et qui font des outils.

— Très bien, donc ces caractéristiques ne sont pas propres à l'Homme et se rapportent à son côté 'animal', ou plutôt au fait qu'il est un être vivant qui a besoin d'énergie pour survivre et perpétuer son espèce. Elles font donc partie de l'Homme, mais elles ne nous permettent pas de le définir de manière unique. Qu'en penses-tu ?

— Je suis d'accord, acquiesça Paul. On pourrait alors peut-être essayer de décrire l'Homme physiquement pour le définir ? continua-t-il.

— Penses-tu ? Pourquoi existe-t-il alors deux mots différents, décrire et définir, s'ils permettent de dire la même chose ? demanda Jacques.

— Ah oui c'est vrai, je n'y avais pas pensé !

— L'apparence, c'est-à-dire la description brute de l'information perçue par les sens, ne représente que le contenant, sans définir le contenu d'une chose, c'est dire ce qu'elle est et qui n'est pas toujours apparent. Pourrais-tu faire la différence entre de l'eau et du vinaigre blanc, et donc les définir en les identi-

fiant différent l'un de l'autre, s'ils ont tous les deux dans des bouteilles identiques fermées, juste grâce à leur apparence ?

— Je ne pense pas.

— Si nous définissions en décrivant uniquement, nous oublierions d'aller chercher au-delà des simples apparences, sans jamais atteindre une réelle compréhension qui permet de définir. Voir, entendre, sentir, etc., ce n'est pas comprendre. Est-ce que ça te paraît clair ?

— Il me semble, en tout cas je comprends mieux. C'est pour ça qu'on dit qu'il ne faut jamais juger un livre par sa couverture.

— Loin dans la sagesse tu iras ! Alors... À part être le seul mammifère bipède permanent à la peau à l'air qui a colonisé tous les climats de la planète ou presque... Qu'est ce qui nous sépare des autres animaux ?

Paul tourna la tête quelques instants pour réfléchir.

— La pensée ! s'exclama-t-il soudain.

— La pensée ? Très bien, on s'approche... Mais est-ce réellement la pensée qui nous sépare des animaux, ou existe-t-il autre chose ?

— Euh... Je ne suis plus très sûr maintenant... Tu me fais douter.

— Je vais essayer de t'aider un peu.

Jacques se figea un bref instant pour réfléchir, puis se précipita vers la porte de la chambre pour l'ouvrit brutalement.

— Tu vas voir, c'est facile en fait, dit-il en se retournant vers Paul avant de crier, Homère ! Homère ! Viens là mon gars, j'ai un truc à voir avec toi ! Faut qu'on discute !

À cet appel, le chien de la famille Homère – un *english springer spaniel* de cinq ans – se précipita à l'étage avec sa vigueur et sa grâce habituelle : il renversa tout sur son passage, comme Paul un peu plus tôt dans la journée. « *On sait jamais, y'aura p't-être un peu d'bouffe à ramasser...* » pensa Jacques de la pen-

sée de son chien « *malgré son âge, il n'apprendra jamais ! Abruti ! J'l'adore !* ».

— Papaaaaa, la petite essaie de s'endormir, fais un peu attention bon-sang... Tous les soirs c'est la même chose ! cria Marie tout en essayant de chuchoter depuis le bas de l'escalier. Et n'oublie pas, extinction des feux dans dix minutes.

— Message reçu ! Et ne t'inquiète pas pour la petite, je l'entends rigoler d'ici, elle doit être en train de lire la petite histoire que j'ai laissée sous son oreiller avec ma lampe de poche.

— Paapaaaa !

— Mais nooon... j't'embête... Elle dort sans bouger ne t'inquiète pas. Aller, on y retourne, c'est qu'on a du travail nous, pas l'temps d'lambiner, répondit Jacques satisfait.

Il passa la tête par la porte de la chambre de sa petite-fille avant de retourner voir Paul.

— Ne rigole pas trop fort quand même, ta mère va t'entendre ! Si tu réussis à ne pas te faire prendre ce soir, je te donnerai la suite demain. Bonne nuit ma chérie !

— Merci Papi ! Bonne nuit et à demain ! On discutera ensemble de ton histoire, elle est super !

— Ça roule ma poule, je t'ajoute à mon agenda. À demain en pleine forme alors ! Bonne nuit !

Il referma la porte à moitié et retourna voir Paul qui était en train de gratter le ventre d'Homère, allongé sur le dos les quatre pattes écartées sur son lit. Le chien remarqua à peine l'entrée de Jacques au travers de ses paupières aux trois quarts fermés de plaisir. « *Il a déjà oublié que c'est moi qui l'ai appelé... Enfoiré de ventre sur pattes affamé de caresses !* » pensa Jacques.

— Alors *du-con* ? reprit-il tout haut en s'adressant à Homère ; on *glande* comme une *merde* sur le lit ? T'as déjà oublié que je t'ai appelé pour qu'on ait une p'tite discussion sérieuse ? J't'ai pas fait venir ici pour qu'on fasse le concours de celui qui ronronne le plus fort ! *Abruti* !

— Papi, les gros mots ! Tu vas encore avoir des problèmes avec Maman !

— Oui je sais... Mais j'aime ça les gros mots, surtout quand j'parle avec mon pote Homère. On s'comprend mieux avec un langage plus coloré, ça en devient presque de la transmission de pensée !

— Si tu l'dis !

— Bon et si on reprenait, l'heure tourne et je ne vais pas tarder à me faire mettre à la porte de ta chambre !

— Ça marche !

— Alors tu te demandes peut-être pourquoi j'ai fait venir notre ami Homère ? Tu disais que c'est notre pensée qui nous sépare du reste des animaux... Pourtant, quand je regarde Homère, bah moi, j'ai l'impression qu'il pense...

Homère était toujours sur le dos à ronronner de plaisir, les yeux fermés.

— Bon d'accord... Pas là, maintenant... Mais ça arrive ! Parfois y'a comme une ampoule qui s'allume dans ses yeux !

— Tiens, je n'y avais pas pensé comme ça, avec Homère...

Il s'arrêta un moment.

— C'est vrai que maintenant que tu le dis, j'ai aussi l'impression qu'il pense parfois, conclut-il.

— Ah bon ? demanda son grand-père. Et pourquoi dis-tu ça ?

— Je repense à hier, quand on jouait ensemble avec la balle dans le jardin et que j'avais des biscuits dans ma poche. On a joué pendant une heure et de temps en temps, j'avais l'impression qu'il oubliait de ramener la balle pour essayer d'avoir mes biscuits à la place. Mais comme je ne lui en donnais pas, il retournait vite à sa balle. Et il a fait ça plusieurs fois ! C'est comme s'il hésitait

entre différentes choses et qu'à certains moments, c'était la balle qui gagnait, et à d'autres, le biscuit – à cause de sa pensée. Je n'imagine pas un tel comportement chez un vers ou une crevette.

— C'est un très bon exemple, mon jeune éthologue en herbe. Nous essaierons de définir la pensée plus clairement un peu plus ta...

— Ah oui, et il rêve aussi ! interrompit Paul. Je l'ai souvent vu courir dans le vide ou aboyer pendant qu'il dort.

— Je suis d'accord. Et donc si certains animaux sont aussi capables de penser, qu'est-ce qui nous sépare d'eux ?

Paul réfléchit quelques secondes.

— Je ne vois pas. Peux-tu m'aider ?

— Bien sûr, ce n'est pas un sujet facile, en plus il est tard et tu commences à être fatigué...

— Non c'est pas vrai, j'suis pas fatigué ! objecta Paul.

— Si tu l'dis ! Alors reprenons. La pensée est essentielle à l'Homme, mais il la partage avec certains animaux. On ne peut donc pas l'utiliser pour définir l'Homme de manière unique. Mais n'existe-t-il pas autre chose dans la tête de l'Homme qu'on ne trouve nulle part ailleurs et qui lui a permis de devenir unique sur Terre ?

— Euh...

— As-tu déjà entendu parler de la conscience ?

— J'ai déjà entendu ce mot, et je sais qu'on peut perdre conscience, c'est-à-dire tomber dans les pommes si on reçoit un coup trop fort sur la tête... Mais je ne sais pas vraiment ce que c'est.

— T'es-tu déjà posé la question de savoir pourquoi Homère ressemble autant à ses frères et sœurs dans le village ?

— Non, et d'ailleurs ils ne sont pas identiques ! rétorqua Paul.

— C'est vrai, ils ont chacun leur personnalité et leurs couleurs ; certains sont plus téméraires, d'autres plus casaniers, certains aiment l'eau, d'autre moins, certains sont bicolores, d'autres tricolores. Mais à un part un caractère, quelques capacités et une apparence légèrement différente, tous les chiens restent globalement très similaires d'un endroit à l'autre de la Terre. Ils sont par exemple tous obsédés par la bouffe et la reproduction sans pratiquement aucune possibilité de contrôle. Tu te souviens de la dernière fois que la chienne du voisin était en chaleur ? Tous les chiens du village ont défilé un par un... Un véritable festival !

— Papiiii...

— Bah quoi, c'est la Nature !

— D'accord, donc si je te suis bien, tu veux dire que la conscience nous empêche de tous trop nous ressembler et d'avoir un comportement très similaire, contrairement aux autres animaux qui pensent ?

— T'as tout compris l'ami ! La conscience, c'est la clef de voûte de la réussite de l'espèce humaine sur toute la planète ! À notre connaissance, seul l'Homme en possède une et elle est au cœur de son fonctionnement. C'est donc certainement par elle qu'on devrait commencer pour le définir.

Il s'arrêta un moment, pensif, puis reprit.

— Alors, t'en penses quoi de cette mini-réflexion-introduction... Presque philosophique ?

— J'adore, ça permet d'essayer de comprendre le monde qui nous entoure ! Et nous-mêmes aussi ! s'exclama Paul.

— C'est exactement ça, et c'est très utile ! Il ne faut jamais oublier le but de toute réflexion : appliquer la compréhension qu'elle permet d'obtenir pour devenir plus sage... Ce qui n'est pas touj...

— Le couvre-feu est décrété ! Toute discussion doit cesser immédiatement et les hommes de moins de quinze ans doivent aller se coucher illico-presto.
Ordre du Général !

C'était Marie qui venait d'entrer dans la chambre.

— Quinze ans ? Ouf – j'suis sauf... lança Jacques.

— Quoi, déjà ? rouspéta Paul.

— Et oui, comme tous les soirs, mon chéri. Glisse-toi sous tes draps et dis bonne nuit à ton grand-père. Papa, remet la chaise à sa place et dis bonne nuit à ton petit-fils.

— Bonne nuit Papi ! Et merci, c'était génial ! On continue demain hein ?

— Passe une bonne nuit ! Demain, on remet la conscience à sa place avec la pensée et la mémoire. Tu verras, c'est marrant.

— Bonne nuit mon chéri, à demain, dit Marie en embrassant son fils.

— Bonne nuit Maman !

Marie éteignit la lumière avant de sortir de la chambre avec son père.

— La conscience et la pensée ? demanda-t-elle tout doucement à Jacques après avoir refermé la porte de la chambre.

— Oui pourquoi ?

— Il n'est pas un peu jeune ?

Jacques sourit à sa fille.

— Nan !

Il l'embrassa ensuite sur le front et tourna les talons en direction de sa chambre.

— Bonne nuit ma chérie ! Toujours au top, *you and your family, you rock!*

— Bonne nuit Papa, pouffa Marie en descendant les escaliers. Et ne va pas encore te coucher à quatre heures du matin...

— Mais j'suis pas fatigué... marmonna Jacques avant de fermer la porte et de se remettre à ses études.

Chapitre 3. L'Homme conscient

Le lendemain après-midi...

— Paaapaaaaaa ! cria Marie depuis le fond du jardin.

Aucune réponse.

— Paaaaaaapaaaaaaaaaa !

Toujours rien... Marie débarqua sur la terrasse quelques instants plus tard, furieuse.

— Papa ! Tu ne m'entends pas crier depuis tout à l'heure ?

— Euh... Non, répondit Jacques très sûr de lui, feignant de n'avoir rien entendu.

— T'as encore oublié de mettre tes oreilles ? souffla Marie en parlant de son dispositif auditif.

— Euh... Non, répondit encore Jacques.

— Alors tu te fiches de moi ?

— Euh..... Non ? répondit-il moins sûrement.

Elle bloqua un instant.

— OK j'ai compris... Tu fais quoi ?

— Je suis en pleine discussion super-mega-ultra-importante avec ma petite-fille. Mais je ne peux rien te dire de plus, c'est un secret ! répondit Jacques très sérieusement.

Victoria acquiesça de la tête elle aussi très sérieusement tout en essayant de cacher la feuille qu'elle avait devant elle avec son bras.

— Je vois... Mais pendant que vous êtes là à discuter, y'a une de tes expériences au fond du jardin qui ne va pas. Ça déborde, ça pue, y'en a partout... On dirait un marais ! C'est horrible !

— Ah bon ? Mais ce n'est pas grave, c'est la Nature... répondit Jacques avec un grand sourire. Et tes roses, elles sont comment ?

— Hein ? Mes roses ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elles viennent faire là-dans ?... Elles n'ont jamais été aussi belles et parfumées si tu veux tout savoir ! Et c'est pareil dans le potager, je n'ai jamais eu des légumes aussi gros et beau ! Pourtant je n'ai rien fait de différent cette année !

— Ah bon ? répondit Jacques faussement surpris. Ça doit être le temps, il a fait vraiment beau cette année ! Mes bêtises seront nettoyées ce soir, lui promit-il.

Il se rapprocha de sa petite-fille et ils reprirent leur discussion confidentielle à demi-voix, sans réellement se préoccuper de Marie. Après quelques secondes à les observer tous les deux discuter, Marie sourit et embrassa son père sur la tête.

— Merci Papa, mais tu pourrais faire un peu plus attention et ne pas en mettre partout la prochaine fois. Ou plutôt, mieux, tu me montreras comment m'en servir, ça sera plus sûr pour tout le monde...

Quelques minutes plus tard...

— C'est clair pour toi ? demanda Victoria à son grand-père.

— Parfaitement !

— Merci encore, j'attends la suite ! Elle est géniale ton histoire !

— File te préparer, sinon tu vas être en retard à la musique ! Et n'oublie pas de prendre ta tenue de rugby pour le match après, pas comme il y a deux semaines... Moi aussi, j'ai encore plein de rendez-vous cet après-midi ! Jamais l'temps d'trainer, même à mon âge !

— A toute Pap's ! cria Victoria en rentrant dans la maison.

— Paaaaauuuuuul, Paaaauuuuulllll, t'es dans l'coin ? appela Jacques en se retournant vers la maison.

— Pas la peine de crier Papi, j'suis dans la cuisine, j'arrive ! répondit-il.

Paul débarqua un goûter à la main avec Homère sur ses talons.

— On va faire un tour avec le chien ? J'ai besoin d'aller me dégourdir un peu les pattes. On pourra avancer un peu dans notre discussion comme ça.

— Génial ! J'mets mes chaussures et on y va.

— Ramène la laisse d'Homère en même temps s'te plaît.

— Homère, on va promener ? Tu veux aller où ? demanda Jacques au chien assis à ses pieds, comme s'il s'adressait à un Homme. Dans la forêt ? À l'étang ? À la cascade ?

Homère ne bondit sur Jacques qu'à l'entente du mot 'cascade'... Son choix était fait !

— Alors c'est parti pour la cascade mon pote !

— Paaaauuuuuul, prend aussi un sac à dos avec une serviette et un t-shirt de rechange si tu te fais mouiller ! cria-t-il.

Le long de la rivière, en chemin vers la cascade...

— On s'était arrêté où hier Paul ? J'ai oublié ! demanda Jacques alors qu'il n'avait pas du tout oublié.

— On venait d'utiliser Homère pour dire que c'est la conscience qui sépare l'Homme du reste des animaux. Mais j dois dire que j'ai pas vraiment compris c'que c'est que la conscience, ni la pensée d'ailleurs.

— Bonne mémoire, mon jeune philosophe ! Pour essayer de les comprendre, nous allons utiliser la Nature qui nous entoure. Tu verras, c'est facile en fait.

— Facile, facile... On verra... J'te connais quand même un peu Papi ! Comme la fois où tu as voulu expliquer le fonctionnement d'un ordinateur quantique à Victoria ? Même Papa ne te suivait plus après cinq minutes...

— Tu as raison, admit Jacques avec un grand sourire. Parfois moi-même je ne me suis plus... C'est pour ça que tu ne dois pas oublier pas de me signaler dès que tu ne comprends pas quelque chose.

— Ça marche ! acquiesça Paul.

— Alors commençons par le bon bout : le début, reprit Jacques.

Il s'arrêta quelques instants pour regarder autour de lui. Homère se baignait dans la rivière.

— Nous avons parlé hier de la conscience chez l'Homme et de la pensée chez l'Animal, continua-t-il. Mais tous les animaux sont-ils capables de penser ?

— Je ne crois pas, répondit Paul.

— Pourrais-tu trouver un animal autour de nous qui, à ton avis, n'a pas de pensée ?

Paul s'arrêta à son tour pour regarder autour.

— Oui ! Une abeille, comme celle-ci ! répondit-il en la pointant du doigt.

— Très bien. Pourquoi ?

— Euh...

— Je vais essayer de t'aider un peu. Crois-tu qu'une abeille contrôle son comportement ?

— Non je ne crois pas, répondit Paul après quelques secondes de réflexion. Elle fera toujours ce qu'elle doit faire, en fonction de son environnement, un peu comme un très gros programme informatique simple avec pleins de variables.

— OK. Si je te suis bien, tu veux dire qu'elle ne peut être différente de ce qu'elle est... Et pour continuer ton analogie, on pourrait dire qu'avec l'ensemble des connaissances que nous avons aujourd'hui sur les abeilles, nous pourrions prédire son comportement à tout instant, si on connaît son environnement et qu'on l'a suivi à chaque instant de sa vie, c'est bien ça ? Un peu comme la physique Newtonienne !

— Je crois, oui, répondit Paul.

— Je suis d'accord avec toi. Essayons de préciser un peu tout ça maintenant. Si une abeille ne peut lutter contre ce qu'elle est, cela veut dire qu'elle est quelque chose, non ? Et c'est quoi, ce quelque chose ?

— Bah ce qu'elle est ! lança Paul en rigolant.

— Oui, on l'a déjà dit ! Mais qu'est-ce que c'est ? demanda Jacques à nouveau.

Paul s'arrêta à nouveau de marcher pour réfléchir.

— Je cherche, je cherche, mais je ne trouve pas ! se plaignit-il.

— *Don't worry my friend!* Une abeille s'approche-t-elle ou s'écarte-t-elle d'un feu ?

— Elle s'en écarte coûte que coûte. C'est pour ça que les apiculteurs utilisent de la fumée pour les éloigner des ruches quand ils doivent s'en approcher.

— Et pourquoi s'en écartent-elles ?

— C'est comme si elle avait peur du feu et de la fumée, même si je ne crois pas qu'elles aient des sentiments.

— Très bien ! Et cette 'peur' du feu et de la fumée contre laquelle elle ne peut lutter, d'où vient-elle ?

— Euh...

— Ne pourrait-on pas dire qu'elle vient de son instinct ?

— Ah si !

— Donc l'évitement du feu est un instinct d'une abeille, qui provoque un comportement instinctif. Es-tu d'accord ?

— Oui !

— Et une abeille ne fait pas qu'éviter le feu, elle a beaucoup d'autres comportements différents. Elle butine, se nourrit, s'occupe du nid, assèche le miel, etc.

— Oui.

— Donc comme nous avons dit qu'elle n'a aucun contrôle sur ce qu'elle est, similairement à l'évitement du feu, tous les comportements de l'abeille sont basés sur l'instinct. On pourrait alors peut-être dire qu'une abeille, dans le cadre de notre réflexion, c'est un ensemble de comportements instinctifs qui s'expriment en fonctions des circonstances auxquelles elle est confrontée.

— On pourrait...

— Donc l'abeille est prisonnière des comportements instinctifs qu'elle a reçus à la naissance. On appelle aussi ces comportements instinctifs 'innés', en opposition aux comportements 'acquis' – c'est-à-dire appris – puisqu'elle est née avec sans avoir besoin de les apprendre.

— Oui, je te suis.

— Excellent ! Mais est-ce que cela veut dire qu'une abeille n'est pas capable d'apprendre ?

— Laisse-moi réfléchir un peu... Elle ne peut pas apprendre de nouveaux comportements qui sont différents de ses comportements instinctifs... Ça c'est sûr, on vient de le dire...

Paul réfléchit encore quelques instants en silence.

— Par contre... Elle peut retenir et échanger de l'information ! Comme beaucoup d'autres insectes ! Elle sait toujours où se trouve son nid quand elle butine par exemple. Elle peut aussi découvrir, retenir et faire connaître des nouveaux champs de fleurs à d'autres abeilles il me semble.

— C'est exact mon jeune apprenti !

— Donc l'abeille est capable d'apprendre et d'échanger des informations ! conclut Paul.

— Qui vont influencer...

— Son comportement !

— Sans pour autant lui permettre... encouragea Jacques.

— Euh...

— D'apprendre de nouv...

— D'apprendre de nouveaux comportements !

— Bingo Asticot ! s'écria Jacques.

— Ouf ! C'est pas toujours facile !

— Si on résumait rapidement. On vient de dire que de notre point de vue, l'abeille ne pense pas. Elle a de la mémoire, puisqu'elle peut retenir des informations, mais l'ensemble de son comportement est inné – instinctif – et elle ne pourra jamais le modifier ou en ajouter de nouveaux.

— C'est ça !

— Et penses-tu qu'il existe des animaux qui n'aient pas de mémoire, en tout cas en l'état de nos connaissances ?

— Oui, les bactéries !

— C'est bien possible, en tout cas nous n'avons pas la preuve du contraire pour ce qui est d'une mémoire individuelle il me semble ! Pourquoi ?

— À quoi ça leur servirait ? La plupart ne bougent pas !

— Si je te suis bien, tu veux dire que d'une certaine façon, elles n'ont pas de comportement visible puisque certaines ne peuvent pas bouger par elle-même, donc à quoi leur servirait de la mémoire ! C'est peut-être bien vrai, avec une réserve... Les bactéries sont elles aussi soumises à leur environnement extérieur, qui est dynamique et auquel elles peuvent réagir, même celles qui ne peuvent pas se déplacer... Mais c'est un autre sujet ! Et crois-tu qu'il existe des animaux qui n'aient pas de mémoire mais qui aient un comportement inné ?

— Euh... Je ne sais pas... Le tardigrade ?

— Je ne sais pas non plus, peut-être oui ! Bon exemple en fait ! Attends... Homère ! Homère !... Arrête !... Viens-là *Abruti* !... Arrrêêêête de te rouler dans la *merde* ! *Con* de chien !

— Papiiii les gros mots ! rouspéta Paul.

Homère débaroula de derrière un buisson avec son grand sourire de *springer*, couvert d'une croûte marron nauséabonde sur tout le dos et la queue.

— Alors *Abruti*, t'es allé te rouler dans quelle *merde* encore ? demanda Jacques en regardant son chien droit dans les yeux, comme s'il allait lui répondre. File te laver ! ordonna-t-il en pointant la rivière.

Homère s'exécuta sans sourciller, toujours avec le sourire et la queue qui remuait.

— J'te jure ce chien... Plus ça pue, plus il aime se rouler dedans ! Bon, on en était où ? Ah oui, les comportements... Reprenons notre abeille. Elle a des comportements innés et de la mémoire. Nous avons aussi dit que l'inné était donné à la naissance sans pouvoir être mis à jour ou modifié plus tard.

— Oui, répondit Paul.

— Et est-ce que tu penses que la mémoire fait partie de l'inné ? demanda Jacques.

— Un animal a de la mémoire à la naissance ou il n'en a pas.

— C'est bien vrai ça ! Donc...

— Donc la mémoire est innée ! Pourtant...

— Pourtant quoi ? interrompit Jacques.

— Bah on a la capacité de mémoire à la naissance, mais tout ce qu'on met dedans, on ne l'a pas à la naissance, on l'apprend en bougeant et en vivant.

— Quelle belle réflexion ! Tu viens de décrire très simplement ce qu'on appelle l'acquis.

— Ah bon ? demanda Paul.

— Oui, l'acquis est la capacité à acquérir de nouvelles informations qui vont venir influencer l'inné et son comportement, et qui repose elle aussi sur l'inné. L'inné influence l'acquis, qui influence l'inné, etc. dans une boucle sans fin. Vois-tu à quoi sert l'acquis chez l'abeille ?

— Il permet d'adapter son comportement inné !

— Oui, mais pourquoi ? demanda Jacques.

— Je ne vois pas ?

— À quoi ça sert de retenir des informations pour adapter le comportement ?

— Pour survivre plus longtemps, plus facilement ?

— Tu es sûr ? s'enquit Jacques.

— Euh... Oui ! Comme l'abeille ne peut pas vivre très longtemps loin de la protection de son nid, elle peut mourir rapidement dès qu'elle en sort si elle ne retient pas sa position !

— Je suis d'accord, chez l'abeille, la mémoire permet d'améliorer la survie en influençant le comportement inné. D'une certaine façon, la mémoire permet d'utiliser l'environnement extérieur pour en extraire des informations à apprendre et à utiliser pour adapter finement le comportement à cet environnement.

— Le contenu de la mémoire, c'est un peu des constantes-modifiables du programme inné 'abeille' qui lui permettent de fonctionner au mieux dans l'environnement ! Mais ça, c'est chez l'abeille. Chez Homère, ça marche comment ? Existe-t-il un lien entre la mémoire et la pensée ? Homère a les deux lui, non ? demanda Paul.

— Effectivement. Comme nous l'avons vu, l'abeille utilise sa mémoire pour influencer ses comportements innés, mais elle est incapable d'apprendre de nouveaux comportements qui ne font pas partie de son inné. Chez Homère, les choses sont un peu différentes. Est-ce que tu te souviens du vieux film sur le cirque que nous avons vu il y a quelques semaines ?

— Oui, il était bien !

— Et te souviens-tu des chiens savants ?

— Oui.

— N'ont-ils pas sauté à l'intérieur des anneaux en feu ?

— Si...

— Et penses-tu qu'une abeille ait pu faire de même ? demanda Jacques.

— Bah non, on l'a déjà dit !

— Pourtant, ne penses-tu pas qu'un chien qui voit du feu pour la première en aura peur et voudra l'éviter ?

— Si ! lança Paul.

— Donc on pourrait dire que le comportement inné du chien face au feu, son instinct, est de l'éviter, tout comme une abeille !

— Oui !

— Pourtant dans le film, le chien savant a sauté dans l'anneau en feu sur commande ! Pourquoi ?

— Euh... Je ne sais pas, répondit Paul.

— Mais parce qu'il pense, comme Homère ! Il a ainsi pu apprendre ou créer un nouveau comportement qui ne faisait pas partie de son inné à la naissance en dépassant son aversion du feu pour sauter dans l'anneau.

— C'est un peu plus clair...

— La pensée utilise la mémoire pour apporter de nouveaux comportements ou atténuer certains comportements innés d'un animal.

— Je vois !

— OK, mais d'où vient la pensée ? demanda Jacques.

— Comment ça ?

— Je viens de parler de la mémoire... Pourquoi ?

— Euh... Euh... Il va falloir que tu m'aides un peu là, admit Paul.

— Ça roule ma poule. Retournons vers notre abeille. Tu m'as dit qu'elle était capable de retenir des informations, particulièrement des lieux, pour pouvoir se déplacer sans se perdre et survivre. Elle a donc utilisé son environnement pour en extraire de l'information, information qu'elle a ensuite retenue et utilisée dans son comportement inné par la suite.

— Jusque-là, je te suis, dit Paul.

— Mais pour utiliser ces informations retenues – les lieux – l'abeille doit être capable de les situer les uns par rapport aux autres, et pas juste de savoir qu'ils existent, sinon ils ne lui servent à rien. Comment pourrait-elle aller au champ de fleur X et revenir si elle ne connaît pas sa position par rapport au nid ? On pourrait donc dire que l'abeille doit être capable de relier entre elles les informations qu'elle retient pour créer une carte de son environnement. Tu me suis toujours ?

— Oui.

— Grâce à sa mémoire, l'abeille construit une représentation de son environnement extérieur qu'elle utilise dans ses comportements innés. Elle doit ainsi être capable de comprendre son environnement, les distances, les hauteurs, les obstacles, etc., pour relier correctement les différentes informations qu'elle a rencontrées et retenues et former ainsi une représentation précise et utilisable de son environnement dans ses comportements. Toujours avec moi ?

— Je crois oui.

— Super. Tout ça pour dire que certaines informations que l'abeille rencontre doivent être analysées pour être enregistrées et devenir utilisables dans ses comportements. Sans analyse, ces informations enregistrées n'auraient aucun sens et ne pourraient pas être utilisées par l'abeille.

— Je comprends.

— Et l'abeille perçoit des informations à travers ses sens, internes comme la faim ou la soif, et externes, comme la vue.

— Oui.

— Revenons maintenant vers notre chien de cirque. Il a lui aussi des sens qui lui permettent de percevoir son environnement. Et comme l'abeille, il doit être capable d'analyser les informations qu'il perçoit pour leur donner un sens, les enregistrer et les utiliser. Ses sens sont plus complexes – et nombreux peut-

être – que ceux de l'abeille. Il devrait donc disposer de capacités d'analyse proportionnelles pour gérer des informations plus nombreuses et complexes afin de les enregistrer et de les utiliser dans ses comportements innés. On peut ainsi supposer que le chien a une représentation de son environnement plus complexe qu'une abeille. Toujours d'accord ?

— Il me semble. Homère voit une différence entre un chat et un renard. L'abeille ne la voit certainement pas vraiment, répondit Paul.

— C'est ça, et c'est parce qu'il a des capacités développées d'analyse de l'information et donc de la mémoire qu'il peut penser.

— Comment ça ?

— Nous venons de dire que la mémoire, ou au moins un certain type de mémoire, nécessite une capacité d'analyse de l'information perçue et permet d'influencer les comportements innés pour les rendre plus efficaces.

— Oui.

— Eh bien la pensée viendrait de cette capacité d'analyse poussée de l'environnement extérieur. Elle permettrait ainsi de créer de nouveaux comportements qui ne font pas partie de l'inné, à travers la mémoire qui les enregistre. On parle alors de comportements acquis, qui n'étaient pas présents à la naissance et qui ont été appris ou déduits dans le temps.

— Je dois dire que j'ai du mal à comprendre.

— Je vais te donner un exemple. On pourrait reprendre l'anneau en feu, mais on va changer un peu. As-tu déjà remarqué qu'Homère sait ouvrir une porte fermée.

— Oui, il rentre souvent tout seul dans ma chambre, même quand elle est fermée. Il adore dormir sur mon lit !

— Et tous les chiens savent-ils ouvrir les portes ?

— Je ne pense pas, et je ne pense pas que ce soit un comportement inné. Ça ne fait que deux ans qu'il les ouvre, depuis qu'un soir on l'a enfermé dans la cuisine.

— Et penses-tu que quelqu'un lui ait appris à ouvrir une porte ? On aurait pu, mais ça n'aurait pas été très utile... Non, il l'a appris tout seul en observant son environnement. Il a analysé les informations qu'il a reçues à travers ses sens pour créer un tout nouveau comportement qui n'existait pas avant chez lui – dépasser un obstacle nouveau – qu'il a enregistré grâce à sa mémoire pour l'utiliser. C'est ça, la pensée !

— Ah oui, je comprends mieux. Pareil pour l'anneau en feu, le chien a analysé la situation grâce à sa pensée, peut-être à la suite d'une démonstration par un Homme ou un autre chien pour dépasser son instinct, et a ensuite pu sauter dans l'anneau de feu, bien que cela soit contre son comportement inné. Il a ainsi créé un nouveau comportement acquis grâce à sa pensée et c'est sa mémoire qui a permis d'enregistrer ce nouveau comportement à travers la pensée !

— Exactement ! D'une certaine façon, la pensée peut dans certaines situations prendre le contrôle du comportement en fonction des informations qu'elle reçoit et qu'elle analyse grâce aux informations qu'elle a enregistrées dans le passé pour créer de nouveaux comportements et les utiliser.

— Génial, je comprends mieux la pensée maintenant.

— Attends, j'vois plus Homère.

Jacques se retourna.

— Homère, on a passé le pont ! Viens-ici, traverse la rivière, bordel de merde ! cria Jacques. Il est vraiment trop con ce chien... J'espère qu'il n'est pas encore en train de se rouler dans une bouse cet abruti !

— Papi, retourne-toi ! Homère est là, devant à nous attendre sur le chemin.

— Ah, merci ! C'est bien mon chien ! Il est pas con hein ! dit-il en se retournant vers Paul. Aller, on continue. Pour conclure un peu sur la pensée. Te souviens-tu de ce que nous disions hier ?

— On a dit pas mal de choses hier, Papi !

— Oui, c'est vrai. Nous disions que même s'ils ont une pensée, tous les chiens de la Terre se ressemblent beaucoup.

— Oui, je me souviens.

— Pourtant nous venons tout juste de dire que la pensée permet de créer de nouveaux comportements acquis, donc qui peuvent être différents d'un chien à l'autre.

— C'est vrai. Ne nous sommes-nous pas alors contredits ?

— Pas vraiment ! Bien que les chiens puissent apprendre de nouveaux comportements, ces nouveaux comportements acquis sont limités par leurs capacités à penser, restant ainsi peu nombreux. La grande majorité de leurs comportements reste dominée par l'inné. Du point de vue de l'Homme, qui est l'espèce aux comportements acquis les plus nombreux et variés, l'ensemble des comportements canins, même ceux acquis, paraissent très limités et similaires d'un coin à l'autre de la planète, même s'ils sont divers au sein de leur petit groupe.

— Je comprends mieux, les humains ne jouent pas dans la même cours de récréation que le reste des animaux d'une certaine façon ; elle est beaucoup plus grande parce qu'ils ont une conscience. C'est une question d'échelle de grandeur dans la variété des comportements.

— Tout à fait ! Je vois que tu suis ! répondit fièrement son grand-père.

— Mais alors la conscience, elle vient d'où Papi ?

— À toi de me le dire !

— Euh... On a dit tout à l'heure que la pensée viendrait de la mémoire. Alors la conscience, elle viendrait de la pensée ? demande Paul.

— Exactement ! Mais comprends-tu pourquoi ?

— Non, j'ai juste fait une analogie sans comprendre.

— *Okido*. Je vais essayer de te guider un peu... Tiens on arrive à la cascade !... En ben, y'a pas beaucoup d'eau en ce moment ! C'est Homère qui va être content, il va pouvoir crapahuter partout sans se faire emporter par le courant. Tu le surveilles du coin de l'œil, OK ?

— Ça marche.

— Asseyons-nous un moment près du frais du courant, les pieds dans l'eau... Arggh, on aurait dû prendre nos cannes, j'vois trois truites d'ici...

— Papi... Maman ne veut plus que tu lui ramènes de poisson !

— Ah oui, c'est vrai, j'avais déjà oublié. Mais on aurait pu les remettre à l'eau aussi ! Comme ça, elles auraient peut-être appris quelque chose hein ! Bon alors, la conscience, qu'est-ce que c'est que ce machin-là ?

— C'est quelque chose qui nous permet d'être tous différents et uniques, c'est ce que tu m'as dit hier.

— C'est ça ! Mais d'où vient-elle ? De la pensée – d'accord, plaisanta Jacques. Mais pourquoi ?

— Euh...

Paul réfléchit quelques secondes.

— Je pense qu'on doit partir de la pensée, vu que... Euh... les Hommes n'ont quasiment que des comportements acquis et qu'euh... Et qu'elle permet d'apporter des comportements supplémentaires acquis en plus des comportements innés.

— Magnifique ! lança Jacques.

— Mais pour arriver au niveau de l'Homme, il faut qu'elle se développe énormément ! rétorqua Paul.

— Tu es sur le bon chemin ! Continue... encouragea Jacques.

— Alors pourquoi seul l'Homme a développé une conscience si elle vient de la pensée, alors que la pensée est partagée par de nombreux animaux ?

— C'est là toute la question ! Qu'est-ce qui a bien pu stimuler de manière extravagante la pensée de nos ancêtres pour qu'ils deviennent conscients ?

— Devenir bipède ? demanda Paul.

— Ça y a peut-être bien contribué dans une certaine mesure, mais je ne pense pas que ce soit la cause principale. Réfléchi un peu plus à pourquoi l'Homme est devenu bipède...

— Il a été forcé à marcher quand le climat s'est asséché et que la forêt a disparue. Il devait couvrir plus de terrain pour trouver une nourriture qui était devenue moins abondante que dans la forêt.

— C'est le consensus actuel il me semble, je suis d'accord. Donc c'est son environnement qui lui a permis, ou forcé – question de point de vue – de se redresser pour marcher. Maintenant, qu'elle est l'influence de l'environnement sur la pensée ?

— C'est une source d'information extérieure.

— Que la pensée va analyser en fonction de ses informations internes, comme la faim, la soif, les besoins ou les émotions par exemple, pour utiliser ou créer de nouveaux comportements acquis quand ils sont nécessaires. D'ailleurs à ce propos, les informations internes, sont-elles importantes ? À quoi servent-elles pour la pensée ?

— Euh...

— Elles permettent de relativiser les informations externes perçues pour les utiliser au mieux. C'est grâce au mélange d'informations externes, la vue d'un ours par exemple, et d'informations internes, la peur qu'il provoque, qu'un animal peut analyser, retenir et utiliser au mieux l'information externe 'ne pas aller ici parce qu'il y a un ours qui y habite et qui me fait peur', par exemple.

— Oui, je vois. Mais le lien avec la pensée et l'influence de l'environnement ?

— La pensée analyse les informations de son environnement qu'elle perçoit pour les enregistrer et les utiliser. Mais comment fait-elle pour analyser et comprendre ?

— Oula, ça j'en ai aucune idée !

— Tu es sûr ? Te souviens-tu de ce que tu m'as dit sur la mémoire tout à l'heure ? On naît avec la capacité de mémoire, mais pas avec son contenu.

— Oui, et donc c'est pareil pour la pensée ?

— On pourrait facilement l'imaginer. Je m'explique... Comme pour la mémoire, on naît avec la capacité de penser, qui vient de l'inné et qui fournit des capacités d'analyse disons 'basiques' et instinctives. Mais avec le temps, la pensée rencontre des informations qu'elle analyse, enregistre et utilise.

— Je suis d'accord.

— Ne serait-il pas alors utile pour la pensée de prendre en compte les informations qu'elle a déjà enregistrées dans le passé dans son analyse des nouvelles informations qu'elle rencontre ?

— Là, tu m'as perdu...

— Je te donne un exemple. Imagine que tu aies soif, et que tu saches où il y ait un puits, mais qu'à ce puits il n'y ait qu'une corde sans seau. Si tu tombes par hasard sur un seau, ta pensée va immédiatement faire le lien avec le puits et la corde pour satisfaire ta soif. Ta pensée aura donc utilisé des informations passées – *puits* et *corde* – pour analyser une information nouvelle rencontrée – *seau trouvé* – pour développer un plan qui pourra satisfaire ta soif.

— Oui, je comprends maintenant.

— Donc cela veut dire que la pensée est en constante évolution dans le temps, qu'elle peut changer un tout petit peu avec chaque nouvelle information qu'elle rencontre et qui va mettre à jour sa base de donnée source. L'inné de la

pensée ne change pas – sa technique d'analyse de base si tu préfères – mais les résultats issus de la pensée vont évoluer en fonction de la masse d'information qu'elle rencontre, analyse et accumule dans le temps.

— Pigé ! Donc l'environnement va influencer constamment la pensée, et donc le comportement, toujours grâce à la mémoire.

— C'est exactement ça ! Ça tourne vite là-dedans ! dit-il en pointant vers la tête de son petit-fils. L'environnement est un facteur de stimulation pour la pensée, pour la développer, bien qu'elle repose sur l'inné. Et donc, un animal qui ne peut pas se déplacer, pourrait-il développer sa pensée correctement ?

— Cela me semble difficile.

— Pourquoi ?

— On a dit qu'il fallait des informations externes pour développer la pensée. Si on ne peut pas bouger, on va toujours voir et entendre la même chose par exemple, il n'y aura donc pas beaucoup d'information à analyser.

— Correct ! Les interactions avec l'environnement sont essentielles pour développer la pensée, et la mémoire.

— Donc c'est pour ça qu'on nous dit toujours à l'école qu'il faut essayer de s'intéresser un peu à tout quand on grandit ? Pour essayer de voir le plus de choses possibles et développer au mieux sa pensée ?

— C'est ça ! Avec un soupçon de conscience en plus... On va voir ça maintenant. Rappelle-toi que nous essayons de comprendre comment la pensée se développe pour devenir conscience chez l'Homme. Avec ce que nous venons de voir sur l'influence des interactions environnementales sur la pensée, comment faire pour la développer au mieux ?

— Plein d'informations grâce à plein d'interactions différentes avec l'environnement !

— Mais comment ?

— Être très mobile pour faire beaucoup de choses, avoir plein d'interactions avec l'environnement ?

— C'est un début, mais j'ai l'impression que tu imagines pour l'instant un monde mono-habité. À part des plantes et des cailloux, qu'est-ce qu'il y a d'autre dans l'environnement ?

— D'autres animaux ?

— C'est ça ! Et ils vont apporter un grand nombre de nouvelles interactions !

— Je ne vois pas pourquoi !

— Tu es vraiment sûr ? Te connaissant, je pense que si... Réfléchis, il y a beaucoup de raisons...

— Ah oui ! Par exemples la chasse, la survie face aux prédateurs. Quand un prédateur voit sa proie par exemple, il doit planifier un peu son attaque grâce à sa pensée pour augmenter ses chances de réussite.

— Tu vois que tu le savais ! Mais il y a encore bien mieux que la chasse pour développer la pensée : la vie en groupe ! Elle favorise des interactions nombreuses dans la durée entre mêmes animaux. On peut penser qu'elle va ainsi stimuler fortement la pensée au travers des interactions sociales qu'elle va provoquer, qui vont être analysées, comprises et utilisées par la pensée, pour la développer et faire évoluer les interactions sociales en retour dans une boucle de retour sans fin.

— Oula ! C'est pas facile à comprendre ! Mais si je te suis bien, tu veux dire que les interactions sociales vont permettre à la pensée de se développer en stimulant son analyse et en fournissant de nouvelles informations, ce qui en retour va développer des interactions sociales nouvelles et plus complexes grâce à la pensée, et donc encore stimuler la pensée dans une sorte de cercle vertueux de développement des interactions sociales et de la pensée ?

— Très bien résumé ! Ainsi les interactions sociales sont primordiales ! Connais-tu un seul Homme qui vivent totalement isolé sans jamais aucun contact avec d'autres hommes ?

— Je ne crois pas, non. Même un ermite a des contacts de temps en temps.

— Exactement ! De plus, la vie en groupe permet de partager les nouveaux comportements qui ont été créés par la pensée et qui ne sont pas forcément liés aux interactions sociales. Ainsi, un animal peut profiter de la pensée des autres, des nouveaux comportements qui apparaissent, en les observant facilement pour les imiter, les apprendre et les utiliser !

— Ah oui, je vois, la vie en groupe avec des interactions sociales, c'est le gros lot pour le développement de la pensée : de nouvelles informations variées à cause des nouvelles interactions sociales et de nouveaux comportements à imiter. *Double win!*

— Tu comprends vite ! Une culture peut alors apparaître au sein d'un groupe d'animaux, grâce aux comportements partagés par tous qui sont issus de leur pensée. C'est aussi de là que doit venir le langage par la pensée, purement acquis.

— Alors c'est ça la culture ?

— Pour être plus précis, je dirais que la culture représente l'ensemble des informations partagées par tout le groupe grâce à leur pensée et qui va influencer certains de leurs comportements acquis, voir les définir, langage acquis compris – comme chez l'Homme. Hoomèèèèè, tu vas être emporté par le courant là-bas, reviens par ici, *Débile !*

— Alors la culture peut exister chez pas mal d'espèces ! Surtout chez les mammifères et les oiseaux !

— Très bonne déduction, tu observes bien la Nature !

— Argh, donc on est toujours pas arrivé à séparer la pensée des Animaux de la conscience des Hommes... soupira Paul.

— Ne te décourage, nous progressons. Par contre je pense que nous devrions commencer à rentrer. En plus, je dois encore nettoyer les petites cochonneries que j'ai faites dans le jardin avant de manger...

Jacques se retourna en direction du chien.

— Homère, on y va ! Laisse les truites, de toute façon tu n'arriveras jamais à en chopper une, t'es bien trop lent ! Aller *Abruti*, on y va !

Homère ne bougea pas.

— Homère, au pied ! cria Jacques à nouveau.

Toujours rien.

— Homère, j'ai un biscuit ! cria Paul.

À ces mots, le chien rappliqua dardar et s'assit aux pieds de Paul.

— T'as rien compris Papi... Pourtant tu l'as dit toi-même ! Les chiens se ressemblent tous à cause de leur pensée limitée !

— *Enfoiré* de chien de *merde*... marmonna Jacques. Bon, reprenons, continua-t-il plus clairement.

— D'accord, acquiesça Paul tout content de sa dernière intervention en donnant un bout de biscuit au chien.

— Nous venons de dire que la vie en groupe permet de stimuler la pensée grâce aux interactions et de transmettre des comportements acquis au sein d'un groupe d'animaux pour créer une culture. Elle permet ainsi de développer des interactions sociales qui peuvent se complexifier et évoluer dans le temps au sein du groupe. Pense aux chimpanzés ou aux dauphins par exemples. Leur culture et leurs comportements issus de la pensée ne sont pas utilisés à chaque instant de leur vie. Comme les chiens, ils sont encore fortement dominés par leurs comportements innés, mais ils utilisent certainement une proportion plus importante de comportements acquis que les chiens, grâce aux outils par exemple.

— Je suis d'accord.

— L'abeille a uniquement des comportements innés et de la mémoire. Certains animaux ont en plus un peu de pensée et quelques comportements acquis qui peuvent émerger. Maintenant imagine la suite logique. Que se passerait-il si un groupe de chimpanzés n'était plus dominé par ses comportements innés avec quelques comportements acquis, mais par ses comportements acquis avec quelques comportements innés, pour on ne sait quelle raison ?

— On dirait que tu parles de l'Homme, là ; je sens qu'on se rapproche ! interrompit rapidement Paul.

— Effectivement. Alors ?

— Si la pensée domine, elle doit avoir des capacités d'analyse très fortes et donc générer de nombreux comportements différents. Mais ces animaux vivent en groupe, partagent donc beaucoup d'informations et apprennent les uns des autres.

— Très juste !

— Donc on pourrait imaginer qu'à un moment, dans un petit groupe par exemple, tous les comportements de tous les animaux deviennent identiques à force de se transmettre les uns aux autres sans contrôle, sans plus...

— Ah bon, pourquoi sans contrôle ? interrompit Jacques.

— Euh... Oui. Je le sens, mais je ne sais pas pourquoi.

— Laisse-moi t'aider. La pensée repose sur l'inné, tu es d'accord ?

— Oui.

— Et elle utilise les informations internes, les émotions, la faim, la soif, etc. pour analyser des informations extérieures.

— Oui.

— Et ces informations internes viennent de l'inné, qui est relativement similaire d'un animal à l'autre au sein d'une espèce, même chez l'Homme, tu es d'accord ?

— *Yep.*

— Donc si la pensée de chaque animal au sein d'une espèce repose sur des mécanismes innés d'analyse très similaires, même complexes, et qu'ils sont exposés à une très grande quantité d'informations communes au sein d'un groupe au cours de leur vie, leurs comportements risqueraient de devenir similaires naturellement. N'oublie pas que nous parlons d'une espèce fictive qui pense uniquement, qui a très peu d'inné et énormément d'acquis en proportion. Même s'il y a des comportements innés de dominants ou de dominés par exemple, les comportements acquis viendraient lisser ces différences.

— Je crois que je comprends, les comportements acquis pourraient venir diluer les comportements innés différents et tout uniformiser.

— C'est ça. Et connais-tu beaucoup de groupes où les animaux ont des comportements tous identiques ou presque les uns les autres ? Pense aux abeilles par exemple. Elles ont une reine et des ouvrières... Chez les chimpanzés ou les chiens, il y a des dominants et des dominés.

— À oui je vois. Donc non, il n'existe aucun groupe d'animaux à ma connaissance où tous les membres ont le même comportement. Même chez les moutons, il y a des différences.

— Et crois-tu qu'un groupe composé d'éléments identiques puissent fonctionner chez les animaux ?

— Je ne suis pas sûr, mais là comment ça, je n'en vois pas dans la Nature. Donc je dirais non.

— Donc on pourrait penser que ce groupe fictif que nous venons d'imaginer ne pourrait pas fonctionner, juste en observant la Nature qui nous entoure, mais sans vraiment savoir pourquoi.

— Je crois oui.

— Nous pourrions nous intéresser à ce sujet particulier un autre jour... le conflit mimétique, c'est un peu trop pour aujourd'hui...

— Pourtant les Hommes n'ont pas des comportements identiques, bien qu'ils soient dominés par leurs comportements acquis... reprit Paul.

— T'as mis le doigt dessus !

— C'est parce qu'on est conscient ?

— Bien joué ! Tu y es arrivé !

— OUF ! Vraiment pas facile ! s'exclama Paul.

— Attends, on n'a pas encore tout à fait fini. Nous venons juste de comprendre pourquoi l'Homme a une conscience, mais nous n'avons pas encore compris ce qu'elle est. Donc nous ne comprenons pas encore qui est l'Homme.

— Oui, c'est vrai, admit Paul.

— Reprenons notre groupe à la pensée ultra-développée et aux comportements acquis quasi similaires. La pensée de chacun dans le groupe sait qu'il existe d'autres êtres dans le groupe, avec lesquels elle peut interagir. Attention ! La pensée sait, dans le sens qu'elle possède l'information, mais elle ne sait pas qu'elle sait, contrairement à la conscience !

— Je comprends, enfin il me semble.

— Et la pensée a aussi une certaine conception de l'être qu'elle 'habite', grâce aux informations internes qu'elle reçoit en provenance de l'inné, la faim, la soif, les émotions, etc. et des sens.

— Ça me paraît logique, en fonction de son niveau de développement et de ses capacités d'analyse.

— Et te souviens-tu du lien que nous avons identifié tout à l'heure entre l'environnement et la pensée ?

— Oui, on a dit que l'environnement était une source d'information pour la pensée même la source principale d'information, qui lui permettait de se développer.

— Exactement ! On pourrait alors penser que les informations en provenance de l'environnement vont être utilisées par la pensée pour analyser et comprendre l'être qu'elle 'habite'.

— Il me semble oui.

— Maintenant, que se passerait-il si la pensée comprenait que l'être qu'elle 'habite' est similaire, voire identique, aux autres êtres qu'elle perçoit dans le groupe, à travers les interactions qu'elle a avec eux ?

— Laisse-moi réfléchir un peu... Euh... Ben pas grand-chose ! Ça serait juste une information en plus !

— Tout à fait d'accord ! Mais alors on ne sortirait pas d'un groupe aux comportements identiques. Or nous avons dit juste avant qu'un tel groupe ne semble pas pouvoir exister dans la Nature, ou en tout cas, que nous n'avions trouvé aucun exemple.

— Et donc le problème n'est toujours pas résolu...

— Mais on y est presque ! Maintenant, imagine que la pensée commence à percevoir comme un problème le fait que les autres êtres du groupe soient très similaires, pour on ne sait quelle raison – la peur du double disons.

— OK...

— Que se passerait-il ?

— La pensée chercherait à se différencier des autres pour résoudre le problème.

— Très bien ! Comment ? demanda Jacques.

— Euh... Grace à une analyse différente de celle des autres pour essayer d'avoir des comportements acquis qui lui soient uniques dans le groupe.

— T'es rapide dis donc ! Faut te suivre ! Et comment peut-elle y arriver, alors qu'elle repose sur un inné similaire d'un être à l'autre ?

— Grace aux informations externes de l'environnement qui vont venir l'influencer dans le temps !

— Et comment obtient-on des informations depuis l'environnement ?

— Grâce à nos sens !

— Oui, mais encore ?

— Je cherche... Euh...

— Grâce aux interactions !

— Ah oui ! répondit Paul. Mais la pensée interagit déjà avec l'environnement !

— Tu as raison, mais elle est passive dans cette interaction. Elle ne sait pas qu'elle interagit avec l'environnement à travers l'être qu'elle 'habite'. Pour réellement pouvoir se différencier grâce aux interactions qu'elle peut provoquer à travers le comportement, la pensée doit devenir consciente de son contrôle sur le comportement pour en prendre réellement les rênes. Ainsi, la pensée, ou plutôt une partie, devient « conscience ». L'inné doit bien sûr aussi être impliqué quelque part dans ce changement, comme toujours.

— Ça y est, la conscience, enfin on y est arrivé ! En fait notre conscience nous permet de vivre en groupe avec de grandes capacités d'analyse, de compréhension et d'imitation, tout en restant chacun unique !

— Et moi, je sers à quoi ?... Mais c'est ça, elle permet à chacun dans le groupe de s'individualiser, de devenir un être conscient unique, un individu au sens propre, et d'éviter ainsi l'homogénéisation néfaste des comportements que la pensée seule pourrait provoquer.

— J'ai compris je crois !

— Et maintenant alors, qu'est qu'un Homme ?

— Euh... C'est un être vivant qui est conscient...

— Quel est son environnement ? demanda Jacques.

— Nous avons dit qu'il doit vivre en groupe pour pouvoir développer sa pensée, puis sa conscience.

— Donc il est social ! Et la conscience, elle fait quoi ?

— Elle permet d'avoir des comportements uniques dans un groupe.

— Oui, elle permet de devenir un individu, un être conscient unique. Donc l'Homme est...

— Euh... réfléchit Paul.

— L'Homme est un individu social ! lança joyeusement Jacques.

— Un être vivant conscient et unique grâce à son acquis – un individu – qui vit en groupe avec des interactions – social, reprit Paul.

— C'est ça ! Et l'un et l'autre sont liés. C'est parce qu'il est social que l'Homme peut devenir conscient pour s'individualiser. Tu vois qu'on y est arrivé !

— Oui, c'est génial ! Mais j'ai peur de ne pas avoir tout retenu, c'était long quand même !

— T'inquiète, j't'écirai un petit résumé à la maison... En fait, il est déjà quasiment écrit, admit Jacques. Et Homère, il est où ? J'l'avais complètement oublié celui-là !

Aucun chien en vue.

Hoomèèèè ! Viens-ici !... Il est où encore ce *con* ?...

Toujours rien.

— Hooommèèèè ! Au pied ! continua Jacques.

— Homère, j'ai des biscuits ! renchérit Paul.

Pas un mouvement dans le sous-bois.

— Attends, j'le connais l'*enfoiré*... reprit Jacques. On est à côté de la ferme de Seydou. À tous les coups il est allé bouffer la nourriture des animaux... Ou de la bouse ou du crottin, suivant son humeur... Viens ! 'Faut qu'on traverse la rivière à gué pour aller le chercher, c'est juste de l'autre côté.

— Pourquoi traverser à gué Papi, le prochain pont est à cent mètres ?

— Bah parce que c'est plus marrant !

— Papiiii... Maman et Papa ne veulent plus que tu fasses ce genre de trucs... Ils disent que ce n'est plus de ton âge et que tu vas te faire vraiment mal.

— Mon âge ! Quel âge ? J'toujours eu vingt ans moi ! répondit Jacques un peu agacé.

— Papiiii... soupira Paul.

— Oui... Bon... D'accord, allons traverser au pont. Mais si je suis en retard pour le dîner, ce sera de ta faute ! On va courir un peu pour être plus sûr, OK ?

— Aller ! répondit Paul en commençant à trotter très tranquillement.

Et après moins de cinquante mètres...

— Paul, Paul ! Attends ! J'ai dit courir, pas sprinter ! Tu sais quel âge j'ai ?

...

Le matin suivant, au petit déjeuner...

— Tu peux m'passer la confiture Paul s'te plaît ? demanda Jacques la bouche pleine en pointant le pot de confiture ouvert sur la table.

— Tiens Papi !

— Merci ! répondit-il en se retournant vers la porte ouverte de la cuisine. Oliver, tu rentres à quelle heure ce soir ? cria-t-il.

— Je n'en sais rien encore, pourquoi ? répondit-il en enfilant ses chaussures.

— Juste comme ça ! Passe une bonne journée !

— Bonne journée Papa, à ce soir ! crièrent Victoria et Paul en cœur.

— Merci, à vous aussi ! À ce soir tout le monde ! lança Oliver.

— Papi ? demanda Paul. J'repensais à notre discussion sur la conscience hier soir avant d'me coucher...

— Oui ?

— Et y'a un truc que j'comprends toujours pas. J'me souviens qu'on disait hier que les interactions avec l'environnement et les autres du groupe étaient très importantes pour le développement de la pensée et de la conscience, et que la conscience nous permettait d'éviter de devenir tous identiques dans un groupe en devenant uniques grâce à nos interactions individuelles qu'elle contrôle... Mais j'arrive pas vraiment à voir comment la Nature nous a fait passer du Singe à l'Homme... De la pensée à la conscience...

— Moi non plus Paul, moi non plus... Et ça fait plus de soixante ans que je cherche... répondit simplement Jacques sans même le regarder. Mais au moins, j'ai une petite idée de ce que nous sommes... continua-t-il en relevant la tête avec un grand sourire en direction de son petit-fils. Aller, filez à l'école tous les deux, c'est l'heure !

Chapitre 4. Le Col Bordel de Merde

Le samedi suivant...

— Cette dernière voie était vraiment super Papa ! Mais ‘faudra qu’tu m’re-montres comment passer la fissure aux trois quarts... Impossible de trouver une prise pour mes pieds !

C’était Paul qui rentrait d’une sortie ‘escalade matinale’ avec ses parents et quelques amis. Victoria, trop petite encore, était restée avec son grand-père.

— OK... répondit son père pensif. La fissure aux trois quarts... La fissure aux trois quarts... Mais c’est ça ! C’est exactement ça, le problème ! s’écria-t-il. Je viens d’avoir une idée, je vous laisse !

À ces mots, il détala vers son bureau et ferma la porte.

— Paul, va ranger le matériel d’escalade s’il te plaît, demanda Marie. Moi je dois prendre une douche en vitesse avant d’aller manger avec mes copines. C’est Papi qui cuisine ce midi...

— OK... répondit Paul en commençant immédiatement.

Baudriers, cordes, dégaines, descendeurs, mousquetons, etc. il y avait pas mal de matériel à ranger.

— Aaahhh organiser, ranger le matos, vérifier ce qu’il manque... Ça me rappelle des souvenirs tiens !

Jacques venait de descendre de la chambre de Victoria et de tomber sur son petit-fils, à genoux la tête dans le placard.

— Tu as fait de l’escalade quand tu étais jeune Papi ? demanda Paul.

— Tu as déjà oublié que je suis allé en Antarctique ?

— Bah non, mais j’savais pas que vous aviez fait de l’escalade là-bas !

— Et la vallée qu'on a trouvée, il n'y avait pas de montagne à franchir avant d'y arriver ? Mais bon, c'est vrai que je ne t'ai pas encore trop parlé de l'expédition...

— Et j'aimerais bien que tu le fasses ! Ça fait quelques jours qu'on n'a pas pu en parler.

— Finis de ranger et on verra... Confidence oblige, il faut que nous soyons seuls... Je vais déjà commencer par aller faire à manger. Bon, qui est là ce midi ? Victoria, Oliver et Paul ?

— Maman va déposer Victoria chez Elizabeth, elle mange pas ici, rappela Paul.

— A oui, j'avais oublié merci. Oliiivvveerrr ? Tu veux manger quoi ?

— Je n'ai pas faim, je me ferai un truc plus tard, merci, répondit-il de loin.

« *Encore perdu dans un truc celui-là... faudra qu'il me raconte...* » pensa Jacques.

— Bon, on est que tous les deux, c'est parfait ! continua-t-il tout haut. On va pouvoir discuter un peu tranquillement... Mais avant – que veux-tu manger ?

— Hum... J'ai faim, la grimpette ça creuse... Maman a ramené des légumes du marché hier, pourquoi pas une petite ratatouille, avec de la purée et les restes du poulet ?

— Ça me va ! Alors c'est parti. Corvée de patates pour toi, moi je m'occupe des légumes.

— *Sir Yes Sir!*

Quelques minutes plus tard, en plein préparation du repas...

— Ces légumes sont vraiment magnifiques ! Et encore, quand tu verras ceux du jardin de ta mère, tu seras impressionné je pense ! Quand je repense à ce que je pouvais manger quand j'étais jeune, avant l'expédition, ça me fait peur !

— Tu ne mangeais pas de légumes ? demanda Paul surpris.

— Pas très souvent non.

— Pourquoi ?

— J'étais étudiant et je bossais tout le temps. Je n'avais pas beaucoup le temps de cuisiner.

— Et alors, tu ne pouvais pas aller manger au restaurant ?

— J'étais étudiant, donc je n'avais pas beaucoup d'argent pour y aller.

— Hein ?

— Oui, je sais, c'est difficile à comprendre pour toi aujourd'hui qui n'a jamais connu... Mais on t'a déjà appris à l'école qu'on avait besoin d'argent pour vivre avant ? Tu ne pouvais rien faire sans ; tout avait un prix que tu devais payer pour obtenir.

— Oui, et il fallait travailler pour en gagner aussi !

— Exactement ! Mais c'était difficile de gagner assez d'argent en travaillant, tout en menant des études qui prenaient la plus grande partie de mon temps.

— Ah oui, je vois le problème... Alors tu mangeais quoi ?

— Des cochonneries en général, comme des *fast-foods* ou des plats tout préparés. Heureusement qu'on avait la cantine de l'Université pour nous assurer un repas correct de temps en temps !

— Des *Fast*-quoi ?

— Des trucs qui n'existent plus, heureusement. En gros, plein de calories et un minimum de vitamines sans aucune finesse, prêts en cinq minutes. Par exemple, tu vois cette tomate ? demanda-t-il en pointant avec son couteau le cœur de la tomate rouge sang qu'il tenait dans la main. À l'époque, elles étaient devenues presque blanches... Plus aucun goût, de l'eau...

— Blanches ? Beurk !

— Tu peux le dire !

— D'ailleurs, à propos de l'argent... Tu as été payé pour participer à l'expédition en Antarctique ?

— Oui Monsieur ! C'était même une des raisons de mon départ, en plus de gagner quelques crédits universitaires et de voir un nouveau continent !

— Eh ben, c'était vraiment un monde différent !

— Tu peux l'dire ! Et moi aussi, j'étais bien différent !

Pendant le repas...

— Attends, laisse-moi vérifier un truc... Olliiivveeer ? T'es sûr que tu n'as pas faim ? cria Jacques.

— Noooooon, merciiii ! répondit-il de loin.

— C'est bon, on est tranquille ! On va pouvoir parler.

— Coool !

— Alors l'Antarctique... Ben, c'est tout blanc, ou presque !

— Ahaha très drôle, répondit Paul ironiquement. Comment vous y êtes allés ?

— Assez facilement, on a pris l'avion ! Avions civils au début, puis avions militaires jusqu'à la base de recherche de McMurdo. Vingt-quatre heures de vol en tout ! Quand je suis parti de chez moi, il faisait 35 °C – en arrivant, -35 °C ! J'ai pris une claque ! Mais bon, comme tout le monde, je me suis vite adapté. C'est à McMurdo que j'ai rencontré le reste de l'expédition.

— Vous étiez combien ?

— Pas beaucoup, une trentaine, principalement des scientifiques et quelques guides.

— Des guides ?

— Tu crois qu'une bande de binoclards comme nous aurait survécu longtemps toute seule dans la neige, même sportifs comme nous l'étions ?

— Ah oui, je comprends !

— D’ailleurs à McMurdo, nous avons tous dû participer à un programme obligatoire avec exercices pratiques pour apprendre à survivre dans ce milieu hostile. Quel matériel utiliser et comment, comment former une cordée, comment construire un abri en neige en urgence, etc. Un jour par exemple, nous nous sommes tous retrouvés avec des seaux blancs sur la tête pendant deux heures pour simuler une recherche dans le blizzard... On a bien rigolé... Et galéré !

— Excellent ! Faudra que tu me montres ce que tu sais faire cet hiver !

— Ou plutôt en Antarctique... ! répondit son grand-père en clignant d’un œil. Après quelques semaines d’acclimatation, d’apprentissage à la survie en milieu polaire et de longues soirées au chaud avec toute l’expédition, qui commençait maintenant à bien se connaître, nous sommes enfin partis. Notre premier but était d’atteindre le pied de la chaîne de montagnes qui entourait la vallée que nous recherchions. L’expédition commença plutôt bien. Avec le beau temps et des conditions de neige idéales, un avion militaire avait pu nous déposer quasiment à l’endroit voulu, nous et les tonnes de matériel dont nous avions besoin. Nous commençâmes alors notre long périple en direction de la vallée. Nous avions planifié un chemin pour y parvenir grâce à quelques images satellites à faible résolution, avec deux cols à passer.

— Ah oui quand même, deux cols ! Et vous vous déplaçiez à skis ?

— Non, nous avions des motoneiges – en tout cas au début...

— Qu’est-ce qu’il s’est passé ? demanda Paul.

— Une nouvelle fois je vais raccourcir, sinon ça prendrait trop de temps... Les premiers jours et le passage du premier col de faible altitude se passèrent sans trop de problèmes. Après une semaine, nous étions arrivés dans une petite vallée où il avait été prévu de passer deux jours, pour reprendre quelques forces avant d’attaquer le deuxième col. Le moral était plutôt bon et l’entente cordiale. Arrivés sur place, nous avons vite réalisé que les motoneiges devraient être

abandonnées face à la difficulté du terrain qui nous attendait. La montagne qui s'offrait à nous était impressionnante, majestueuse. Skis et traîneau pour tout le monde ! Il fallait alléger l'expédition. Heureusement que nous étions tous des sportifs accomplis, une des conditions pour rejoindre le groupe. Nous avons alors passé les deux jours de repos prévus à déballer et remballer, vérifier et re-vérifier, décider quoi prendre et quoi laisser... Après une journée supplémentaire de repos, nous étions prêts à affronter l'ascension du deuxième col.

— Il vous faisait peur ce deuxième col on dirait !

— Oooh oui ! D'après notre reconnaissance avec les jumelles, un ou deux passages n'allaient vraiment pas être faciles... Avec tout le matériel que nous avons, les cordes et les poulies allaient bien nous servir... La première grosse difficulté se présenta après deux jours : un mur de glace de trente mètres, incontournable dans un goulot étroit. Dehors les skis, bonjour les crampons : l'escalade commence !

— Ouaah !

— Avec Simon, on a décidé d'ouvrir la voie. On était tous les deux montagnards et ça ne nous faisait pas trop peur. Alors on a chaussé nos crampons en vitesse et on y est allé. Tout c'est bien passé, facilement même ; en moins d'deux, nous étions en haut avec une voie sécurisée. Mais les choses se sont compliquées très rapidement après. Nous avons déjà pu faire monter une dizaine de personnes et peut-être la moitié du matériel, quand une petite neige fine a commencé à tomber. Sans trop nous inquiéter, nous avons continué... En moins d'un quart d'heure, nous étions en pleine tempête. Vent en rafales, brouillard, neige, etc. *We had just crossed over into, the Twilight Zone!* Le haut, le bas, le ciel, la neige, plus rien n'avait de sens ! Impossible de s'entendre parler, alors entendre les autres... Très vite et sans dire un mot, tous ceux qui étaient au sommet du mur de glace se regroupèrent et s'ancrèrent correctement. Après une heure, aucun signe d'accalmie. Sans trop savoir comment, nous

avons réussi à nous comprendre et à construire un abri. Après un effort quasi surhumain dans ces conditions, nous avons de quoi nous protéger efficacement et attendre... Attendre... En espérant que les autres en bas avaient fait de même... Nos radios n'avaient plus de batterie.

— Et ça a duré longtemps ?

— Nous nous attendions à y passer la nuit, mais le lendemain, aucun changement... Au total, la tempête a duré trois jours ! Une attente interminable... Sans savoir si les autres allaient bien. Dès que la tempête s'est levée, Simon et moi nous sommes précipités en bas pour les retrouver.

— Et ils allaient bien ? demanda Paul, inquiet.

— Heureusement oui... À part un, ou plutôt une. Tous avaient pu s'abriter comme nous, mais Julia s'était cassée la jambe. Elle était sur le mur quand la tempête s'est levée. Ne pouvant atteindre le sommet, elle avait décidé de redescendre, mais un faux pas la fit chuter de quelques mètres et sa jambe se coinça dans une petite crevasse, cassant net sous le genou. Après une opération de secours rondement menée, elle avait pu être redescendue au pied du mur. Le médecin de l'équipe, Himanshu, avait alors pu s'en occuper au mieux de ses capacités et moyens à disposition. Julia ne pourrait pas marcher pour le reste du périple, et il nous restait encore le mur de glace et une autre grosse difficulté avant de passer le col et d'arriver dans la vallée !

— Elle a dû souffrir horriblement la pauvre. Le reste du voyage n'a pas du être du gâteau pour elle, et pour vous !

— Je n'te l'fais pas dire ! Notre moral en avait pris un coup et nous avons même pensé faire demi-tour. Mais Julia nous en a dissuadés. Pourquoi ? Je ne sais pas... Et pourquoi avons-nous accepté ? Je ne le sais pas non-plus... Étrange d'y repenser maintenant... Bref... Après encore une journée au mur, nous l'avions tous franchi, Julia y-compris, avec tout notre matériel. Nous avons alors continué, lentement mais sûrement. Un jour de marche, puis un deuxième,

et un troisième... Après quatre jours, nous étions péniblement arrivés à la dernière grosse difficulté : une gigantesque crevasse de vingt mètres de large qui nous barrait le chemin. Mais au moins il faisait beau !

— Alors comment vous avez fait pour traverser ? demanda Paul.

— Ça n'a pas été simple ! Il fallait créer un pont de singe entre les deux côtés pour permettre à toute l'expédition de traverser facilement et en sécurité. Pour y arriver, une petite équipe devait descendre dans la crevasse, traverser les ponts de neiges qui se trouvaient plus bas – s'ils tenaient – pour ensuite remonter de l'autre côté. L'opération était risquée ! Nous étions cinq pour cette mission et en un mot, on a souffert ! Sans parler de la température au fond de la crevasse, les ponts de neige étaient ultra-instables et menacés de s'écrouler à tout instant. À trois reprises, quelqu'un est passé à travers et a été sauvé de justesse par le reste du groupe, moi y-compris. Quelle équipe on formait ! Une journée pour traverser cette fichue crevasse... Cinq tentatives avant de trouver un chemin qui tenait. Autant te dire que nous étions morts de fatigue une fois remontés, mais tellement contents de revoir les autres, les montagnes et le soleil !

— Tu nous en as vraiment cachés des choses ! Passage de cols en Antarctique, mur de glace, crevasse géante ! interrompit Paul.

— Et oui, mais je ne pouvais rien dire !

— Je sais, mais c'est tellement incroyable, c'est un peu dommage !

— Il nous a fallu deux jours au total pour passer la crevasse. Et comme tout le monde était exténué, nous avons pris deux jours supplémentaires de repos avant de repartir. Le col n'était plus qu'à un ou deux jours... Enfin c'est ce que nous pensions !

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Paul

— Juste une autre tempête. Quatre jours sans pouvoir bouger des abris !

— Vous avez été gâtés !

— Un peu oui, et même encore après ! La tempête ne s'est pas levée en laissant place au beau temps. Tout le sommet de la montagne est resté dans les nuages. Nous avons quand même repris notre chemin. Plus nous avançons, plus il faisait froid et moins la visibilité était bonne. Heureusement que nous avons nos GPS pour ne pas nous perdre ! Mais notre progression était extrêmement difficile dans une neige fraîche et profonde. Julia, qui ne bougeait absolument pas, souffrait horriblement de la température qui chutait. Le moral était au plus-bas. Après trois jours et trois nuits dans ce brouillard glaçant, je fus le premier à arriver au col. La visibilité y était absolument nulle. J'ai alors pensé tout haut : « *Bordel de merde !* J crois qu'on est enfin arrivé en haut ! Si on s'arrêtait un peu ? » Les autres de l'équipe m'entendant prononcer ces mots, acquiescèrent. C'est ainsi que le col *Bordel de Merde* est apparu sur nos cartes. Merci Aiko !

— Le col *Bordel de Merde* ! Génial ! Du Papi tout craché ! lança Paul.

— Nous étions tellement fatigués en arrivant là-haut que nous avons décidé d'y passer la nuit, toujours dans le brouillard. Le lendemain matin, le soleil était de retour – grand beau, pas un nuage à l'horizon. Nous n'avions rien remarqué d'étrange à première vue en sortant de nos tentes, trop occupés à vérifier l'état de chacun et à reprendre quelques forces avec un gros petit déjeuner ensoleillé... Soudain nous avons entendu des cris qui s'approchaient : « *you guyyys... You guys must see this! This is incredible! Follow me, quickly!* » C'était Pablo, un de nos géologues, qui nous demandait de le suivre au sommet du col, complètement fou. Notre campement était installé juste sous le sommet pour éviter le vent et nous ne voyions pas l'autre côté de la montagne. Nous fîmes à peine trente mètres jusqu'au col...

— Quel col ? demanda Oliver qui venait de rentrer dans la cuisine.

— Le col de l'Iseran, quand je passais mes vacances dans les Alpes, petit ! répondit Jacques de manière automatique.

— À oui, je le connais, je l'ai monté en vélo plusieurs fois, répondit Oliver. Sinon, il reste à manger ?

— *Enjoy*, répondit Jacques en lui montrant les plats sur la table. Je te raconterai la suite plus tard Paul... dit-il en clignant de l'œil. Oliver, c'est quoi ta dernière découverte ? À t'entendre, tu étais *in the zone* tout à l'heure...

Chapitre 5. First contact

Le soir même...

— ... Enfin, la vallée des merveilles...

C'était Jacques qui finissait de lire son histoire à Victoria.

— La suite, demain !

— Déjà ! objecta-t-elle, déçue.

— Il faut me laisser le temps d'écrire l'histoire ! répondit-il avant de l'embrasser sur le front. Bonne nuit ma puce, à demain !

— Bonne nuit Papi ! N'oublie pas de laisser la porte un peu ouverte s'il te plaît.

— Ça marche ! Et si le moindre monstre débarque, tu cries et on s'en occupe avec ton frère ! chuchota-t-il en quittant la chambre.

Il descendit retrouver Paul assis dans le salon à lire.

— Papi, on continue ? Papa et Maman ne vont pas rentrer avant que je me couche ! demanda Paul en posant son livre.

— Et pourquoi crois-tu que je débarque ? On va profiter un peu de leur sortie en amoureux !

— Génial !

Jacques s'assit confortablement dans le fauteuil en face de Paul.

— Alors reprenons ! Nous étions en train de remonter vers le haut du col en courant derrière Pablo, qui nous criait toujours de le suivre plus vite. Arrivés en haut, une vue spectaculaire s'offrit à nous : une longue vallée profonde, plutôt étroite, au fond de laquelle nous pouvions apercevoir quelque chose d'extraordinaire : de la végétation. « Mais c'est tout vert en bas ! » m'écriais-je.

— Ouah ! Vous avez pris des photos ?

— Oui, mais on a tout laissé là-bas pour préserver le secret.

— Dommage, j'aurais bien voulu voir ça !

— Mais tu le verras en vrai si tout va bien, encore mieux... répondit Jacques avec le sourire. Toute l'équipe était exaltée ! Les conjectures sur l'origine d'un tel phénomène fusaient de tous côtés, tout le monde y allait de sa théorie. Un moment comme jamais je n'en avais vécu !

— Je veux bien le croire ! Alors vous vous êtes précipités dans la vallée pour explorer ? demanda Paul.

— Précipités est un bien grand mot ! Avec tout le matériel et Julia, il fallait faire un peu attention quand même. Nous avons plié le camp plus vite que jamais par contre ! Une fois le col passé, une longue descente à skis nous attendait. Le pied ! À la fin de la journée, nous étions arrivés au bord d'une magnifique prairie où nous avons passé notre première nuit dans la vallée. Je crois que personne n'a vraiment dormi cette nuit-là, trop impatient de commencer l'exploration. Le lendemain matin, nous avons converti nos traîneaux pour la neige en poussette-charrette tout terrain, après nous être encore allégés de tout le matériel dont nous n'aurions plus besoin avant le retour. *Exit* la moitié du matériel d'escalade, celui pour la neige et la haute montagne, les vêtements grand-froid-haute altitude et encore beaucoup d'autres choses. Après deux ou trois heures de marche, en milieu d'après-midi, nous avons atteint une forêt de résineux à l'orée de laquelle nous avons passé notre seconde nuit. Pendant que certains préparaient le repas, d'autres sont allés explorer un peu la forêt. Botanistes, biologistes, entomologistes, etc., ils ne pouvaient attendre de commencer à documenter ce nouvel environnement, bien que quelques plantes et insectes aient déjà été collectés en chemin.

— Et ils étaient différents de ceux que tu connaissais ?

— Pas tellement, en tout cas pour mes yeux non-entraînés de l'époque. Pour les pros, c'était autre chose ! Chaque découverte menait à des théories sur leur origine, leur évolution, etc. C'était marrant à regarder et à écouter ; en plus tu apprenais plein de choses !

— Les pros ? Tu n'étais pas un pro ? demanda Paul.

— Euh... Si... Mais ce n'était pas vraiment mon domaine...

— Tu faisais quoi ?

— Euh... Je m'occupais des ordinateurs de l'expédition.

— Des ordinateurs ? Mais je ne t'ai jamais vu en utiliser un ! s'exclama Paul en se redressant du canapé.

— Éhé, mais j'utilise toujours l'ordinateur de temps en temps ! C'est juste qu'en vieillissant, les choses changent. Je préfère maintenant le contact de la plume et du papier... Un de ses quatre on en ouvrira un ensemble et je te montrerai...

— Génial !

— Retour à l'histoire. Au moment du repas le soir, nous avons réalisé qu'il manquait la biologiste Xiu, qui était partie explorer seule. À peine avions-nous commencé les recherches qu'elle arriva au camp, livide !

— Livide ? demanda Paul.

— Toute blanche, comme si elle avait eu la peur de sa vie. Tout le monde se précipita vers elle pour lui demander ce qu'il s'était passé.

— Elle avait vu un ours préhistorique ?

— Non.

— Quoi alors ?

— Un chemin dans la forêt !

— Un chemin ?

— Oui, juste un simple chemin qui serpentait dans la forêt... Et Xiu n'arrêtait pas de répéter « On n'est pas les seuls ici, on n'est pas les seuls ici... » Il

faut dire que c'est ce que nous pensions tous ! Jürg nous rappela tout de même que certains animaux peuvent aussi laisser des traces qui ressemblent à un chemin, mais cela ne suffit pas à faire redescendre notre excitation... Et notre appréhension !

— Appréhension ? Pourquoi ?

— Imagine tomber par hasard sur une tribu primitive belliqueuse ! Je crois que Xiu était fixée là-dessus.

— Ah oui, je vois !

— Autant dire que ce soir-là encore, personne n'a beaucoup dormi. Une grande partie du groupe passa la nuit à discuter des possibilités qui s'offraient. Le lendemain, le camp fut levé très tôt et nous sommes immédiatement partis à la recherche du *Chemin de Xiu*. Après un peu plus d'une heure de recherche – Xiu n'avait pas noté les coordonnées GPS de sa découverte – nous l'avions retrouvé. C'était un chemin tout simple, mais bien trop marqué et large pour être l'œuvre de la faune locale. L'Homme semblait donc avoir déjà atteint cette vallée perdue ; l'excitation monta encore d'un cran. Après avoir suivi ce chemin en direction de la vallée pendant plusieurs heures – deux ou trois peut-être – nous sommes tombés sur un premier croisement... Avec des panneaux écrits en alphabet grec !

— À oui, tu m'as dit que la langue commune était dérivée du grec ancien.

— Effectivement, et c'était la preuve définitive de la présence de l'Homme ! Avec des origines européennes de surcroît ! Incroyable ! Nous avons choisi le chemin qui se dirigeait vers la vallée et continués à marcher. Nous avons fini par atteindre des champs qui bordaient la forêt, depuis lesquels nous apercevions au loin ce qui ressemblait à un village. Nous avons alors préféré bivouaquer dans la forêt, avant de tenter un premier contact avec la population locale le lendemain. La nuit fut passée à la planification de cette mission ; il fut

décidé de n'envoyer qu'un petit groupe, six personnes, avec très peu de technologie, mais tout de même une radio de secours.

— Pourquoi si peu de personnes ? demanda Paul.

— Deux raisons, nous ne voulions pas compromettre l'intégralité du groupe si les villageois se montraient violents, et nous ne voulions pas apparaître menaçant à leurs yeux en arrivant avec toute notre expédition. Les membres de ce petit groupe étaient tous volontaires, Pablo en tête.

— Pourquoi Pablo ? Tu ne m'as pas dit qu'il était géologue ? Il servait à quoi ?

— Pablo avait de nombreux talents cachés, comme tout le monde dans notre expédition. Il était passionné par la Grèce antique et parlait le grec ancien couramment. Il nous semblait donc évident qu'il fasse partie de la mission de reconnaissance.

— Effectivement ! Et toi, tu en faisais partie ?

— Malheureusement non. J'étais volontaire comme beaucoup, mais d'autres avaient des connaissances et des compétences plus appropriées que moi pour cette mission. Le lendemain, ils sont partis tous les six... Et nous ne les avons ni entendus ni revus avant le jour suivant.

— Ils ont passé la nuit dans le village ?

— Oui, et nous étions morts de trouille, ne sachant si tout allait bien, si leur radio avait été confisquée... ou pire !

— Ils ne vous ont pas envoyé de message radio ?

— Ce *con* de Boris l'avait faite tomber à l'eau en traversant une rivière alors qu'il jouait avec, trois heures à peine après nous avoir quittés.

— Eh ben, encore une mauvaise nuit pour vous on dirait !

— Une de plus oui. Mais quel ne fut pas notre soulagement de les voir revenir le lendemain matin, tous ensemble. Et ils n'étaient pas seuls... Peut-être

cent personnes les suivaient, certains chantaient même en avançant vers nous ! Une vision irréaliste ! Un mirage après ces semaines de souffrances !

— Donc ils étaient pacifiques ! s'exclama Paul.

— En effet ! Pour te dire, ils ont même tout d'abord préféré rester un peu à distance pour laisser notre petit groupe d'envoyés nous faire son rapport, avant de recevoir le signal de s'approcher ! Et le rapport était simple : ils avaient passé l'une des meilleures journées et soirées de leur vie. Rien de moins ! En moins de vingt-quatre heures, le peu qu'ils avaient vu les avaient convaincus que quelque chose de vraiment différent avait été créé ici.

— Quelque chose de différent ?

— Oui, une société au fonctionnement inconnu pour eux... Et qui semblait fonctionner à merveille.

— D'ailleurs Papi, c'est quoi une société ? À l'école on nous a dit que ce sont des hommes et des femmes qui vivent ensemble. Mais qu'est-ce que c'est exactement, pour toi ?

— Très bonne question mon jeune ami ! Et si je te disais que tu connaissais déjà presque toute la réponse ?

— Ah bon ? s'étonna Paul.

— Te souviens-tu de notre première discussion, il y a quelques jours ?

— Oui ! *'Qu'est-ce qu'un Homme ?'*

— Exactement ! Et un Homme, c'est un individu social, c'est-à-dire un être vivant qui cherche à devenir unique grâce à sa conscience au travers des interactions qu'il a avec son environnement, environnement qui comprend forcément d'autres Hommes.

— Oui, je me souviens.

— Donc l'Homme vit avec d'autres Hommes naturellement. Mais cet ensemble ne constitue pas encore forcément une société, ou même un groupe. Il manque encore deux éléments. Te souviens-tu du phénomène dont nous avons

parlé et qui peut émerger au sein d'un groupe d'animaux en interactions qui pensent ? Il se rapporte aux informations communes...

— Euh... Oui ! La culture ! Donc les Hommes doivent avoir une culture commune pour former une société ?

— C'est ça, elle est essentielle ! C'est même la clef de voûte de toute la société ! Il manque cependant encore une dernière chose pour faire une société, dont nous n'avons pas encore parlé.

— Quoi ?

— Les institutions, qui découlent de la culture pour la formaliser et la faire perdurer au sein du groupe, comme la justice par exemple.

— Ou la démopunthonomie ?

— C'est exact ! Et donc une société pour moi, c'est un groupe d'hommes et de femmes qui interagissent les uns avec les autres grâce à une culture commune qu'ils ont développée dans le temps ensemble grâce à leurs interactions, et qui a généré des institutions qui l'officialise et la renforce.

— Je vois mieux merci. Et pourquoi la culture est la clef de voûte de toute la société ?

— C'est le trait d'union entre tous les hommes et leur société. C'est elle qui va définir à la fois la société – son fonctionnement si tu préfères – et guider les hommes et les femmes dans leurs interactions au sein de la société, à travers les valeurs qu'elle véhicule, pour les rendre justes. Ainsi la culture ne peut jamais aller contre la nature de l'Homme sans être violemment rejeté sur le long terme. Par contre elle peut encourager l'Homme à appliquer des valeurs qui sont considérés comme favorables à la fois à l'Homme et à sa vie en commun dans la durée. Je passe ici très rapidement sur ces différents sujets puisque nous nous y intéresserons en détails plus tard.

— C'est noté ! Mais c'est déjà plus clair, merci ! Et donc ils se sont approchés de vous après ? Comment avez-vous communiqué ?

— Pablo, encore et toujours lui ! Il avait vite compris leur langue, même s'il ne la parlait pas encore. Au moins il pouvait traduire pour nous et baragouiner pour eux. Une fois que Pablo eu donné le signal, tout le monde s'approcha en même temps. Certains portaient des paniers pleins de provisions fraîches ; œufs, pain, fruits frais, viande, pâtisseries, etc., un véritable buffet qu'ils nous offrirent avec un grand sourire ! Pas besoin de parler la même langue pour se comprendre !

— Génial !

— Pablo nous expliqua qu'après le premier contact, il avait pu apprendre aux villageois qu'ils n'étaient pas seuls et que tout le reste de l'expédition les attendait plus haut. Le soir, pendant le repas, ils avaient reçu un message : *'À l'unanimité des votes exprimés, nous recommandons d'aller à la rencontre des voyageurs et de les inviter à partager la vie de notre communauté pour la durée qu'ils souhaitent, si leurs envoyés sont d'accord.'* On leur expliqua que la communauté avait émis cette recommandation dans la journée, à l'initiative de nombreux individus qui n'avaient qu'une envie, nous rencontrer ! La communauté avait aussi proposé spontanément de nous apporter des produits frais pour faire un petit buffet, pensant que de tels produits nous avaient manqués pendant notre long voyage.

— Quelle attention ! s'exclama Paul.

— Effectivement ! Et tout était spontané dans cette communauté, sans véritable leader défini. Les individus pensaient et décidaient par eux même pour ensuite agir, sans aucun contrôle ou approbation supérieure.

— Comme chez nous !

— C'est ça ! Mais pour nous à l'époque, un tel fonctionnement paraissait inconcevable... Semblable à une jungle où la loi du plus fort régnerait. Pourtant ce n'était pas le cas ici, bien au contraire ! Aiko le résumera ainsi plus tard – étant musicien, je pense que ça va te parler : imagine un orchestre géant, sans

chef d'orchestre, sans partitions, où chaque musicien joue les notes qu'il veut, quand il veut, et qui produit pourtant à chaque instant des accords variés et harmonieux. L'harmonie d'un chaos qui s'auto-organise joyeusement. Et elle avait raison !

— C'est pour ça que le livre que vous avez écrit s'appelle *L'harmonie du chaos* ?

— Effectivement. Mais je pense que tu comprendras encore mieux ce titre quand nous plongerons dans le fonctionnement institutionnel de la société. Nous y arrivons...

— Ça marche.

— Après ce premier repas ensemble, nous avons plié le camp et sommes tous descendus au village. Deux maisons qui étaient inhabitées furent attribuées à l'expédition. Ceux qui n'avaient pas de place dans ces habitations dormirent chez l'habitant.

— Le meilleur moyen pour échanger !

— C'est ça... Nous nous sommes donc installés dans le village et avons commencé à vivre avec toute la communauté au quotidien... Tu veux une infusion ? Je commence à avoir la bouche sèche ?

— Euh... Non merci, il me reste encore un peu de jus.

Jacques se leva et partit à la cuisine.

— Je reviens ! lança-t-il.

Chapitre 6. L'Homme libre

Cinq minutes plus tard...

— Homère, bouge ton *cul* et fais-moi une place s'te plaît ! demanda Jacques au chien qui était confortablement installé à dormir sur un des canapés.

Le chien ne bougeant pas, Jacques s'assit à moitié sur son arrière-train. Homère réagit aussitôt ; il se retourna pour se recoucher immédiatement, la tête et une patte posées sur un genou de Jacques, qui commença à le caresser.

— Alors, c'était comment la vie dans le village ? demanda Paul sans laisser le temps à son grand-père de boire une première gorgée.

— Assez incroyable ! Mais là encore je vais devoir pas mal raccourcir l'histoire, de toute façon tu verras de tes propres yeux... Apprenant que nous avions des blessés, les médecins du village s'étaient spontanément présentés pour les soigner. Et heureusement qu'ils étaient là, leurs connaissances et leurs ressources médicales étaient vastes et précises ! Himanshu ira même jusqu'à dire qu'elles étaient plus étendues que les nôtres dans certains domaines, bien qu'ils n'aient pas l'électricité. Ils sauvèrent par exemple la jambe de Julia en l'opérant, alors que nous pensions devoir l'amputer... Tout le monde fut remis sur pied en moins d'une semaine, à une ou deux exceptions près. Et tout cela sans que jamais rien ne nous soit demandé en échange. Une chose presque inconcevable pour nous tous.

— Un bel exemple d'altruisme !

— Tu peux le dire, et ce n'était pas le seul. Pendant un mois, nous avons reçu tout ce dont nous avons besoin, nourriture, vêtements, couverts, etc., sans jamais rien avoir à demander, et surtout, sans que l'on ne nous demande jamais

quoi que ce soit... Nous en étions mal à l'aise ! De tels comportements si désintéressés ne pouvaient pas exister à nos yeux, et nous attendions le jour où il nous serait demandé quelque chose en échange de tout ce qui nous avait été donné.

— Mais ce jour n'a jamais dû arriver, s'ils sont comme nous aujourd'hui ! s'exclama Paul.

— Cela ne nous a pas empêchés d'avoir des doutes... Jusqu'à ce que nous les comprenions vraiment.

— D'ailleurs, comment avez-vous fait pour vous comprendre ?

— Ça n'a pas été facile au début. Heureusement que nous avons Pablo... Et Iris ! répondit Jacques.

— Mamie ? demanda Paul.

— Oui.

— C'est là-bas que tu l'as rencontrée ? J'aurais tellement aimé la connaître !

— Oui, et elle aussi, je le sais ! Ta grand-mère avait des capacités linguistiques extraordinaires, même si ce n'était pas sa spécialité académique. Elle avait fait du grec ancien au lycée, comme d'autres dans le groupe, mais en moins de deux semaines, elle parlait leur langue aussi bien que Pablo, si ce n'est mieux. Tous deux furent désignés professeurs de langues attirés – anglais-grec et grec-anglais. Deux heures par jour, tous les membres de l'expédition avaient un cours de grec. Réciproquement, Iris avait ouvert une classe où tous les jours aussi, elle apprenait l'anglais à ceux du village qui le souhaitaient.

— Comme ça tout le monde pouvait communiquer et apprendre de chacun !

— C'est ça. Ta grand-mère a été la première à comprendre intuitivement comment leur société fonctionnait. Et cela a éveillé en elle une véritable pas-

sion ! C'est grâce à elle que des cours de 'culture' ont été organisés par certains membres du village pour que nous puissions apprendre et comprendre.

— Merci Mamie ! Et eux, ils voulaient apprendre de votre société ?

— Le souhait était réciproque, oui. Mais ils ont très vite déchanté...

— Et tout le monde dans l'expédition participait à ces cours ? interrompit Paul.

— Oui, nous sentions que c'était important. Mais chacun était libre et tout le monde ne participait pas à toutes les 'leçons', surtout que l'exploration, la description et la documentation de l'environnement de l'oasis pouvait nous prendre pas mal de temps. Entre ces 'leçons', nos recherches et la vie de tous les jours, nous étions en interactions constantes pour apprendre les uns des autres.

— Donc vous vous êtes intégrés à la vie du village ?

— Exactement ! Petit à petit nous avons commencé à travailler avec eux, à offrir nos connaissances quand nous le pouvions, à offrir nos muscles pour soulager les travaux pénibles, etc. Après deux mois, nous faisons partie du village et avons intégré son fonctionnement, qui finalement nous était tous venu très facilement malgré nos réticences initiales. Pour comprendre pourquoi, il faut comprendre la culture. Et dès qu'on la comprend, le fonctionnement devient clair et simple, naturel même.

— Alors il faut que tu me l'expliques !

— J'y arrive ! Tu te souviens que cette société a été fondée en très grande majorité par des esclaves qui venaient des quatre coins de l'empire romain, et même d'au-delà ? Il y avait donc une très forte diversité de cultures, de religions et de croyances concentrée dans ce petit groupe dès l'origine. Les connaissances, les opinions et les idées très variées ont fait que l'entente n'a pas toujours été cordiale ! Ils ont eux aussi eu leurs conflits internes et violents. Mais la pression de l'environnement extérieur les a forcés à trouver des solutions pour

continuer à survivre ensemble. Quand nous les avons trouvés, toute cette violence était loin derrière eux depuis longtemps...

— Ils ont fait comment ? demanda Paul.

— Avec leur tête ! s'exclama Jacques tout sourire. Face à la diversité des cultures en présence, une super-culture sociétale simple a été développée pour unifier l'ensemble de la population, grâce à de nombreux penseurs et philosophes aux origines variées.

— Une super-culture ?

— Oui, le terme n'est pas très joli peut-être, mais laisse-moi t'expliquer un peu. Le contexte était simple en quelque sorte... Face à un environnement extérieur plus qu'inhospitalier, plus les Hommes étaient unis et s'entraidaient, plus ils avaient de chances de survivre. Mais chacun tenait à préserver sa culture, sa religion, ses rites, etc. Le problème à résoudre était donc le suivant : comment créer et faire perdurer une unité sociétale sur le long terme tout en préservant les différentes cultures présentes ?

— Grosse question quand même !

— Tu peux le dire ! Et pour y arriver, tu penses qu'ils sont partis d'où ?

— Euh...

— On en a déjà longuement parlé ensemble au bord de l'eau... encouragea Jacques.

— De l'Homme ! lança Paul.

— Très bien ! Mais pourquoi ?

— On l'a déjà dit aussi, parce qu'une société est avant tout composée d'Hommes, qu'il est essentiel de comprendre pour comprendre leur société.

— C'est ça... Mais pourquoi ?

— Hein ?

— Pour espérer développer une société qui unisse tous les Hommes !

— OK... Je vois en gros, mais pas vraiment dans le détail...

— Tu vas vite comprendre je pense – autonomie et altruisme pour des interactions justes et la liberté ! lança Jacques. Alors un Homme, c'est quoi ?

— C'est un individu social : un être vivant conscient qui vit en groupe.

— Très bien ! Ainsi, pour éviter aux Hommes d'un groupe une homogénéisation néfaste de leurs comportements à cause d'une trop forte quantité d'informations acquises partagée par tous, la conscience donne à chaque Homme le contrôle sur son comportement et ses choix dans ses interactions pour devenir un individu unique au sein du groupe.

— Oui.

— Donc le comportement conscient est acquis et se développe en autonomie dans le temps. Je m'explique : pour satisfaire ses propres besoins, désirs, souhaits, envies, etc., ce qu'on pourrait appeler les 'motivateurs' personnels, l'Homme interagit avec son environnement. Ces interactions lui fournissent un ensemble d'expériences uniques qui vont être analysées par sa conscience, venir l'alimenter en informations et la faire évoluer dans le temps. Elles vont ainsi influencer ses prises de décisions conscientes et autonomes, ses choix, mais aussi ses 'motivateurs', leur satisfaction et l'ensemble de son comportement, pour lui permettre de devenir un individu réellement unique au sein du groupe.

— Je me souviens... En gros... À part les 'motivateurs' ! C'est nouveau, mais facile à comprendre, acquiesça Paul

— Effectivement, je ne t'ai pas parlé des motivateurs à proprement parlé jusqu'à présent mais nous les avons déjà mentionnés indirectement il me semble. En gros, c'est tout ce qui fait que l'Homme bouge ses fesses par lui-même pour faire quelque chose. Ils sont à l'origine des interactions, ils les motivent si tu veux. Les besoins et les désirs en sont deux exemples.

— Oui, c'est clair merci.

— Donc on peut penser que pour favoriser au mieux le développement de la conscience en toute autonomie, ce développement doit être le moins limité possible par son environnement extérieur.

— Il me semble oui, pour qu'elle puisse exercer ses propres choix, satisfaire ses motivateurs et ainsi se développer au mieux sans contrainte.

— Exactement ! N'oublions pas aussi l'importance des autres Hommes et de l'environnement extérieur dans ce développement, qui sont des sources d'informations pour la conscience, lui permettre d'évoluer en toute autonomie.

— Les autres et l'environnement extérieur sont essentiels à chaque Homme, à leur pensée et à leur conscience !

— Mais ils sont aussi une limitation à leur autonomie... reprit Jacques. Chaque Homme est unique, avec des motivateurs propres qui peuvent entrer en conflits les uns avec les autres aux cours d'interactions. De la même façon, l'environnement est limité en ressources que l'Homme peut exploiter.

— La vie n'est pas toute rose, on fait pas toujours c'qu'on veut !

— Bien résumé ! Il existe alors deux possibilités pour l'Homme : soit le développement autonome de sa conscience est limité par nature, sans échappatoire, à cause d'un environnement extérieur limitant par nature ; soit il existe un moyen pour que sa conscience se développe sans que l'environnement ne la limite, lui permettant ainsi de s'individualiser au mieux.

— Mais les limites extérieures existent de toute façon ! Alors comment la conscience pourrait-elle ne pas être limitée ? s'enquit Paul.

— C'est toute la question ! Étudions la première possibilité. Si un Homme perçoit son environnement extérieur uniquement comme une limitation à son autonomie et à la satisfaction de certains de ses motivateurs, alors sa conscience pourrait renforcer ses motivateurs en réaction à cette difficulté, pour tenter de mieux les satisfaire dans des conditions évaluées difficiles.

— Euh... Je ne suis pas sûr de comprendre !

— Prenons un exemple. Imagine une grande plaine où il n'y a pas assez de nourriture pour tous les animaux. Ils vont avoir faim tout le temps et passer leur temps d'activité à chercher de la nourriture, oubliant presque tout le reste, ou plutôt incapables d'y penser. C'est un peu la même chose pour la conscience, plus l'environnement extérieur limite son autonomie et sa satisfaction, plus elle va avoir tendance à se focaliser spécifiquement sur eux...

— Ah oui, je comprends mieux maintenant. C'est un peu un mécanisme de protection, pour survivre.

— C'est mon avis aussi. Et donc la perception de l'environnement par la conscience se focalisera principalement sur les interfaces de contrainte de satisfaction de ces motivateurs, au détriment d'une perception et d'une compréhension plus globale de l'environnement extérieur.

— Un peu comme des œillères ? Je veux dire par là qu'il ne se rendra plus compte de tout ce qui l'entoure.

— C'est ça ! répondit Jacques. Et cela peut avoir des conséquences désastreuses ! En effet, à part peut-être les besoins et quelques autres rares exceptions qui sont nécessaires à la survie, et donc définis par l'inné uniquement, l'individualité et ses motivateurs sont en très grande partie définis par l'acquis, conscient et inconscient – pensée et mémoire – et donc par l'information issue de l'environnement extérieur. Pour te donner un exemple. La faim est un besoin inné et n'importe quelle nourriture pourrait la satisfaire. Mais l'Homme aujourd'hui mange rarement uniquement pour satisfaire sa faim, il mange aussi parce qu'il a envie de quelque chose en particulier, qu'il a goûté par le passé, qu'il veut essayer ou découvrir, etc. L'ensemble de ces derniers motivateurs est acquis et provient donc de l'environnement.

— C'est comme la mémoire, qui enregistre et utilise bien plus d'information issue de l'environnement extérieur que des sens internes comme la faim, la douleur ou la peur !

— Je vois que tu suis bien ! s'exclama son grand-père. Magnifique ! Ainsi, l'Homme qui se focalise sur son individualité au détriment de son environnement aura tendance à devenir une pâle copie déformée de son environnement, des autres individus qui l'entourent et de leurs motivateurs, sans jamais réellement développer l'autonomie et le contrôle de sa conscience grâce à eux. Sa conscience sera alors limitée par elle-même, par sa perception individualiste et contrainte et le manque d'interactions et d'analyse que cela entraîne.

— Tu veux dire qu'il deviendra les autres, qu'il adoptera leur comportement ?

— En quelque sorte. Cet Homme deviendra alors étranger au véritable individu qu'il est, ou plutôt pourrait être, limité et esclave à la fois de son individualité et de son environnement. C'est l'aliénation de l'Homme à son environnement extérieur.

— L'aliénation ?

— Oui, le fait de devenir passivement étranger à soi-même, à son individualité unique et autonome, à cause de son environnement et de sa conscience. C'est exactement l'opposé du but recherché par la conscience. Une bonne illustration de ce problème est certainement pour moi l'importance de l'argent dans l'économie capitaliste que nous avons avant 2025. D'un outil 'technique' permettant une répartition des richesses au sein des sociétés, son accumulation – la recherche absolue d'un gain toujours plus grand – était devenue le but ultime de la grande majorité des hommes ; le motivateur principal homogénéisant leurs comportements si tu préfères.

— Ah oui, c'est plus clair ! Et si je te suis bien, on pourrait penser que plus la limitation extérieure est forte – plus l'environnement est hostile par exemple – plus l'aliénation est probable.

— Quelle vivacité d'esprit ! Maintenant, imagine que la limitation extérieure rencontrée, qu'elle vienne des autres ou de l'environnement, déclenche

une nouvelle réponse de la conscience. Plutôt que de se cabrer en se focalisant sur le motivateur limité, que se passerait-il si la conscience commençait un processus d'interrogation et de réflexion général sur la limite rencontrée ?

— Euh... Tu veux dire comme quand il n'y a plus de fruits au marché parfois ?

— Je pense que tu as compris, mais détaille un peu plus ce que tu veux dire...

— On est limité par notre environnement parce qu'il n'y a plus de fruits, mais si on réfléchit un peu ou qu'on parle avec le marchand, on peut savoir et comprendre pourquoi : peut-être qu'il y a très peu de fruits mûrs disponibles en ce moment à cause du temps par exemple, ou c'est peut-être juste parce qu'on est venu trop tard au marché avec Papa.

— Et ?

— Et comme on a réfléchi ou on nous a expliqué pourquoi il n'y en avait plus, on peut mieux accepter la limitation à laquelle on est confronté. On peut alors se reporter sur un autre produit pour ne pas manquer de dessert ou de vitamines par exemple.

— Bien joué ! Tu as compris ! On évite ainsi de se focaliser sur le fruit qui manque et que l'on veut pour ne pas perdre une journée et des kilomètres à faire tous les marchands de la région pour en trouver. En gros, on fait avec ! Ou plutôt sans, et ce n'est pas grave ! Mais ça c'est juste un exemple banal sans réelles conséquences. On doit aller plus loin ! Penses-tu pouvoir comprendre l'intégralité du monde qui t'entoure pour comprendre toutes les limitations qu'il t'impose ?

— Euh... Non... Il est bien trop vaste et complexe... Enfin, il me semble.

— Je suis d'accord. Et donc, comme on ne peut pas comprendre toutes les limitations qu'on rencontre, on est limité ?

— Euh... Je ne suis plus très sûr...

— Non ! Pas si nous acceptons notre ignorance, pour la prendre en compte grâce à notre conscience, et éviter de se focaliser sur son individualité dès qu'on rencontre une limitation difficilement compréhensible.

— Je comprends. Les limites sont inévitables et il faut parfois apprendre à les accepter pour ne pas s'y confronter inutilement en adaptant nos motivateurs consciemment.

— C'est ça, mais attention, cela ne veut pas dire qu'il faut accepter ou fuir toute limitation rencontrée ! On ne ferait plus rien sinon ! Non, il faut plutôt essayer de s'interroger pour comprendre et l'accepter ou pas en toute conscience. C'est aussi grâce aux limitations rencontrées que nous progressons dans nos connaissances et notre confort, en voulant les dépasser. Il faut par contre éviter d'être dévoré par cette limitation qui empêche la satisfaction, et qui pourrait mener à l'aliénation en intensifiant certains motivateurs sans contrôle.

— Ah oui, d'accord !

— Et donc, comme cette conscience n'est plus limitée, malgré la limitation extérieure rencontrée, alors elle est libre ! Elle peut ainsi évoluer dans le temps, changer de forme et se faufiler entre les obstacles rencontrés sans conflit, consciemment et en dehors de toute aliénation, pour s'étendre, satisfaire ses motivateurs aux mieux, et peut-être même en découvrir de nouveaux.

— Donc la liberté, ce n'est pas faire ce qu'on veut alors ?

— Si ! Tu fais ce que tu veux, mais tu ne fais ou veux pas certaines choses, et tu en fais ou veux d'autres d'une façon particulière parce que tu l'as décidé en toute conscience autonome, à cause des limitations rencontrées dans l'environnement extérieur, notamment les autres et la vie en commun.

— Ah oui, je vois !

— Ainsi on pourrait peut-être définir la liberté comme la capacité à modeler consciemment son individualité et ses motivateurs pour les satisfaire au mieux dans le temps. Elle a pour origine une interrogation et une réflexion de la

conscience qui cherche à comprendre, ce qu'on pourrait peut-être appeler la raison.

— La raison ?

— C'est l'élément de la conscience qui permet de réconcilier et de balancer l'individualité et ses motivateurs avec les limitations inhérentes à tout environnement, grâce à une interrogation et à une réflexion générale pour comprendre. Un peu comme nous sommes en train de faire avec cette discussion.

— Plus clair, merci.

— Et donc comme la liberté et la raison viennent de la conscience qui est autonome, elles ne peuvent être forcées. Elles ne peuvent qu'être déduites et définies individuellement par la raison de chacun grâce aux interactions individuelles avec l'environnement extérieur. Toujours avec moi ?

— *Yes Sir!*

— Super ! J'ai faim maintenant ! Tu veux un biscuit ? Je reviens...

Chapitre 7. L'Homme juste

— Ah, un peu de sucre, ça fait toujours du bien au cerveau ! commenta Jacques en se rasant, une part de gâteau à moitié mangée à la main.

Homère n'était plus endormi... Il était maintenant assis à l'affût de la moindre miette. « *Homère, le chien de chasse en intérieur – everything that falls is fair game...* » pensa-t-il.

— Bon reprenons... continua Jacques tout haut. La liberté par la raison individuelle... Magnifique ! Chaque Homme peut adapter consciemment ses motivateurs pour améliorer son taux individuel de satisfaction dans ses interactions et ainsi se développer au mieux en toute autonomie dans un environnement extérieur limité.

— Ah oui c'est vrai, je n'avais pas vu ça aussi clairement ! Quand on est libre, on est plus souvent satisfait vu qu'on a adapté consciemment nos motivateurs pour qu'ils soient plus en accord avec notre environnement.

— Exactement ! Malgré l'heure, tu restes éveillé ! Et maintenant, est-ce que des Hommes libres font une société unie aux interactions durables ?

— Euh... Laisse-moi réfléchir un peu... Euh...

— Repense à l'exemple des fruits que tu m'as donné un peu plus tôt...

— Hein ?

— La liberté se concentre sur l'individualité et ses motivateurs. Mais l'Homme est aussi social et interagit avec d'autres Hommes pour satisfaire ses motivateurs.

— C'est évident... Et alors ?

— Et alors... Imagine ta réaction si le marchand de fruits te disait qu'il n'y en avait plus depuis une semaine parce que tous les jours, la même personne ve-

nait tout prendre pour faire des expériences culinaires... et que plus de la moitié des fruits ne finissaient pas par être mangée, mais par être détruite au cours d'expériences ratées...

— Ça ne serait pas juste ! s'exclama Paul.

— OK. Et si maintenant le marchand te disait que le producteur avait décidé de donner tous ses fruits mûrs pendant une semaine à une collecte qui venait en aide à une communauté dévastée par un ouragan à l'autre bout du monde il y a trois jours ?

— Alors ça serait juste. Je pourrai adapter consciemment mes motivateurs pour rester libre.

— Exactement ! Comme nous l'avons déjà dit, pour adapter consciemment ses motivateurs, il faut chercher à comprendre. Et en comprenant, comme tu viens de le montrer, le juste et l'injuste apparaissent. Pourrais-tu t'adapter consciemment à une limitation que tu considères injuste pour rester libre et satisfait ?

— Non, je ne pense pas !

— En fait tu pourrais, mais après un effort personnel considérable ! Pour devenir libre, il est préférable de ne pas subir d'injustice. Sans quoi il est beaucoup plus difficile d'adapter ses motivateurs consciemment et l'aliénation menace pour survivre. Il y avait bien quelques esclaves qui étaient libres, pense à Diogène de Sinope par exemple, mais pour la grande majorité, ce n'était pas le cas.

— Ça me semble logique.

— Et le juste et l'injuste, d'où viennent-ils ?

— Comment ça ? demanda Paul.

— Qui les définit ? aida Jacques.

— Euh... La société ?

— Mais la société, c'est qui ?

— Hein ?

— N'est-ce pas avant tout des Hommes qui interagissent ?

— Ah si, donc ce sont les Hommes qui définissent le juste et l'injuste !

— Très bien. Et chaque Homme a-t-il exactement la même définition de ce qui est juste et injuste dans une société ?

— Euh...

— Laisse-moi te donner un petit exemple. Imagine un petit groupe d'Hommes de tous âges qui n'a pas mangé depuis deux jours. Ils découvrent soudain de la nourriture qui leur permet de faire un seul et unique repas.

— OK.

— Comment repartir de manière juste la nourriture trouvée au sein du groupe ?

— Bah, chacun fait ce qu'il veut... répondit Paul très naturellement.

— OK d'accord, tu le sais intuitivement parce que tu le pratiques tous les jours... Mais imagine que tu aies à décider pour eux.

— Une part égale pour tout le monde alors !

— Tu es sûr ? Pourtant il y a des enfants et des adultes dans le groupe... Ils ne mangent pas la même quantité !

— Ah oui, c'est vrai... On pourrait faire deux portions alors ! Adultes et enfants.

— Mais chez les adultes, il y a des femmes menues et des hommes très forts qui font le double de leur masse...

— Alors on ajoute encore des portions différentes pour les hommes très forts !

— Mais parmi les femmes, il y en a qui sont grandes, et d'autres qui sont petites, etc. On pourrait continuer comme ça longtemps...

— Et si on calculait alors le besoin énergétique individuel de chaque individu du groupe en fonction de sa masse pour définir une taille de portion individuelle ?

— Quelqu'un pourrait te répondre que ceux qui travaillent dans le groupe ont besoin de plus d'énergie que ceux qui ne travaillent pas... Un autre pourrait aussi te dire que les enfants sont prioritaires et doivent d'abord manger à leur faim pour qu'ensuite les adultes se débrouillent entre eux avec les restes !

— Ah oui...

— Et de toute façon, comme on le voyait au début, qui décide de cette répartition ? Là c'était toi, mais cela pourrait-être quelqu'un d'autre avec des vues très différentes...

— Euh...

— OK, arrêtons là ce petit exemple pour l'instant. Que vient-on de voir ?

— Euh... Une idée de ce que pourrait être des répartitions justes ?

— Pas vraiment, laisse-moi t'aider. Ta définition de la répartition juste dans cette situation particulière n'a-t-elle pas évolué au cours de notre discussion ? Tu proposais une égalité parfaite au début... Pour arriver à la fin à une répartition plus équitable en fonction des besoins énergétiques bruts.

— Si !

— Et alors ? demanda Jacques.

— Euh... Alors ça veut dire que chaque Homme définit individuellement ce qui est juste et injuste, en fonction de sa conscience et des informations qu'il possède.

— Et donc ?

— La définition de ce qui est juste et injuste n'est pas unique et varie d'un individu à l'autre, en fonction de sa conscience, de ses interactions passées et de toutes les informations qu'il a !

— C'est exactement ça ! Bravo ! s'exclama Jacques.

— Mais alors, comment on se met d'accord pour répartir de manière juste ?

— C'est une très bonne question ! Mais nous nous y intéresserons un peu plus tard en détails... En plus tu y as déjà répondu en partie.

— OK !

— Revenons un peu sur notre dernier exemple, reprit Jacques. En faisant abstraction de toute méthode de répartition, à quelle condition pourrions-nous considérer que l'interaction de répartition de la nourriture a été juste ?

— Euh...

— Examinons différents cas... Si une seule personne dans le groupe trouve sa portion juste, et tous les autres la trouvent injuste...

— Alors l'interaction est injuste ! interrompit Paul sans laisser Jacques finir sa phrase.

— Je suis d'accord. Maintenant, si une seule personne trouve l'interaction injuste alors que tous les autres la trouvent injuste ?

— Alors elle est juste, enfin je crois... répondit Paul avec hésitation.

— Tu es sûr ?

— Pas trop...

— Je vais essayer de t'aider un peu. Imagine que notre petit groupe d'individu fasse partie d'un ensemble plus grand – comme un village – où il n'y a pas de nourriture non plus, mais que la répartition se passe uniquement au sein de notre petit groupe.

— Alors je pense que le seul individu du petit groupe qui trouve l'interaction injuste a raison. Et tous les villageois devraient penser la même chose il me semble. L'interaction est donc injuste.

— Et serait-elle juste si tous les individus du petit groupe la trouvaient juste, alors que tous les autres villageois la trouvent injuste ?

— Non.

— Je suis d'accord. Une interaction n'est pas forcément juste quand tous les individus impliqués dans cette interaction la considèrent juste.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Euh... Argh... râla Paul en cherchant.

— Revenons à l'exemple des fruits... Si le marchand te disait qu'il n'y a presque pas de fruits à cause des fortes gelées du début du printemps. Trouverais-tu juste ou injuste de ne pas pouvoir satisfaire ton motivateur 'fruits' ?

— Euh... Ni l'un, ni l'autre !

— Pourquoi ?

— Le climat, je ne peux pas le trouver juste ou injuste... Il est ce qu'il est, indépendamment de toute volonté ! C'est comme ça et c'est tout !

— T'as mis de doigt dessus ! Il faut donc qu'il y ait un élément conscient extérieur à soi pour définir si une interaction est juste ou pas. Ainsi chacun dans une société définit individuellement si une interaction est juste ou injuste, qu'il soit participant ou pas, à cause des autres intervenants conscients. Dès qu'il y a interaction humaine, il y a évaluation par tous de son côté juste ou injuste.

— Je comprends... Mais je ne vois pas où tu veux en venir...

— Cela nous montre que le juste et l'injuste se rapportent directement au côté social et conscient de l'Homme, à sa vie en groupe en autonomie, puisqu'ils semblent liés à l'évaluation d'interactions ou de situations où autrui est impliqué. Et donc quand une interaction concerne une petite partie d'un groupe, en réalité elle concerne l'ensemble du groupe, même ceux qui ne participent pas à l'échange, qui peuvent aussi évaluer sa propriété juste ou injuste.

— C'est pour ça que le petit groupe qui ne partage pas avec le reste du village est injuste, parce que le village va trouver ça injuste, même si chacun dans le petit groupe considère la répartition juste.

— Et donc maintenant que tu comprends tout cela, à quelle condition pourrions-nous considérer que l'interaction de répartition de la nourriture est juste ?

— Je dirais alors uniquement si tous les individus de la société la considéraient juste, qu'ils soient impliqués ou pas dans l'interaction !

— *Bingo Asticot* !

— Mais ça pose un gros problème ! reprit Paul. Comment toute une société peut-elle arriver à une évaluation identique du juste, si tous les Hommes qui la composent sont conscients, et donc uniques et différents par définition ?

— C'est la question à laquelle nous devons répondre ! Et attention, nous sommes tous différents et uniques, mais n'oublie pas que nous appartenons tous à la même espèce consciente... Nous avons donc aussi de nombreux points communs ! Être différent et unique ne signifie pas n'avoir rien en commun avec les autres, sinon aucune société ne pourrait exister ! ajouta Jacques. Mais nous finirons de répondre à cette question un peu après... Avant, pourquoi faut-il des interactions justes plutôt qu'injustes au sein d'une société ?

— Ce qui est juste est bien ; ce qui est injuste est mal !

— OK... Mais encore ?

— Euh...

— Quelle est la conséquence de l'injustice ?

— Comment ça ? demanda Paul.

— Si un Homme se fait massacrer à coup de batte de baseball dans la rue, ne crois-tu pas que tous les passants vont vouloir intervenir pour mettre fin à cette interaction injuste ?

— Si !

— Donc une interaction injuste peut mener à une nouvelle interaction dans le but de la corriger ou d'y mettre fin... Ici, les passants qui interviennent.

— Il me semble oui.

— Et cette nouvelle interaction, est-elle juste ou injuste ?

— Elle est juste !

— Tu es sûr ? Tout le monde la trouvera juste ?

— Bah oui !... Enfin... À part le donneur de coups...

— Donc elle est injuste !

— Ah oui en fait... C'est un peu contre-intuitif ! comprit Paul.

— Effectivement. Et le donneur de coups, ne pourrait-il pas alors vouloir avoir une nouvelle interaction avec les passants pour corriger cette dernière interaction qu'il trouve injuste ? Et ainsi de suite... Sans plonger en détails dans le sujet de la justice que nous verrons un autre jour, ce qui est important de retenir ici, c'est qu'une interaction injuste peut entraîner d'autres interactions injustes en conséquence. Une réaction en chaîne d'interactions injustes peut alors se propager à travers toute la société.

— Le mal entraîne le mal, la violence entraîne la violence, l'injuste entraîne l'injuste... c'est toujours la même chose en fait !

— Et oui ! Et une interaction injuste, peut-elle être vraiment satisfaisante ?

— Non !

— Donc avec des interactions injustes, une société court le risque de ne pas satisfaire correctement les motivateurs des Hommes qui la compose, et d'imposer de nouvelles insatisfactions injustes qui pourraient être évitées.

— Ah, on est revenu vers la satisfaction de l'Homme.

— Et en parlant du loup, un Homme voudra-t-il interagir avec un autre Homme qu'il considère injuste pour satisfaire ses motivateurs ?

— C'est peu probable.

— Donc l'injustice limite en plus le nombre d'interactions possibles entre Hommes. Et sans interactions, la vie sociale n'existe pas ; la société non plus... Pour résumer, une société juste – dont les Hommes ont des interactions justes – est mieux à même de satisfaire les motivateurs des Hommes qu'une société in-

juste, tout en lui permettant d'exister dans la durée en préservant des interactions justes.

— Alors seule une société aux interactions justes peut exister sur le long terme !

— Je le pense oui, répondit Jacques. Sinon, elle deviendra injuste dans toujours plus d'interactions, toujours moins capable de satisfaire les motivateurs des Hommes qui l'habitent. Son injustice anéantira les interactions entre les Hommes qui font que cette société existe et elle s'autodétruira, probablement dans la violence.

— J'ai compris !

— Super ! Et donc un Homme juste, qu'est-ce que c'est ?

— Je réfléchis... Euh... C'est un Homme qui a des interactions justes !

— Presque ! N'oublie pas qu'il est impossible de savoir ce que les autres pensent, on ne peut que l'estimer, à moins de leur demander à l'avance. Donc on ne peut que chercher à avoir des interactions justes – qui sont justes pour tous les participants et le reste de la société – en cherchant à prendre en compte les positions d'autrui dans ses interactions.

— OK, mais je ne comprends toujours pas comment obtenir une société qui a des interactions justes ! Comment y arriver avec toutes nos différences ?

— Nous y venons. Tu te souviens que tout à l'heure, j'ai pu influencer ta définition d'une interaction juste quand il fallait répartir la nourriture au sein d'un groupe, en t'apportant de nouvelles informations...

— Oui.

— Et l'autre jour, lors de notre petite balade à la cascade, nous avons parlé d'informations échangées au sein d'un groupe. Est-ce que tu te souviens de quoi on parlait ?

— Là, je ne vois plus !

— Mais si, on en a aussi parlé tout à l'heure... Comment avons-nous appelé les informations communes partagées par tous les Hommes d'un groupe ?

— Ah si, ça y est : la culture !

— C'est ça ! La culture ne serait-elle pas le meilleur moyen d'avoir des informations communes à tous les Hommes qui pourraient les aider à avoir des interactions justes en les guidant vers une interprétation commune du juste et de l'injuste ?

— Ah si ! C'est vrai que c'est le seul référent commun à tous dans le groupe.

— Exactement. Et de mon point de vue, c'est aussi ce qui sépare la culture animale de la culture humaine.

— Comment ça ?

— La culture animale est une culture de la technique ; pense à la tige du chimpanzé pour attraper des fourmis par exemple, ou au coquillage du dauphin. Elle n'a pas pour vocation première de rendre les interactions d'un groupe justes ; les animaux ont leur inné pour ça. Chez l'Homme par contre, la culture crée principalement un lot d'information commun qui est utilisé par chacun pour définir individuellement ce qui est juste et injuste, rendant ainsi plus justes les interactions malgré les différences intrinsèques et nécessaires au système.

— Hein hein... Je vois.

— Mais attention, la culture technique est aussi très présente chez l'Homme ! continua Jacques. Par contre, elle est plus au second plan pour moi face à la culture des interactions justes, qui est à la base de toute société et de ses interactions.

— Je comprends.

— Rembobinons un peu... Nous cherchions à répondre à la question : comment créer et faire perdurer une unité sociétale sur le long terme tout en pré-

servant les différentes cultures en présence ? Avec tout ce que nous venons de voir, comment y répondrais-tu maintenant ?

— Euh... Je dirais que tout d'abord les Hommes de la société doivent être unis par une culture commune, sinon ils ne peuvent pas espérer avoir des interactions justes sur le long terme et la société se détruira.

— C'est bien vrai ça ! Quoi encore ?

— Il faut que cette culture commune encourage des interactions justes. Quelles interactions, comment ? Je ne le sais pas, par contre !

— Nous allons voir ça juste après, *don't worry!* Que faut-il encore ?

— Ah oui, il faudrait aussi que cette culture essaie d'aider chaque Homme à devenir libre tout en le limitant le moins possible, pour qu'il soit mieux satisfait et puisse se développer, enfin sa conscience plutôt, du mieux possible en évitant l'aliénation.

— Très bien. Donc il nous faut une culture sociétale qui encourage des interactions justes et qui aide à devenir libre, le tout avec le moins de limitations possibles, dans le but que chaque Homme s'épanouisse dans ses interactions à travers la satisfaction de ses motivateurs personnels et le développement de sa conscience, en toute autonomie à l'abri de l'aliénation. Ouf...

— Tu peux l'dire !

— Et si l'on souhaite que cette culture s'intègre avec d'autres cultures préexistantes, elle doit rester minimale et simple, pour empiéter le moins possible sur celles-ci. Cependant pour fonctionner, cette culture sociétale doit être prioritaire sur les cultures préexistantes, sinon elle n'unifiera en rien la société. D'où ma qualification de « super-culture » un peu plus tôt. Et pour finir, elle doit aussi être assez générale pour s'appliquer dans toutes les interactions.

— Je suis d'accord.

— Alors allons-y !

Chapitre 8. Une culture injuste

— Commençons par les interactions justes. Quelque chose est juste quand tous les individus d'une société la considèrent juste, alors qu'ils sont uniques et différents. Tu es d'accord ?

— Oui, c'est ce que nous avons dit juste avant.

— Le juste ne se trouve-t-il pas alors tout d'abord dans l'Homme lui-même, dans ce qu'il est et qui est commun à toute l'humanité ?

— Peut-être, oui... Mais c'est vague ! répondit Paul.

— Continuons un peu pour voir où cela nous mène... Dans une société, tout Homme veut satisfaire ses motivateurs à travers ses interactions. Pourrait-il exister un Homme qui ne soit pas d'accord avec cette affirmation ?

— Non, je ne pense pas, sinon il mourrait par inaction.

— On peut donc considérer que cette affirmation est juste, et même primordiale à la survie. Et d'où viennent les motivateurs en général ? Qui est derrière le '*veut*' de '*Tout Homme veut satisfaire*' ?

— Euh... L'Homme... Et l'Homme... C'est principalement la conscience !

— Bien dit ! Et la conscience ? Qu'elle est sa caractéristique principale ?

— Hein ?

— Elle est autonome ! Pour se développer par elle-même dans le temps, devenir unique et satisfaire ses motivateurs en effectuant ses propres choix. Elle utilise son environnement, mais interprète les informations qu'elle reçoit et décide par elle-même en totale autonomie. Aucune contrainte extérieure ne peut la forcer à comprendre, à l'opposé d'un programme informatique qu'on téléchargerait en mémoire.

— Je suis d'accord.

— Et s'il est juste pour tout Homme de satisfaire ses motivateurs personnels à travers ses interactions, il est aussi juste de garantir et préserver l'autonomie d'interaction de chaque Homme au sein d'une société pour les satisfaire. Toujours avec moi ?

— Oui.

— Donc l'autonomie individuelle – qui se manifeste par ses choix et ses interactions – ainsi que sa préservation, sont essentielles à une société ?

— Il me semble oui, pour que tout le monde puisse satisfaire ses motivateurs, répondit Paul.

— Génial, on dirait que nous commençons à avoir un début de réponse ! L'autonomie individuelle nous permet d'avoir et de protéger les interactions individuelles qui sont essentielles à toute société. Mais toutes les interactions qui en résultent sont-elles justes ?

— Je ne sais pas... répondit Paul les yeux à moitié fermés en baillant.

— Oula ! On dirait que tu fatigues un peu ! Tu veux qu'on arrête ?

— Oh non surtout pas ! Et j'suis pas fatigué ! répondit Paul plus énergiquement en se redressant, avant de finir son verre de jus pour se réveiller encore un peu plus. Euh... Non, elles ne seront pas forcément justes ! reprit-il. Avec l'autonomie, chacun fait ce qu'il veut sans forcément prendre en compte les autres pour tenter d'avoir des interactions justes !

— Exactement ! Comme tu l'as si bien dit, pour espérer avoir des interactions justes, il faut prendre en compte les autres. Mais pourquoi ?

— Euh...

— À quoi sert l'autonomie ? demanda Jacques.

— À tout !

— Et entre autre à découvrir et satisfaire ses motivateurs. Mais est-ce que *satisfaisant* est synonyme de *juste* ? Repense au marchand de fruit et au premier exemple d'interaction injuste avec les expériences culinaires...

— Ah bah non ! L'individu qui a pris tous les fruits pour faire ses expériences était certainement satisfait de son interaction... Mais pas tous les autres qui sont venus après et qui ont appris ce fait.

— T'as tout compris ! Ce qui est satisfaisant n'est pas forcément juste. Réciproquement, ce qui est *juste* n'est pas forcément *satisfaisant*. C'est d'ailleurs là que le capitalisme et le communisme se sont complètement plantés ! Le premier prenant le *satisfaisant* pour le *juste*, et le second le *juste* pour le *satisfaisant*. La vérité est quelque part entre les deux... Et ce n'est qu'en prenant en compte les autres, c'est-à-dire en évaluant les conséquences de nos interactions sur eux ou simplement sur ce qu'ils en penseraient, que l'on peut espérer avoir des interactions justes... Et pas toujours satisfaisantes. Mais la liberté est là pour aider dans ce cas.

— Mais comme tu le disais, on ne pourra jamais déterminer exactement ce que penseront les autres des conséquences de nos interactions, ou simplement de nos interactions elles-mêmes ! On est tous différents !

— C'est exact ! Mais il est nécessaire d'y penser quand même pour ne serait-ce qu'espérer avoir des interactions justes. Sinon seule la satisfaction des motivateurs individuels compte dans les interactions. Or nous avons dit que *satisfaction* ne veut pas forcément dire *juste*.

— Et si c'est nécessaire, alors c'est juste ?

— Très bonne question ! L'Homme est naturellement social et penser aux autres pour interagir avec eux fait partie de ce qu'il est. Comment expliquer l'amour, l'amitié, la compassion, etc. sinon ?

— Je suis d'accord.

— Donc penser aux autres pour les prendre en compte dans ses interactions fait partie de ce dont l'Homme est capable naturellement, et personne ne peut remettre ce fait en question !

— Tu es sûr ? Y'a quand même eu de sacrés cas dans l'Histoire...

— Même le pire tyran peut faire preuve d'attention envers ses enfants ou sa compagne ! Pense à Hitler et Eva Braun, ou à Kim Il-sung, Kim Jong-il et Kim Jong-un... À moins d'être psychopathe, et encore ! En plus là on tomberait dans la maladie mentale, qui est un tout autre sujet. Partons du principe que tous les Hommes sont sains d'esprit pour l'instant.

— Alors je pense que tu as raison et je suis d'accord, répondit Paul.

— Donc tout le monde peut penser aux autres dans certaines de ses interactions.

— Oui, mais nous cherchons à ce que tout le monde pense aux autres dans TOUTES ses interactions !

— Parfaitement vrai, et c'est là que la culture intervient, pour guider et aider les Hommes dans leur vie individuelle et en société !

— Comme tu as fait avec moi tout à l'heure quand on discutait de la répartition de la nourriture ?

— C'est exactement ça !

— Mais est-ce juste ? J'veux dire, penser aux autres dans toutes ses interactions, c'est pas comme l'autonomie, que tout le monde considérerait comme juste quelle que soit l'époque – à moins d'être aliéné.

— Attention, l'autonomie est juste pour chaque Homme mais ne rend pas forcément les interactions justes, nous venons de le voir. Or nous cherchons à obtenir une société aux interactions justes.

— C'est vrai, mais...

— Attends, suis-moi encore un peu, interrompit Jacques. Et d'après ce que nous venons de dire, il faut penser aux autres dans toutes nos interactions pour espérer avoir des interactions justes. La question est donc, ce qui peut rendre des interactions justes est-il forcément juste ?

— Justement non, je ne crois pas. Des Hommes à qui l'on n'a pas appris cette culture pourraient ne pas être d'accord.

— Donc l'autonomie est juste mais penser aux autres dans toutes les interactions ne l'est pas forcément... ! Et d'après ce que nous avons dit juste avant, seule leur combinaison pourrait nous permettre d'espérer obtenir des interactions justes dans une société.

— Donc notre culture n'est pas juste, dans le sens où tous les Hommes de toutes les époques peuvent ne pas être d'accord avec elle, mais c'est le seul moyen... C'est ça ?

— D'après notre réflexion, oui ! Et c'est assez logique en fait ! Si notre culture était parfaitement juste, elle ne serait pas vraiment ce qu'elle est, une information commune acquise et extérieure. Elle ferait alors partie de tous les Hommes naturellement, de manière innée. Ainsi tous les Hommes auraient vécu dans des sociétés justes depuis la nuit des temps... Ce qui n'est pas le cas à ma connaissance !

— Pas facile à comprendre, mais logique !

— Génial ! Et tu connais un mot qui pourrait définir plus simplement le concept 'penser aux autres' ? Je trouve que ça n'est pas une expression très jolie.

— Oui, l'altruisme ! Mais c'était facile, c'est la base de la culture de notre société aujourd'hui... avec l'autonomie !

— Et tu comprends mieux maintenant pourquoi !

— Oui et non ! Pourquoi l'altruisme rend les interactions justes ? On a dit que c'est le minimum pour peut-être obtenir des interactions justes. Mais après chacun fait ce qu'il veut... C'est l'autonomie.

— C'est toute la culture qui va les rendre justes, grâce au référent commun qu'elle représente...

— OK... interrompt Paul, mais chacun décide par lui-même ce qui est juste ou injuste... La culture l'influence, mais encore une fois, il fait ce qu'il veut. À moins de l'aliéner !

— Et c'est ce qu'on a longtemps pensé ! Que seule une certaine aliénation pouvait créer des interactions justes dans une société, parce qu'on est tous différents. On avait alors des lois démocratiquement votées – ou pas – par le peuple. Les lois étaient une extension institutionnalisée de la culture ; elles définissaient exactement ce qui était juste et injuste dans de très nombreuses interactions précises... Mais tout cela a disparu aujourd'hui et n'existait pas non plus dans la société Antarctique !

— Ah oui, c'est vrai ! répondit Paul.

— Pourquoi ? demanda Jacques.

— Les lois vont contre l'autonomie !

— C'est ça ! Elles ont tendance à aliéner l'Homme, qui ne fait plus que les appliquer sans penser à leur signification. Avec les lois, on perd le côté généraliste, je dirais même moral de la culture, pour en faire un outil technique – une liste exhaustive de définitions de ce qui est juste ou injuste si tu préfères – mais avec laquelle chaque individu n'est pas forcément d'accord. D'où le fort risque d'aliénation.

— Si je te suis bien, tu veux dire que pour avoir des interactions justes, il faut que la culture reste très générale et peu précise ?

— Exactement ! Pour que chaque Homme puisse la comprendre et l'intégrer à sa conscience sans s'aliéner pour rester autonome, ce que les lois ne permettent pas vraiment. La culture permet ainsi de relier le juste de chaque Homme au juste de la société pour créer une véritable unité juste.

— Je ne comprends pas ! rouspéta Paul.

— Je sais, ce n'est pas facile... Et je n'ai peut-être pas été très clair ! Essayons de débroussailler un peu en reprenant depuis le début. Pour obtenir une société aux interactions justes, il faut que les Hommes arrivent à la même conclusion concernant le juste et l'injuste dans leurs interactions. Mais chaque Homme est différent et unique. C'est là que la culture intervient. Elle permet de

fournir un élément de communalité qui unit tous les hommes en définissant le juste et l'injuste, afin d'obtenir des interactions justes.

— Je te suis.

— Mais cette culture est subordonnée à l'autonomie consciente et individuelle. Cette dernière peut toujours décider d'aller contre la culture si elle la trouve injuste, rendant alors les interactions sociétales injustes. La culture doit donc être la plus juste possible pour chaque Homme en général pour éviter d'être évaluée injuste et donc rejetée.

— Oui, mais c'est la culture qui rend les interactions justes !

— Tu as complètement raison ! Mais avant de mettre en application la culture, il faut qu'elle soit acceptable par le plus d'hommes possibles. Donc elle doit être le plus juste possible ! Sinon l'autonomie reprendra facilement le dessus, ou l'aliénation, et nous aurons des interactions injustes obligatoirement.

— Ah oui, je comprends mieux ! Il faut faire une différence entre interactions justes et culture juste. Ça n'est pas la même chose ! Il y a deux niveaux de juste en quelque sorte : le juste des Hommes, individuel, différent et propre à chacun, et le juste de la société, commun et culturel. Le but étant d'intégrer le juste de la société en chaque Homme – la culture – tout en préservant l'autonomie pour obtenir une société aux interactions justes.

— Bien résumé !

— Mais on a dit tout à l'heure que notre culture était injuste !

— Encore une fois, tu as raison ! Et heureusement qu'elle est injuste, sinon elle n'aurait pas lieu d'exister !

— Ah oui, sinon elle n'aurait pas besoin d'être apprise et serait innée. Alors on doit avoir une culture injuste, mais qui soit le plus juste possible !

— Taaaddaaaaaa ! Et c'est un sacré problème à résoudre ! s'exclama Jacques.

— Donc c'est pour ça qu'on parle de l'Homme et de ce qu'il est depuis le début ! lança Paul.

— Continue... encouragea Jacques.

— Si ce qui est juste est ce que tous les Hommes trouvent justes, alors il faut bien comprendre l'Homme pour espérer comprendre ce que tout le monde trouvera juste en partant de ce qu'ils sont et ont de commun.

— Et...

— Et aussi pour mieux comprendre quelle injustice créer et appliquer pour lui permettre de vivre mieux en société !

— Malgré l'heure tardive, toujours en forme ! Bravo ! T'as tout compris.

— Et ce phénomène de culture injuste nécessaire ne peut exister que chez l'Homme, ou d'autres espèces conscientes s'il en existe, dominées par leur acquis, ajouta Paul.

— Parfaitement ! Parce qu'on n'est pas des animaux, l'inné ne nous dirige pas ; c'est notre acquis conscient et autonome ! Il me paraît donc évident d'avoir un élément acquis qui vienne aider l'Homme dans ce qu'il cherche à accomplir et qui n'était pas prévu à la base par son inné. Imagine ! Du petit groupe de chasseurs-cueilleurs nomades, nous avons aujourd'hui créé des villes de plusieurs milliers d'habitants ! Les interactions, leur variété et leur nombre, ne sont plus les mêmes !

— Il faut que j'y réfléchisse encore un peu, mais je crois que je comprends ! admit Paul.

— Vérifions ! Quel élément injuste avons-nous introduit jusqu'à présent dans notre culture ?

— Euh... L'altruisme !

— Tout l'altruisme ?

— Non ! Une partie de l'altruisme dans certaines interactions est juste il me semble, comme entre parents et enfants, en famille ou avec des amis très proches.

— Donc l'injustice que nous avons introduite n'est pas l'altruisme lui-même, mais le fait de l'appliquer dans toutes les interactions de la société. Qu'en penses-tu ?

— Je suis d'accord.

— Donc pour l'instant, c'est aussi le seul élément potentiellement aliénant de notre culture.

— Il me semble oui.

— Mais l'altruisme est-il clairement défini ?

— Comment ça ?

— L'altruisme est-il binaire ON/OFF ?

— Non ! Il est gradé et différent pour chacun. Certains pensent plus aux autres et à leurs intérêts que d'autres.

— Exactement, et l'autonomie de la conscience peut l'influencer. Donc l'altruisme est une valeur plutôt floue, très libre d'interprétation et qui peut évoluer dans le temps. Ainsi, accepter l'altruisme dans la culture, c'est aussi accepter sa libre interprétation, différente et évolutive, par les autres.

— Mais on pourrait alors avoir des interactions injustes, même quand tout le monde est altruiste !

— Plus injustes alors, non-satisfaisantes !

— Hein ?

— Tant que tout le monde applique l'altruisme dans ses interactions, même un minimum étant donné qu'il est gradé, alors l'interaction est juste en se référant à la culture. Cette flexibilité individuelle est pour moi la différence principale avec les lois. Par contre, les différents niveaux d'altruisme peuvent aboutir à des interactions non satisfaisantes, même si elles sont justes ! Tu peux par

exemple penser que ton voisin consomme trop d'essence en roulant trop souvent avec sa voiture de collection plutôt qu'avec sa voiture plus récente, sans consommable, que ce soit à cause de la pollution ou de l'import d'hydrocarbures.

— Mais pour ça, il y a le dialogue et la démopunthonomie !

— Parfaitement !

— Et si quelqu'un n'est plus altruiste, alors il y a la justice ! lança Paul.

— C'est ça, mais nous parlerons de la justice en détails un autre jour... Et donc avec tout ça, que penses-tu de notre culture minimale jusqu'à présent ? demanda Jacques.

— J'ai l'impression qu'elle est pas mal, mais j'ai peur que des individus soient insatisfaits sur le long terme, et donc qu'ils se mettent quand même à trouver la culture injuste. Pourtant, elle fonctionne chez nous...

— Est-ce que tu vois le lien entre ce que nous venons de voir à propos du juste, et la liberté, que nous avons un peu mise de côté.

— Là, je dois dire que je ne vois pas du tout !

— Mais si ! Je viens de parler d'interactions justes qui ne sont pas satisfaisantes ! Et la liberté permet...

— Euh... De s'affranchir des limitations extérieures qui nous empêchent d'être satisfaits, pour trouver d'autres sources de satisfactions en influençant consciemment nos motivateurs.

— Que c'est bien dit ! Le voilà, le lien ! L'altruisme des autres, ou plutôt sa limitation, peut entraîner des insatisfactions, mais la liberté peut venir modérer et faire évoluer cette insatisfaction en satisfaction, consciemment.

— Et la culture qu'on a définie jusqu'à présent, elle s'intègre comment avec la liberté alors ? demanda Paul.

— Voyons cela ensemble !... Pour être libre, il ne faut pas s'aliéner à son environnement extérieur en réussissant à dépasser consciemment les limitations qu'il impose.

— Je suis d'accord.

— Et l'aliénation peut subvenir quand la pression de l'environnement extérieur est trop importante sur un individu.

— Oui, il se focalisera alors trop sur lui-même, sur certains de ses motivateurs contraints, sans pouvoir réellement exprimer sa pleine autonomie individuelle.

— Exactement ! L'opposé du but recherché par la conscience. Pourtant l'environnement extérieur appliquera toujours une certaine pression limitant les individus et leur autonomie.

— Ça c'est sûr !

— Mais comme l'aliénation a pour origine la conscience, qui est par définition unique à chaque Homme, il est impossible de définir une limite générale et unique à l'aliénation humaine en fonction de la pression extérieure exercée.

— Nous sommes tous uniques et différents !

— Donc pour l'éviter au maximum, il faut que l'environnement extérieur limite le moins possible l'autonomie individuelle.

— Je suis d'accord, comme ça on crée le moins possible d'aliénation chez les Hommes, vu qu'on ne peut pas savoir où se trouve la limite.

— Il nous faudrait aussi essayer de faire émerger la liberté en chacun en encourageant le dépassement des limitations inhérentes à l'environnement, pour éviter encore plus l'aliénation.

— Ça serait bien oui, mais comment ?

— Nous pourrions peut-être essayer de modifier la perception individuelle de ces limitations, en les valorisant positivement dans notre culture.

— Oula, je ne suis pas sûr de comprendre là.

— Dans le but d'initier une réflexion individuelle qui développe la raison !
Mais je pense que tu vas mieux comprendre dans quelques instants.

— OK.

— Même si nous l'avions déjà dit, nous venons de redire indirectement que la culture de notre société doit tout d'abord mettre en avant et limiter le moins possible l'autonomie individuelle. L'Histoire des sociétés nous a d'ailleurs montré qu'elle est essentielle à l'Homme. Sans elle, il ne peut se développer et s'exprimer pleinement au sein d'un groupe, provoquant contrainte et violence. Grâce à elle, l'abolition de l'esclavage, une économie plus dynamique, le développement fulgurant des interactions, du savoir, des techniques, etc.

— Ça semble évident !

— Cependant, la compréhension personnelle de la valeur 'autonomie' peut très vite dériver en 'autonomie individuelle absolue'. L'individualité et ses besoins, désirs, pulsions, etc. seraient alors favorisés avant tout sans contrôle, au détriment de l'environnement extérieur et d'autrui. Or nous avons dit précédemment qu'une telle interprétation se réduit à l'absence d'autonomie, limitée par l'individualité elle-même.

— Un peu comme l'aliénation, mais sans contrainte extérieure trop forte ?

— Exactement ! Et comme nous souhaitons encourager l'autonomie, pas l'anéantir, il nous faut alors trouver une contre-mesure culturelle pour éviter une telle dérive d'interprétation.

— OK, mais comment ?

— D'une pierre deux coups ! Il nous faut aussi tenter de transformer les limitations positivement pour tenter de faire émerger la liberté par la culture à travers la raison. Nous pourrions alors peut-être trouver une valeur qui évite une

dérive absolutiste de l'autonomie individuelle, tout en transformant une limitation extérieure en valeur positive.

— Je ne comprends toujours pas... se plaignit Paul.

— Dis-moi si c'est plus clair. Dans une société, les autres sont la source de limitations extérieures la plus fréquente et importante pour chaque Homme, tu es d'accord ?

— Oui, c'est avec d'autres Hommes que nous interagissons le plus tous les jours en général.

— Effectivement, ils sont nécessaires pour la conscience. Or s'ils sont perçus comme une limitation trop importante à l'autonomie, un glissement vers l'autonomie absolue et l'aliénation pourrait arriver. Tu me suis toujours ?

— Oui.

— Il nous faudrait donc trouver une valeur qui puisse rappeler l'utilité et le bien apporté par autrui à chaque Homme, pour encourager l'émergence de la liberté en dépassant la limitation naturelle qu'ils constituent, par la raison consciente.

— Je crois que je te suis toujours...

— Nous pourrions alors peut-être favoriser l'altruisme dans notre culture, qu'on pourrait définir comme la propension d'un individu à se soucier de manière désintéressée du bien d'autrui.

— Je suis d'accord.

— Mais on peut alors facilement voir une dérive similaire à l'autonomie individuelle absolue, avec un altruisme absolu qui pourrait trop limiter l'autonomie individuelle, en remplaçant l'individualité de chacun par celle des autres – une forme d'aliénation – ou en contraignant les autres 'pour leur bien'.

— Zut, on a créé un nouveau problème.

— Pas du tout, on en a éliminé un !

— Comment ça ?

— L'autonomie individuelle et l'altruisme viennent mutuellement se limiter dans leur absolutisme pour s'équilibrer dans le temps et tenter de faire émerger la liberté en chacun par un raisonnement conscient face à ce vrai-faux antagonisme.

— J'ai rien compris ! lança Paul.

— Alors clarifions. Grossièrement dit, l'autonomie c'est « *je pense à moi* », et l'altruisme c'est « *je pense aux autres* ». Tu es d'accord ?

— Je le suis.

— Vues sous cet angle, ces deux valeurs semblent donc opposées. Et nous venons de dire que les appliquer séparément, plutôt l'une sans l'autre, menait à une forme d'aliénation. Maintenant combinons ces deux valeurs dans une culture unique. À première vue, cette culture pourrait paraître ambivalente, même inconsistante.

— C'est vrai, on demande une chose et son opposé ! On pourrait avoir tendance à choisir plutôt l'une que l'autre...

— Comment alors résoudre ce problème, que cette culture pause brutalement ?

— Euh... En essayant de comprendre pourquoi ?

— Ce qui peut mener à... encouragea Jacques.

— La liberté ?

— Exactement ! Et dans la liberté, ces deux valeurs à première vue opposées se combinent pour former un tout plus vaste que leur simple somme.

— Il me semble que je comprends maintenant.

— Pour finir par une petite analogie mathématique, si l'aliénation est une valeur négative et qu'elle est provoquée par l'autonomie seule ou l'altruisme seul, alors on pourrait dire que l'autonomie seule ou l'altruisme seul sont aussi tous deux négatifs. Mais si on les combine avec la liberté, qu'est-ce qu'il se passe ?

— On vient de dire qu'ils devenaient plus importants que leur simple somme !

— Donc on pourrait dire que la liberté les multiplie ou les met en puissance ! Et quand on multiplie un négatif par un autre négatif, que se passe-t-il ?

— Le résultat devient positif, pareil pour les puissances ! Ah oui, je comprends mieux maintenant, en combinant autonomie et altruisme, on ouvre la porte à une réflexion consciente pour espérer faire émerger la liberté qui les réconciliera.

— Je dirais plutôt les équilibrera ! Et comme cet équilibre a pour origine la conscience, il est différent et propre à chaque Homme. On peut alors en déduire que pour éviter toute aliénation, cet équilibre ne peut être défini généralement pour tout Homme, par la société et sa culture ou n'importe quel Homme.

— Je suis d'accord, on est tous différents !

— Et chose assez étrange, nous sommes arrivés à la même conclusion que pour résoudre le problème des interactions justes...

— C'est vrai ça ! C'est fou ! Comment est-ce possible ?

— En combattant le feu par le feu, enfin presque !

— Hein ?

— On répond à ce qu'on pense être un manque d'altruisme des autres envers soi-même – la non-satisfaction issue des interactions justes – par un renforcement de son propre altruisme envers eux pour rester satisfait et libre !

— Génial ! J'adore la solution : l'amour d'autrui ! Comme chez nous ! Et maintenant, je comprends mieux pourquoi !

— Et tu comprends aussi mieux l'attitude des villageois qui nous ont accueillis chez eux ! Bon, il ne va pas tarder à être l'heure d'aller te coucher et je crois qu'on a suffisamment avancé pour aujourd'hui ! Va te brosser les dents

et te mettre au lit avec un bon bouquin, je viendrais te dire bonne nuit après avoir promené Homère.

— Ça marche, à toute Papi ! Et merci, on continue la suite au plus vite ! conclut Paul en se levant.

Chapitre 9. Une économie juste

Le lendemain, dans le jardin...

— Papiiii, tu fais quoi ? demanda Paul tout bas.

Il avançait à moitié plié en deux en approchant de Jacques, qui était à genoux dans le potager de Marie. Il savait que sa mère était toujours méfiante quand son grand-père s'approchait de ses plantes et ne voulait pas attirer l'attention

— Chuuuut, pas si fort, ta mère risque de t'entendre ! Je travaille ! répondit Jacques en remettant son chapeau de paille droit.

— Tu travailles ? Mais tu fais quoi ?

— Phase II de mon opération secrète '*légumes atomiques 2071*' ! Je dois enterrer toutes ces petites billes super-mega-giga-ultra-atomiques-qui-brillent-toutes-seules-dans-le-noir que j'ai fabriquées sous certains pieds, et noter dans mon carnet où elles sont. Comme ça, je verrai s'il y a des différences à la fin de l'été. Mais pas un mot à ta mère ! D'accord ?

— Ça marche ! Je peux t'aider ?

— OK mon gars ! Attrape une tige sèche qui traîne et fait trois ou quatre petits trous de dix-quinze centimètres de profondeur autour des pieds que j'ai marqués dans mon carnet. Ensuite glisse une bille dans chaque trou à l'aide de la tige, pas une de plus surtout, et rebouche-les. Dès que tu as fini un pied, coche une croix dans le carnet à l'endroit approprié.

— *Got it!* répondit Paul en se mettant au travail. En parlant de travail, tu faisais quoi quand tu étais dans le village en Antarctique, à part les ordinateurs ?

Tu m'as dit hier que toute l'expédition s'était intégrée au village et avait commencé à travailler avec les villageois.

— Oula, plein de choses ! Nous pouvions faire ce que nous voulions ! C'est là que j'ai découvert ma passion pour les plantes et leur culture. Mais je donnais principalement des cours de mathématiques et de physique. Je me suis aussi improvisé de nouvelles professions avec d'autres coéquipiers : notre cosmologie – surtout les théories du Big Bang et de la nucléosynthèse – ainsi que la physique quantique les fascinait, particulièrement d'un point de vue idéologique et conceptuel.

Jacques se tut quelques instants.

— Mais comprends-tu vraiment ce qu'est le travail ? demanda-t-il.

— Euh... Le travail c'est... Euh... C'est ce qui permet à toute la société de créer tout ce dont nous avons besoin pour vivre ! répondit Paul.

— C'est un peu ça, mais je pense que nous pouvons arriver à une meilleure explication. Pour vraiment comprendre le travail, il faut encore une fois repartir de la base de la société !

— L'Homme !

— C'est ça ! Parce qu'il est un être vivant conscient, tout Homme a des besoins, des désirs, des souhaits, des envies, etc. qu'il cherche à satisfaire.

— Oui, les motivateurs !

— Exactement ! Cependant rien n'est obtenu sans effort et l'Homme doit fournir du temps et de l'énergie s'il veut satisfaire ses motivateurs.

— Il faut planter, faire pousser et grimper à l'arbre pour en décrocher les fruits qu'on veut manger !

— Exactement et c'est l'origine du travail ; mais juste l'origine. Il manque encore un composant essentiel pour faire de cette activité un travail. Je m'explique. Dans une société, il est très peu probable qu'un Homme seul puisse sub-

venir par lui-même à l'ensemble de ses motivateurs. Il aura donc besoin des autres individus et des efforts qu'ils peuvent fournir.

— Je te suis.

— Cela implique alors que chaque Homme produise plus que nécessaire à ses propres besoins, ce surplus étant destiné aux autres.

— Logique ! s'exclama Paul.

— Eh bien c'est ça, le travail ! Quand tu fournis un effort dans le but de satisfaire tes motivateurs et ceux des autres en même temps.

— Je comprends mieux !

— Mais il faut aussi que tous les Hommes aient un moyen de recevoir des uns des autres le fruit excédentaire de leurs efforts respectifs, sinon aucun produit ne pourrait être reparti au sein de la société.

— C'est sûr !

— Ainsi, la production et la répartition du fruit du travail entre individus représente l'économie d'une société. Sans travail ni répartition, pas d'économie, pas d'interactions autour des produits et services.

— Ah, je vois un peu mieux ce que c'est l'économie maintenant !

— Et donc dans l'économie, les autres viennent à la fois limiter l'autonomie individuelle, puisque que chaque travailleur doit produire plus que pour satisfaire uniquement ses propres motivateurs, mais aussi la satisfaire, grâce au fruit de leurs travaux.

— Je te suis.

— Le travail, personnel et celui des autres, est ainsi un élément essentiel de l'autonomie individuelle de chaque Homme, qui lui permet de devenir épanoui et de satisfaire son individualité, même s'il n'est pas toujours facile et requière de l'énergie.

— Hein ! Comment le travail permet de devenir épanoui ? s'exclama Paul.

— Tu n'as qu'à regarder autour de toi ! Tes parents par exemple ! Mais tu as raison, ce n'est pas si simple à comprendre et cela dépend des interactions qu'il génère. Utilisons alors la super-culture que nous avons vu ensemble pour étudier comment pourraient avoir lieu ces interactions pour être justes.

— OK.

— Pour commencer, quand un Homme travaille, il travaille pour lui, mais aussi pour les autres Hommes de la société, tu es d'accord ? demanda Jacques.

— Oui, nous venons juste de le dire.

— Mais les autres peuvent être une source de limitation.

— C'est vrai.

— Il faut donc essayer d'éviter que le travail, individuel ou des autres, ne devienne une source d'aliénation en limitant trop l'autonomie individuelle.

— L'aliénation, encore et toujours...

— Et oui ! Et nous avons aussi vu hier qu'il n'est pas possible de définir une limite d'aliénation générale applicable à tous les Hommes.

— Je me souviens, parce que c'est lié à la conscience unique de chacun.

— Très juste ! Et donc comme le travail c'est à la fois pour soi et pour les autres, qui décide de la partie qui va au travailleur et de celle qui va aux autres ? demanda Jacques.

— Euh, je dirais le travailleur parce que c'est lui qui fournit l'effort. En plus, on a vu tout à l'heure que le travail est issu de la satisfaction individuelle des motivateurs, donc on peut penser qu'il est juste que le travailleur décide. Le fruit du travail est à lui en premier en quelque sorte.

— Je suis d'accord. Qui voudrait voir le fruit de son travail disparaître sans son accord ? Mais nous nous intéresserons à la possession un autre jour. Donc pour être juste et limiter l'aliénation, seul l'individu qui travaille peut définir par lui-même en toute autonomie la répartition du fruit de son travail entre ce qu'il garde pour lui et ce qu'il donne à autrui.

— Il fait ce qui lui plaît d'une certaine façon ! lança Paul.

— Et dans le cadre de notre super-culture, il le fait en fonction de son propre équilibre interne autonomie-altruisme. Mais tout individu a aussi besoin de bénéficier du travail des autres en recevant le fruit de leur travail. Il faut donc aussi une interaction juste quand il s'agit de se procurer ce dont on a besoin auprès des autres.

— Ça me semble correct.

— Un travailleur met à disposition des produits à destination des autres et a aussi besoin de produits créés par les autres. Mais dans une société, est-ce que les travailleurs sont les seuls à vouloir ce qui est produit par autrui ?

— Non ! Tous les Hommes ont des besoins : manger, boire, dormir – respirer à l'occasion.

— Parfaitement ! Donc pourrions-nous avoir une interaction juste de répartition des produits au sein de la société si seuls les travailleurs pouvaient se les procurer ?

— On n'irait pas alors contre l'autonomie de tous ceux qui ne travaillent pas, s'ils ne peuvent rien se procurer ?

— Il me semble oui ! répondit Jacques. Donc la capacité à recevoir des autres ne doit pas dépendre ou être influencée par le travail exercé, pour que tout le monde puisse accéder aux produits en toute autonomie et obtenir une interaction juste. On ne peut alors rien demander en échange d'un produit issu du travail et seul un don peut exister.

— C'est logique ! s'exclama Paul.

— Cela te paraît peut-être évident aujourd'hui, mais pour nous en 2019, cela était presque inconcevable ! Nous pensions que personne ne travaillerait dans une société s'il ne recevait pas directement quelque chose en échange – comme de l'argent – pour satisfaire ses motivateurs.

— Ah oui, c'est vrai que vous utilisiez encore l'argent à l'époque...

— Effectivement. Et vois-tu pourquoi cela n'était pas juste ? demanda Jacques.

— Euh... Laisse-moi réfléchir... On ne pouvait obtenir des produits qu'avec de l'argent... Et on obtenait de l'argent en travaillant...

— Oui, le revenu.

— Et qui le définissait, le revenu ? demanda Paul.

— Ça dépendait, soit un patron, après négociation parfois, soit c'était en fonction de ce que tu vendais, quand tu étais travailleur indépendant.

— Donc en fait le travailleur ne décidait rien dans son revenu, ou presque ! Il le trouvait satisfaisant ou insatisfaisant, juste ou pas.

— C'est ça !

— Et s'il était libre de l'accepter ou de le refuser, alors c'est juste ! s'exclama Paul. Mince, y'a un *bug* là...

— Était-il réellement libre d'accepter ou de refuser ?

— Euh... Il me semble oui !

— Même quand tu as obligatoirement besoin d'argent pour vivre et satisfaire tes motivateurs ? demanda Jacques.

— Euh...

Paul réfléchit quelques instants en silence.

— Ah non en fait, pas toujours ! Si tu n'as plus du tout d'argent et pas de travail, il faudra que tu acceptes un travail pour vivre, même si le revenu ne te convient pas. Donc tu ne trouveras pas ça forcément juste.

— Bien raisonné ! Chaque individu attribue une valeur personnelle à son travail et à ce qu'il produit, valeur qui n'est pas forcément en accord avec son revenu. Cette différence peut alors aller de l'insatisfaction à l'injuste, étant donné que le travailleur doit travailler pour gagner de l'argent et vivre. Il est donc forcé de vivre cette situation insatisfaisante ou injuste.

— Je vois.

— Et ça va encore plus loin ! Imagine que ta passion soit l'agriculture et que tu veuilles en faire ton métier. Malheureusement tu te rends compte que tu ne gagneras pas assez d'argent de ton point de vue pour vivre la vie que tu veux, même des plus simples. Tu risques alors de choisir un autre métier – comptable par exemple – parce que tu as besoin de gagner plus d'argent. Mais ce métier ne te plaira pas forcément et certainement moins que celui que tu voulais faire à l'origine. L'argent et le travail deviennent ainsi une source d'aliénation omniprésente.

— Et d'interactions injustes forcées ! Sans parler de tous ceux qui ne travaillent pas et donc qui ne peuvent pas gagner d'argent...

— Effectivement ! Soit ils dépendaient alors d'un autre travailleur qui leur donnait de l'argent – une épouse, un mari, un parent, etc. – soit ils avaient économisé ou investi – la retraite par exemple – soit ils dépendaient de l'aide de l'État. Donc pour éviter toute aliénation et rester la plus juste possible, l'économie ne peut fonctionner qu'avec des dons des travailleurs à autrui, sans aucune monnaie ou troc.

— Je suis d'accord !

— Et avec un travail et une économie organisée de la sorte, l'autonomie individuelle est encouragée pour s'exprimer et être satisfaite à travers le travail. De même, avec le don d'une partie du fruit de travail, l'altruisme est lui aussi favorisé.

— Donc le travail et l'économie viennent renforcer la super-culture ! C'est génial ! s'exclama Paul.

— Et cela va plus loin encore ! Comme celui qui reçoit donne aussi, on peut espérer développer la liberté par la raison et le dépassement des limitations provoquées par les autres tout en ayant des interactions justes !

— Et on pourrait penser qu'un individu qui ne donne pas une partie des résultats de son travail, même un tout petit peu, contrevient alors à la culture altruiste et pourrait être jugé par la justice.

— Parfaitement ! Mais nous parlerons de la justice un autre jour... C'est trop long pour maintenant ! Pour résumer, avec l'organisation que nous venons de décrire, le travail et l'économie incarnent en chaque individu la culture de la société. Ainsi ils la renforcent pour encourager l'exercice de l'autonomie, l'émergence de la liberté et des interactions justes.

— Je comprends beaucoup mieux maintenant !

— Mais attention, nous venons là de parler du travail de manière très générale, sans entrer dans le détail de son organisation. Il existera par exemple toujours des travaux nécessaires à la vie en société, comme s'occuper des égouts, de la station d'épuration ou même du nettoyage des rues ou des fontaines, que très peu, voir aucun individu, ne voudra effectuer pour exprimer son autonomie. Sans parler des travaux physiques requérant endurance et force. Sans rentrer dans le détail maintenant, parvenir à un fonctionnement harmonieux n'a pas été simple et a nécessité de repenser en profondeur toute l'organisation du travail au sein de la société.

— Il faudra que tu me racontes un autre jour comment ça s'est passé alors !

— Ça marche ! Et maintenant, pourquoi ai-je dit que je travaillais, quand tu m'as approché tout à l'heure ?

— Euh... Tu fais quelque chose que tu veux faire pour satisfaire ton individualité.

— Ah bon ?

— Oui, tu adores faire pousser des plantes et tu veux toujours qu'elles poussent mieux... Alors tu essaies de les comprendre pour développer des trucs qui vont favoriser leur croissance.

— OK, mais ça, c'est juste pour moi...

— D'accord, mais tu le fais dans le jardin de Maman et elle va profiter des résultats. Donc tu le fais aussi un peu pour elle !

— Oui... Et non ! Qui te dit que mon expérience ne va pas tout tuer ? Ta mère n'en profiterait alors pas du tout et moi je passerai un sale quart d'heure...

— Ah oui, je n'y avais pas pensé... Euh...

— Jette un coup d'œil à mon carnet...

Paul reprit le petit carnet et feuilleta quelques pages. Elles étaient pleines de formules, de commentaires, de résultats d'autres expériences, etc.

— OK, je vois plein de trucs, mais ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que je ne fais pas tout ça à l'aveugle. L'expérience que je mène dans le jardin de ta mère est le résultat de nombreuses autres expériences qui m'ont permis de développer une formule que je pense efficace et sûre pour les plantes au dosage que j'utilise. Évidemment je peux me tromper, mais je considère le risque comme quasi nul.

— Donc Maman devrait profiter de ton travail – en théorie !

— Je l'espère, en tout cas c'est bien parti ! Mais ce n'est pas ça qui fait vraiment de cette opération un travail.

— Pourtant, tu donnes aux autres ? Enfin à Maman, qui va nous servir les légumes et en donner aux voisins.

— Indirectement oui... Mais surtout, une fois que j'aurai finalisé mes expériences et validée la formule, je la publierai sur internet pour la mettre à la disposition de tous ceux qui veulent la reproduire, l'utiliser, l'améliorer et bénéficier de ses avantages. Je pourrais aussi me lancer dans sa production... Mais je n'en ai plus l'âge et d'autres le feront bien mieux que moi, cela ne m'intéresse pas tellement.

— À oui, c'est clair maintenant ! Tu fais quelque chose que tu aimes et dont tout le monde pourra profiter. Homère, arrête d'essayer de manger les billes !

Le chien venait d'arriver et avait immédiatement plongé la tête dans le sac de billes. « *Con de chien, plus ça pue, plus il aime* » pensa Jacques.

— Dépêchons-nous de finir... reprit-il tout haut, Homère risque d'attirer ta mère. Elle sait qu'il aime lui chiper des trucs dans le jardin. Alors si elle ne le voit plus dans la maison, elle risque de rappliquer !

Ils doublèrent alors la cadence pour finir au plus vite et arrêterent de discuter...

Chapitre 10. *Mission: Unity*

Un soir, la semaine suivante...

— Ça y est, tout le monde dort ! annonça Jacques fièrement en rejoignant sa fille au salon.

— Eh ben, c'était du rapide ! s'exclama Marie.

— C'était facile, ils n'en pouvaient plus ! La kermesse des écoles les a achevés, ils ont dû vraiment bien s'amuser aujourd'hui !

— Je crois oui ! Victoria est revenue toute déguisée avec le visage maquillé !

— Mince, j'ai raté ça !

— Tiens, c'est vrai ça ! Tu étais où ? demanda Marie.

— J'étais dans ma chambre, je ne les ai pas entendus rentrer... Trop concentré...

— Encore à travailler sur tes projets secrets pour Victoria et Paul ?

— Hein ? Quels projets secrets ? demanda Jacques très naturellement.

— Tu crois qu'on t'a pas repéré avec Oliver ? Tes petites séances confidentielles d'écriture avec Victoria, ou tes discussions en cachette à propos de l'Antarctique avec Paul... ou moins cachées sur la philosophie. D'ailleurs, j'ai retrouvé ta lampe de poche dans la chambre de la petite...

— Argh... Je suis fait comme un rat ! répondit Jacques sans paraître surpris. Tu n'es pas ma fille pour rien ! Toujours à essayer de chercher et comprendre !

— Et donc ?

— Et donc quoi ? demanda Jacques, pour faire traîner un peu.

— Tes projets ? Tu m'en parles ? C'est si secret que ça ? demanda Marie.

— Ça l'était... Temporairement... Histoire d'attiser un peu ta curiosité... répondit Jacques avec un grand sourire. Mais ça nous concerne tous en fait ! Oooollliiiivvveerrr ! Tu peux venir au salon s'il te plaît ? Il faut qu'on discute de quelque chose de très important tous ensemble !

— Oui ? Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Oliver en arrivant.

— Un truc génial, assieds-toi avec nous ! lança Jacques. Alors c'est parti... Pour faire simple, Paul et Victoria vont devoir quitter l'école pendant quelques mois !

— Hein ? C'est quoi encore cette histoire, Jacques ? demanda Oliver.

— Attends, tu vas comprendre !... Et peut-être bien que tu seras intéressé aussi !

— Ça a à voir avec l'Antarctique, c'est ça ? demanda Oliver. Je vous ai entendu en parler le week-end dernier à table avec Paul avant d'arriver.

— Je sais ! répondit Jacques. Et oui, tu as raison. Tout ce que vous savez sur l'expédition en Antarctique où Iris et moi nous nous sommes rencontrés est faux, ou presque !

— J'en étais sûre ! s'exclama Marie en se redressant du canapé. Maman ne voulait jamais m'en parler ! Elle évitait toujours le sujet quand je l'abordais... Comme quand elle ne voulait pas mentir !

— Il y avait un peu de ça, mais pas que ! L'Antarctique l'avait profondément touchée et elle préférait ne pas trop y repenser. La quitter fut un déchirement pour elle – même si elle le fit par amour ! Amour de l'Homme... Et peut-être aussi un peu de moi, continua Jacques.

— Je croyais que l'expédition avait été un véritable calvaire, qu'il y avait eu des morts et que vous aviez même dû être secourus après une énorme tempête. Tout ça, c'est faux ? demanda Oliver.

— La fin est vraie, l'extraction et après... Mais presque rien avant ! s'exclama Jacques.

— Pourquoi ? Raconte-nous l'histoire, la vraie alors ! pressa Marie.

— Et si je laissais ta mère le faire ? continua Jacques très simplement.

— Hein ? s'étonna Marie.

— Je reviens ! lança-t-il avant de se précipiter à sa chambre sans un bruit pour redescendre aussitôt avec un tas de feuilles, celles-là mêmes qu'il avait sorties de son armoire quelques semaines plus tôt devant Paul.

— Tout est là ! reprit Jacques en donnant la pile de feuilles à sa fille avant de se rasseoir. Quelques mois avant de mourir, sentant la fin approcher, ta mère avait décidé de tout consigner dans un livre qu'elle te destinait, pour tout te raconter avec ces propres mots. Elle souhaitait ainsi te convaincre d'achever le travail que nous avons commencé il y a si longtemps, avec ou sans moi, ne sachant quand cela serait possible.

Marie ne sut quoi répondre, un peu bouleversée, le regard fixé sur les pages qu'elle tenait entre les mains. « *Un livre de Maman, pour moi ?!* » pensa-t-elle avant de serrer les pages contre elle.

— Et tu fais quoi avec Paul et Victoria alors ? reprit Oliver.

— Je leur raconte aussi notre histoire, à ma façon ; peut-être avec moins d'éloquence qu'Iris, mais de manière plus adaptée à leurs âges. Je pense qu'elle aurait aussi souhaité que ses petits-enfants nous accompagnent... Mais lisez son livre tous les deux et on en reparle après !

— Je cours le lire tout de suite Papa ! Un nouveau livre de Maman ! Pour moi ! C'est le plus beau cadeau ! s'exclama Marie pleine de joie en se levant, serrant toujours le livre contre sa poitrine. Merci Papa, je t'aime ! lança-t-elle avant de filer dans la chambre parentale.

— Voilà ! Une bonne chose de faite ! Mais j'ai encore du travail moi, faut que j'y retourne ! déclara Jacques en se levant.

— Ça marche, et merci Jacques ! Je crois que tu ne pouvais pas faire plus plaisir à Marie ! Et à moi ! Iris avait un don et personne ne pourrait raconter votre histoire mieux qu'elle. J'ai hâte de lire ce nouveau texte... Et de savoir ce que vous avez vraiment trafiqué là-bas !

— Héhé ! Tu devrais apprendre pas mal de trucs intéressants je pense... J'y go ! Bonne nuit Oliver, à demain ! conclut Jacques avant de quitter le salon.

Deux jours plus tard, une fois les enfants endormis...

— Alors Papa, on part quand ? lança Marie à son père, qui était assis dans le salon à bouquiner. Elle venait d'arriver avec Oliver. Tous deux s'assirent en face de Jacques.

— Vous avez déjà tout lu ? Tous les deux ? demanda Jacques surpris.

— Oui ! répondirent-ils en cœur. Je l'ai lu d'une traite, en une nuit, continua Marie. Impossible de m'arrêter !

— Idem pour moi, reprit Oliver.

— Et alors ? demanda Jacques.

— Une révélation ! répondit Marie. Toute notre vie quand j'étais petite est devenue limpide ! Pourquoi votre livre, les communautés, et surtout qu'elle était la motivation qui vous poussait tous, qui vous donnait même des ailes parfois ! Et donc on te disait avec Oliver : on part quand ?

— Pour de vrai ? Vous êtes d'accord ? On y retourne tous ensemble ? demanda Jacques les yeux pleins d'émotions.

— Sans la moindre hésitation ! répondit Oliver en tapotant le dos de Jacques.

Marie s'était levée pour s'asseoir à côté de son père et le serrer dans ses bras.

— Merci ! Merci à tous les deux ! De ma part et de celle d'Iris ! reprit Jacques une larme à l'œil avant de se recomposer. Alors c'est parti ! On active la *'Mission: Unity – Back to Antarctica'* !

Oliver et Marie avaient énormément de questions pour Jacques, qui passa une bonne partie de la nuit à y répondre.

Le lendemain matin, au petit déjeuner...

— Victoria, Paul, j'ai une grande nouvelle : pas d'école pour vous aujourd'hui ! lança Jacques en rejoignant la table où toute la famille avait déjà commencé à manger.

Paul et Victoria se tournèrent vers leurs parents, interrogateurs.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? leur demanda Paul.

— L'Antarctique nous attend ! répondit Jacques joyusement.

— Quoi ? s'exclamèrent Paul et Victoria ensemble.

— Et ce n'est pas une nouvelle blague de ton grand-père ! continua leur père. Il nous a tout expliqué, à votre mère et à moi.

— Mais je croyais que c'était un secret Papi !

— Temporaire, souviens-toi ! Et tes parents sont trop forts ! Ils nous ont démasqués !

— Je comprends rien ! rouspéta Victoria.

— Oh, excuse-moi ma chérie ! lui répondit son grand-père. Laisse-moi t'expliquer... L'histoire sur laquelle on travaille ensemble depuis quelque temps... Bah en fait, ce n'est pas tout à fait une histoire, elle est basée sur la réalité et ce que j'ai vécu avec ta grand-mère en Antarctique quand nous étions jeunes ! Et maintenant, on y retourne tous ensemble pour aller retrouver les Hommes de la Vallée !

— Hein ? Euh... Géniale ! répondit Victoria. Mais on va galérer, j'veus préviens tout d'suite ! ajouta-t-elle.

— T'inquiète, j'ai un plan ! Et on est en 2071, plus en 2019... Les choses ont un peu changé depuis notre première expédition ! Finissez tous de manger et retrouvez-moi dans le bureau d'Oliver devant l'ordinateur, j'ai un truc à vous montrer.

Quelques minutes plus tard, autour du bureau...

— Tout le monde est là ? OK, alors c'est parti ! s'exclama Jacques impatient.

Il ouvrit une session sur l'ordinateur et entra quelques commandes dans une console. Une application apparue.

— Jacques, c'est quoi cette application ? demanda Oliver. Je ne l'ai jamais vu sur l'ordinateur, pourtant je le connais bien !

— Héhé, tu sembles oublier qu'avec les ordinateurs, on se connaît bien depuis très longtemps ! Cette application, c'est ma dernière création informatique. Mon super-mega-giga-atomique-de-la-mort planificateur de mission secrète. Tout est prêt : itinéraire, cartes, liste de matériel, où le trouver, et surtout le plus important, les contacts qui vont nous permettre de réaliser notre mission.

— T'avais déjà tout prévu ! s'exclama Marie.

— Il fallait bien, imagine qu'il m'arrive quelque chose... Tout aurait pu être perdu ! Il n'y a plus que moi qui connaisse la position de cette vallée. Iris a raconté notre histoire, et moi je me suis chargé de la logistique et de la technique ! Un véritable travail d'équipe pour assurer le futur.

— Pas mal ! Et qui sont les contacts de ta liste ? Tu les connais ? demanda Oliver.

— Oh oui, très bien ! Ce sont tous des amis que j'ai rencontrés ces dernières dizaines d'années, aux capacités solides, et surtout qui attendent que je les contacte !

— Comment ça ? demanda Marie.

— Ils savent tous que j’ai depuis longtemps le projet d’une grande expédition, sans savoir laquelle... Et ils m’ont tous fait part de leur souhait d’en faire partie s’ils le pouvaient, quelle qu’elle soit ou presque !

— Eh ben ! commenta Oliver. Alors, on fait quoi en premier ?

— Super simple, on appuie sur le gros bouton rouge au centre de l’écran ! Ensuite, on attend...

— Il fait quoi ce bouton ? demanda Paul.

— Il contacte tout le monde – médias compris – en fournissant tous les détails du projet, quelques extraits du livre d’Iris, les buts et motivations, la période propice, le matériel, le plan, les problèmes anticipés, etc. Toutes les infos dont ils pourraient avoir besoin pour décider s’ils veulent nous rejoindre. Ensuite on attend leur réponse et on continue avec la planification réelle, réunions, postes à pourvoir au minimum, matos, transports, etc. et c’est parti !

— Génial ! s’exclama Paul.

— Victoria, tu es la plus jeune, alors à toi l’honneur ! Appuie sur le bouton ! prononça Jacques d’un ton solennel.

Victoria toucha l’écran de son petit doigt... À cet instant, la Mission *Unity* commença véritablement. Ils passèrent ensuite le reste de la journée à revoir les plans de Jacques tous ensembles...

Chapitre 11. Une justice la plus juste

Le vendredi de la même semaine, pendant le repas du soir...

— Ah, au fait Jacques, j'ai eu l'éditeur au téléphone ce matin. Il voulait savoir quand tu lui enverrais la version numérique du livre d'Iris, transmis Oliver avant de commencer à manger.

— Celui-là, je te jure... Il ne changera jamais ! Je lui ai dit l'autre jour qu'il l'aura dès qu'elle sera disponible en ligne sur mon site. Si tout va bien cette nuit... Demain matin. Il me reste une dernière relecture à faire. Je lui envoie le lien dès que je l'ai, répondit Jacques.

— Super, merci. Et sinon, vous avez lu les nouvelles aujourd'hui ? Le nouveau livre d'Iris et l'expédition *Unity* commencent déjà à faire beaucoup de bruit ! Tout le monde en parle et semble très, très excité ! Je ne sais pas ce qu'il y avait dans ton programme Jacques, mais bien joué ! Superbe communication.

— Tu sais, c'est facile. Quand l'idée est bonne, tous les autres font le travail de communication avec toi, répondit simplement Jacques.

— En parlant de *Unity* Papa, j'ai eu Steven au tribunal aujourd'hui... commenta Marie.

— Il avait fait quoi cette fois ?

— Comme d'hab' quand il est content : il roulait bourré à vélo... En général il fait attention et reste sur les chemins, mais aujourd'hui il était tellement content de la nouvelle à propos de l'Antarctique et de *Unity* qu'il a un peu plus abusé que d'habitude et a failli se faire écraser en allant refaire le plein... Heureusement qu'un conducteur l'a tout de suite repéré et l'a déposé chez lui.

— Argh... Je passerai le voir demain... On lui a demandé de ne plus utiliser son vélo, c'est ça ? demanda Jacques.

— C'est ça, après la voiture, le vélo ! commenta Marie.

— Ce qu'il aime quand il est bourré lui, c'est de voir défiler le paysage... Paul ! Je viens de réaliser un truc, on a un juge à table, ta mère, et un médecin, ton père. Je crois que c'est le moment idéal pour parler un peu de la justice, si les autres sont d'accord bien sûr !

— *Why not!* répondit Oliver. Marie ?

— OK, mais essaie de garder les choses simples !

— Génial ! s'exclama Paul.

— Alors la justice... Qu'est-ce que c'est ? demanda Jacques à tout le monde.

Silence.

— C'est l'amour des autres ! commença Marie après un moment.

— Chuuut ! C'est trop facile pour toi ! reprit Jacques. Mais tu as raison. Et pourquoi est-ce l'amour des autres ?

Nouveau silence.

— Oliver, tu peux aider ? demanda Jacques.

— Parce que c'est la seule réponse juste à l'injuste ! répondit-il sans la moindre hésitation.

— Magnifique réponse ! Merci ! Paul, est-ce que tu comprends pourquoi ?

— Non, pas vraiment... admit-il.

— *No problemo amigo !* Quel est le problème avec une interaction injuste au sein d'une société ?

— Elle peut entraîner d'autres interactions injustes en réaction et détruire la société.

— Très bien. Et qui définit une interaction juste ? demanda Jacques.

— Chaque Homme !

— Ça, c'est sûr ! Mais ils ont aussi un référent commun acquis en plus d'eux-mêmes quand ils vivent en société, non ?

— Oui, la culture, qui est injuste mais qui essaie d'aider l'Homme à avoir des interactions justes.

— Très bien. La culture est injuste en référence à un Homme 'nu', sans culture et sans société, mais elle va lui permettre de définir le juste et l'injuste en toute autonomie pour vivre harmonieusement en société. D'une certaine façon, elle change le référent naturel de l'Homme pour l'aider ; c'est pour cela qu'elle doit être le plus juste possible.

— Oui !

— Donc dans une société, ce qui est injuste est ce qui est contre la culture, ce qui est juste est ce qui est en accord avec elle. Tu es d'accord ?

— Je le suis.

— Eh ben, vous en avez vus des choses tous les deux ! commenta Marie.

— *Yep!* répondit Jacques avec le sourire. Donc une interaction injuste est une interaction contre-culturelle qui risque de détruire la culture de la société en propageant une réaction en chaîne exponentielle d'interactions injustes contre-culturelles.

— Je suis d'accord ! répondit Paul.

— Et donc, comment résoudre ce problème ? Comment éviter une autodestruction de la société à cause d'interactions injustes ?

— Il faut empêcher la réaction en chaîne de démarrer ! s'exclama Paul.

— Oui, c'est ce que la culture et certaines institutions essaient de faire en encourageant des interactions justes ! Mais des interactions injustes pourront toujours subvenir, même minimes. Regarde Steven qui a failli se faire écraser, par sa propre faute, parce que son discernement était altéré ! Il aurait pu tout aussi bien blesser quelqu'un... Et si on ne fait rien, que se passera-t-il ?

— Euh...

— Rouler bourré pourrait devenir normal et juste pour certains hommes individuellement, parce qu'ils le voient autour d'eux, bien que cette interaction soit contre-culturelle et donc injuste. Bientôt une majorité roulera bourrée, à vélo ou en voiture... Plus personne ne fera attention à plus personne et les accidents exploseront... Uniquement des interactions injustes qui détruiront la culture de la société.

— Ah oui, c'est vrai ! Euh...

— Donc il faut trouver un moyen de répondre à une interaction injuste par une interaction juste pour essayer de casser cette spirale infernale ! Et voilà, on en arrive à ce que ton père nous disait. Le juste pour enrayer l'injuste. C'est ça le rôle de la justice dans une société.

— Exactement ! renchérit Marie. Et pourquoi alors ai-je dit que la Justice, c'est l'amour des autres ?

— Parce que c'est notre culture, c'est l'amour, enfin l'altruisme ! Donc c'est le seul moyen d'avoir une interaction juste pour répondre à une interaction injuste du point de vue de la société ! continua Paul.

— Exactement ! La réponse de la justice doit être juste par rapport à la culture. Dans quel but ? demanda Jacques.

— Pour enrayer la destruction de la culture à cause d'une propagation incontrôlée d'interactions injustes, répondit Paul.

— Ou leur répétition par le même individu ! Et comment peut-elle y arriver ? demanda Jacques.

— Je ne comprends pas... dit Paul.

— S'il y a eu une interaction injuste en premier lieu, c'est qu'un individu n'a plus appliqué la culture de la société dans une de ses interactions avec autrui. Alors comment éviter qu'il recommence ?

— Ah je vois, il faut qu'il réapprenne la culture de la société !

— C'est presque ça ! reprit Marie. Réapprendre n'est pas exactement le bon mot, ou plutôt ce n'est pas le seul. Regarde Steven : c'est l'Homme le plus gentil et serviable du monde, toujours à penser aux autres et à vouloir les aider... Mais avec l'alcool, ses perceptions et ses capacités de raisonnement et de discernement sont altérées au point où il ne peut plus appliquer la culture en toute autonomie et conscience. Donc il a plus oublié momentanément la culture qu'autre chose, à cause d'une action autonome et volontaire qu'il a prise... Boire beaucoup trop d'alcool.

— Et c'est aussi pour ça qu'un médecin est parfois requis au tribunal ! continua Oliver.

— Pourquoi ? Je ne vois pas, Papa.

— Pour évaluer les capacités de raisonnement et de discernement d'un individu et définir s'il était responsable de ses actes ou pas.

— Comment ça ? demanda Paul.

— Tu sais qu'une interaction est juste quand tout le monde la considère juste, continua Oliver.

— Oui.

— Et tu sais aussi que du point de vue de la société, une interaction est juste si elle est en accord avec la culture de la société.

— *Yes!*

— Mais une interaction peut-elle être juste ou injuste si un des participants est incapable d'évaluer le juste ou l'injuste en fonction de la culture, à cause d'une maladie mentale contre laquelle il ne peut rien par exemple ?

— Euh... Non, je ne pense pas. Ça ne serait pas juste ! répondit Paul.

— J'aime beaucoup ton raisonnement Oliver ! commenta Jacques.

— Donc avant d'établir si un individu est responsable d'une interaction injuste, continua Oliver, il faut d'abord établir s'il était en état d'évaluer le juste et l'injuste au moment de l'interaction et pourquoi, afin d'établir si l'individu était

véritablement justiciable dans l'interaction jugée. Sinon, l'individu relève de la médecine et pas de la justice.

— Et comment font les médecins pour le déterminer ? demanda Paul.

— Alors ça, j'en ai aucune idée ! répondit Oliver. Je ne suis pas psychiatre !

— Moins non plus ! reprit Jacques. Et tu soulèves un point très important Oliver : le jugement lui-même. Avant de pouvoir répondre de manière juste, la justice doit d'abord être sûre qu'il y a bien eu une interaction injuste en premier lieu, grâce aux faits précis de l'interaction, puis établir la responsabilité de l'accusé, pour enfin évaluer sa capacité de jugement et procéder à sa condamnation ou à son transfert aux équipes médicales.

— Ah oui, ça me semblait évident !

— Peut-être, mais alors, comment y parvenir ? demanda Jacques.

— On a des juges, comme Maman ! s'exclama Paul.

— Pas exactement Paul ! Juge, c'est peut-être le nom qu'on donne à mon travail ici, mais en vérité, je ne juge rien du tout. C'est le jury qui le fait.

— Ah bon ? demanda Paul.

— Comme ton père vient de le redire, une interaction est juste quand tout le monde la considère juste. Mais pouvons-nous impliquer toute la société à chaque jugement pour réellement arriver à la justice ? demanda Marie.

— Euh... Ça serait bien ! Mais en pratique, c'est impossible !

— Pourtant, pour juger correctement, il faut bien que des individus extérieurs à l'interaction jugée soient présents, pour évaluer les faits et établir son véritable caractère juste ou injuste.

— Mais ce n'est pas ce que tu fais ?

— Non, c'est le rôle du jury.

— Et c'est qui le jury alors ?

— Des individus adultes lambda comme ton grand-père, ton père ou moi, tirés au sort dans la plupart des juridictions. Et il faut du monde, pas une seule personne dans un jury ! Sinon, comment espérer obtenir un avis représentatif de la société ?

— Ah oui, je vois ! Et alors toi tu fais quoi ? demanda Paul à sa mère.

— Avec toute l'équipe du tribunal, on assure la continuité de la justice.

— La continuité de la justice ?

— Oui, le fait que deux individus jugés à des instants différents auront des conditions de jugements similaires. J'assure aussi une certaine continuité dans les débats pendant le jugement, un peu comme un chef d'orchestre. Mais chaque tribunal est libre d'avoir des juges ou pas. Nous on préfère en avoir ; on pense que c'est mieux. Et si quelqu'un ne veut pas d'un juge mais seulement d'un jury, pas de problème ! Mais il faut alors que le jury reprenne le rôle du juge pour ne pas se perdre dans les discussions.

— Hein hein... Je comprends mieux, même si c'est pas encore super clair ! Je pourrais venir au tribunal un jour ?

— OK, quand on sera rentré de l'Antarctique ! répondit Marie.

— Super merci ! Donc c'est le jury qui décide si un individu est coupable ou non-coupable après avoir compris les faits ! s'exclama Paul.

— C'est ça ! Et une fois que le jury a rendu son jugement, on commence tous ensemble la discussion sur la condamnation.

— Comment ça ? demanda Paul.

— Bah oui, parce que la justice veut répondre de manière juste ! s'exclama Marie. Le jury va par exemple proposer une sentence, dans le but de ramener l'individu coupable vers la culture de la société. Le jury considère cette réponse juste vis-à-vis de la culture, puisque son but est d'aider l'individu coupable à avoir des interactions justes dans le futur.

— Et le jury décide comme il veut de la sentence ? interrompit Paul.

— Oui, mais c'est aussi pour ça que je suis là ! Pour aider et apporter une forme d'harmonisation des sentences à travers le temps, et éviter ainsi des jugements et sentences qui pourraient être considérés injustes par le reste de la société sur le long terme. Mais je ne décide rien, je ne fais qu'apporter des informations au jury qui décide ensuite de manière autonome.

— Ah oui, je vois ! Et la condamnation, ça marche comment alors exactement ?

— Basculons temporairement dans un monde idéal. Imagine que le jury impose sa sentence au condamné... continua Marie. Le condamné pourrait la trouver juste ou injuste. L'imposition serait donc injuste vis-à-vis de l'Homme, en tout cas quand le condamné la trouve injuste. Comment alors espérer le ramener vers la culture s'il commence par subir ce qu'il pense être une injustice à cause d'elle ?

— Pas bête ! Vous faites comment alors ? demanda Paul.

— On discute ! C'est la conciliation de sentence, entre le jury, le juge, le ou les avocats du ou des accusés, le ou les procureurs et le plus possible, l'accusé !

— Ah oui, on n'a pas parlé des avocats et du procureur. Je pense que je comprends le rôle de l'avocat, qui permet d'assurer une certaine équité dans la défense de l'accusé. Mais le procureur, à quoi sert-il ?

— Il représente la société face au jury, répondit Marie.

— Hein, mais c'est pas déjà le rôle du jury ? demanda Paul, un peu perdu.

— Le jury va évaluer les faits d'une interaction. Mais qui présente ces faits au jury ?

— Euh... Du point de vue de l'accusé, c'est lui ou/et son avocat.

— Et qui présente le point de vue de la société ?

— Le procureur ?

— Exactement, c'est lui qui est responsable d'établir, de son point de vue, les faits de l'interaction en question et de les présenter au tribunal.

— Mais c'est pas alors comme pour le jury ? Il ne faut pas plusieurs procureurs pour établir des faits qui représentent l'opinion de la société ?

— Non, répondit Marie. L'opinion, c'est-à-dire le jugement en lui-même, est réservée au jury. Le procureur lui présente des faits. Bien sûr, il présentera sa propre version individuelle des faits au nom de la société, mais ce qu'il présente se doit d'être argumenté et prouvé pour limiter au maximum le biais de l'opinion personnelle. N'oublie pas aussi que l'avocat de l'accusé et le juge seront toujours là pour remettre en question les faits qu'ils évalueront infondés, voire irrecevables.

— Ah oui, je n'y avais pas pensé, admit Paul.

— Mais pour revenir à la conciliation de sentence et dans le monde réel, reprit Oliver. Est-ce que tu crois qu'il est toujours possible de trouver un accord entre tout le monde, y-compris le coupable, pour être sûr d'avoir une sentence juste ?

— Euh, ça serait bien, mais en pratique, ça me semble impossible, surtout en cas de crime important, comme un meurtre par exemple, où le meurtrier considère son acte totalement légitime et juste, bien que contre-culturel.

— Effectivement ! Mais alors on fait quoi dans ce cas ? On ne fait rien et on ne le condamne pas ?

— Euh... réfléchit Paul. Ça ne serait pas très logique, ça reviendrait à supprimer la justice. Les accusés n'auraient qu'à dire qu'ils ne sont pas d'accord et rien ne leur arriverait.

— Alors que faire ? demanda son père.

— Euh...

— Qu'aurais-tu envie de faire si quelqu'un qui a fait beaucoup de mal à ton grand-père a été reconnu coupable par la justice grâce à des preuves irréf-

tables, mais qu'elle ne l'a pas condamné parce qu'il ne reconnaissait pas son tort, donc la sentence ? aida Oliver.

— Oula, c'est difficile à dire, et ça dépendrait de ce qu'il a fait... Euh...

— À quoi tu penses là ? demanda son père.

— À pleins de choses... je pourrais essayer de demander un autre jugement...

— Qui aboutirait exactement au même résultat... coupa Oliver.

— C'est vrai... Euh... Là comme ça, j'ai plus que des mauvaises choses qui me viennent en tête, presque violentes... reconnu Paul. Aller moi-même m'occuper de son cas...

— La voilà, la terrible vengeance ! lança son père. Il n'y a donc pas que la répétition et l'imitation d'interactions injustes qui peuvent faire exploser le nombre d'interactions injustes... l'absence même de justice rendue a exactement les mêmes conséquences !

— Donc la justice ne peut pas être totalement juste à chaque fois ! s'exclama Paul.

— Non ! répondirent Marie, Oliver et Jacques en cœur.

— Ce serait idéal, mais elle ne peut qu'essayer d'être la plus juste possible, continua Jacques. Au mieux, tout le monde est d'accord, condamné inclus, et la justice est juste... Au pire, tout le monde sauf le condamné est d'accord, ce qui n'est pas juste, mais cela reste la solution la plus juste possible pour éviter un embrasement des interactions injustes.

— Et dans une telle sentence, reprit Marie, il est toujours prévu qu'un individu puisse obtenir un accompagnement pour l'aider à comprendre sa condamnation, afin d'essayer de le ramener vers la culture, ce qui peut rendre la condamnation *in fine* totalement juste.

— Quand le condamné l'a acceptée, la sentence est juste et il devrait l'appliquer en toute autonomie par la suite ! répéta Paul.

— Exactement ! Mais n'oublie pas aussi qu'il n'y a pas toujours de sentence quand un individu est reconnu coupable. C'est même de plus en plus rare aujourd'hui. Suivant la faute, quand le repentir est sincère et que la connaissance et l'application de la culture n'étaient pas en faute, le pardon est le plus souvent appliqué, rappela Marie.

— Et donc encore une fois, pourquoi la Justice, c'est l'amour ? demanda Jacques.

— Parce qu'elle cherche à nous aider à mieux vivre au sein de la société en toute autonomie, en étant juste avec l'Homme et sa société, en montrant le bon exemple, en les ramenant vers la culture si besoin et en nous protégeant le plus possible de l'injustice ! Un peu comme un parent qui protège et transmet la culture à ses enfants quand ils grandissent et qu'ils apprennent à vivre avec les autres, résuma Paul.

— Et voilà ! La justice ! conclut Jacques. Qui veut du dessert ? J'ai fait un cake tout l'heure, il est encore chaud.

Chapitre 12. Une démopunthanomie

Le lendemain, en début d'après-midi...

— Paul ! Tu as un truc de prévu maintenant ? demanda Jacques à son petit-fils.

Paul avait passé toute la matinée et le début de l'après-midi à jouer avec ses copains dehors et venait de rentrer à la maison.

— Ça dépend ! Tu proposes quoi ? lui demanda-t-il en rigolant. Il faut que je change l'eau de l'aquarium, mais c'est pas super urgent.

— T'inquiète, je m'en suis déjà occupé ce matin, j'avais besoin de me changer les idées pour réfléchir. Tu viens avec moi saluer Steven ? Je vais voir comment il va après sa petite interaction avec la justice et ta mère hier... Tu ne le connais pas je crois. C'est un sacré personnage tu verras... Il revient de loin...

— *Cool! Let's go!* s'exclama Paul.

En arrivant chez Steven...

— Ého Professeur ! cria Steven de loin en les voyant arrivés à pied tous les deux.

— Professeur ? Pourquoi il t'appelle comme ça ? demanda Paul.

— Oula, ça remonte à longtemps ! Quand j'essayais de le convaincre de changer de vie après la crise... Il m'a surnommé comme ça et c'est resté !

— Il voulait pas changer ?

— Ce n'est pas qu'il ne voulait pas, mais il était banquier et gagnait énormément d'argent... Il avait une vie de rêve pour l'époque, même après la Grande Crise. Difficile de vouloir changer dans une telle situation.

— Mais il a changé depuis ?

— Tu verras... Stevee ! Comment va l'ami ? Je viens te faire un petit bonjour avec mon petit-fils Paul, lui lança Jacques

— Oh, tu sais ce que je dis toujours hein... Depuis qu'on peut plus s'faire d'oseille...

— ... Rien n'va plus ! finit Jacques en rigolant.

— De l'oseille ? demanda Paul à son grand-père.

— De l'argent mon p'tit gars ! Du flouze, d'la tune quoi ! répondit Steven. En tout cas, bienvenue chez moi ! Ça fait plaisir d'avoir de la visite ! Venez, asseyez-vous avec moi sous le porche. Vous voulez quelque chose à boire ?

— À ouais ! Je veux bien un verre d'eau glacée s'il te plaît ! demanda Jacques. C'est qu'on se déshydrate vite avec cette chaleur !

— Moi aussi s'il vous plaît, demanda Paul.

— Et trois verres d'eau bien fraîche ! lança Steven. À ce que j'ai entendu tu auras bientôt plutôt froid que chaud ! continua-t-il en allant chercher les verres.

— Un peu ouais ! répondit Jacques.

— Je serai bien venu avec vous, si j'avais été plus jeune...

— Bah et moi alors ? Tu peux encore te décider et venir si tu veux, y'a encore d'la place ! lança Jacques.

— Euh... Ouais... Mais toi... Tu es fou... Tout le monde le sait ! Dans dix ans tu essaieras encore de grimper aux arbres comme un gamin... Moi je suis plus raisonnable ! répondit Steven en rigolant.

— Et c'est l'ancien banquier d'affaire qui parle... Ou comme avec ton vélo hier ? piqua Jacques. Tu vas faire comment maintenant ? Ça ne va pas être trop dur ?

— Oui, c'est vrai... Sur ce coup-là, j'ai vraiment fait l'*con* quand même ! Pourtant je le savais ! répondit Steven très naturellement. Oups, excuse les gros mots devant ton petit-fils...

— T'inquiète, il a l'habitude avec Homère et moi, rétorqua Jacques.

— Et à partir de maintenant, bah je vais faire avec... reprit Steven. J'ai des jambes, de la famille et des amis ! Ce qui m'embête vraiment, c'est que j'ai plein de recommandations en cours et que je préfère aller à l'agora en discuter directement de vive voix. Mais c'est un peu loin à pied...

— On ira ensemble, tu n'auras qu'à me dire quand ! Tiens, tu me donnes une idée ! Tu penses pouvoir expliquer à Paul ce que c'est la démopunthanomie pour toi ? demanda Jacques. Je me dis que tu es la personne idéale pour lui en parler, avec toutes les recommandations que tu soumetts ! J'essaie d'étudier un peu la société avec lui depuis quelques semaines.

— Ma foi, pourquoi pas, si ça peut aider ! Mais avant, dis-moi : quand sera disponible le dernier livre d'Iris ! J'ai hâte de la lire après tant d'années... Elle a toujours su trouver les mots justes.

— Il est en ligne sur mon site depuis ce matin... Si tu veux la version papier, il faudra attendre encore un peu que l'éditeur l'imprime. J'ai aussi un autre truc qui pourrait t'intéresser. J'ai réactivé le site de *The Unity Experiment*. Comme ça, tout l'historique de *Unity* est en ligne !

— *The Unity Experiment*? Après plus de vingt ans d'absence ! Génial ! Faut que j'aille y faire un tour ! Nostalgie oblige ! Tu me rappelles l'adresse ?

— <https://www.theunityexperiment.org>

— Ah oui c'est vrai, je me souviens maintenant, merci ! Et la semaine prochaine, tu bouffes un soir à la maison et tu me racontes tout en détails. Même s'il y a le livre d'Iris, je veux l'entendre de ta bouche ! Cinquante ans que tu te fous de moi avec ton expédition !

— Ça roule ma poule !

— Alors la démopunthonomie et ses recommandations ? reprit Steven. En un mot, c'est le *bordel* ! Il est bien loin le temps de la bonne vieille démocratie toute simple !

— Mais je croyais que c'était mieux maintenant ! rétorqua Paul.

— Peut-être, mais avec la démocratie, on votait une fois de temps en temps et basta ! On était tranquille ! commenta Steven.

— Mais il y avait des lois qui étaient votées par la démocratie, non ? reprit Paul. Donc la démocratie pouvait mener à l'aliénation des Hommes qui étaient limités par des lois qu'ils trouvaient injustes.

— *Merde...* je croirais t'entendre il y a cinquante ans Jacques ! T'as oublié de me dire que ton petit-fils était lui aussi Professeur ! Bien vu mon jeune ami, si t'as compris ça, t'as déjà compris beaucoup !

— Qu'est-ce tu veux... Les chiens ne font pas des chats ! répondit Jacques un peu fier.

— Le problème avec la démopunthonomie, reprit Steven, c'est que tu passes tout ton temps à l'agora ou sur le réseau pour discuter et convaincre tout le monde.

— Tout ton temps, tout ton temps... Tu exagères un peu là Stevee... interrompit Jacques.

— Mais si ! continua-t-il. Dès que tu veux faire un truc, construire une petite route, le moindre bâtiment, revoir un peu le programme scolaire de l'école du coin, rénover la façade de l'opéra, le réseau de chaleur ou je ne sais quoi d'autre, tu dois discuter avec tout le monde pour essayer de trouver une solution juste... Si ça c'est pas l'*bordel* !

— Mais c'est parce que t'as toujours des grands projets Stevee ! T'es tout le temps en train de vouloir tout changer. Dès qu'il y a un truc à construire ou à rénover qui pourrait aider ou améliorer, t'es partant !

— Et c'est à cause de qui ça ? J'étais très content avec ma banque moi ! Les permis de construire, je les négociais directement avec le maire quand je devais financer un projet pour gagner mon fric... On trouvait toujours un moyen de s'arranger à deux, si tu m'suis... C'est toi qui m'as fait comprendre que ce n'était pas juste, que les autres étaient importants et qu'il fallait les prendre en compte pour espérer être juste et véritablement heureux...

— Et t'en a mis du temps à comprendre... Jusqu'à ce que ta banque s'écroule !

— N'empêche que les choses étaient plus simples avant ! Moins justes peut-être, mais plus simples... reprit Steven un peu de mauvaise foi.

— Si tu l'as dit ! Et donc, tu peux expliquer à Paul ce que c'est pour toi la démopunthanomie, à part le *bordel* ?

— Tout est dans le nom ! Démopunthanomie, des mots grecs *dêmos* 'peuple' et *punthanomai* 'chercher à savoir, s'informer, apprendre'. Tu discutes avec tout le monde avant de faire quoi que ce soit qui puisse les toucher ou les affecter, pour essayer d'arriver à une interaction qui soit la plus juste possible.

— Bien résumé ! Simple et au but ! Mais on n'arrive jamais à se mettre tous d'accord pour avoir une interaction juste et satisfaisante, non ? commenta Jacques.

— Ça peut arriver, mais c'est rare. C'est pour ça que nous avons des débats et des recommandations, répondit Steven.

— Oula, je ne comprends plus ! dit Paul.

— Laisse-moi t'aider un peu... reprit Jacques.

— Merci Professeur !

— Tous les Hommes ont des motivateurs qui font qu'ils ont des interactions. Et pour exister sur le long terme, la société cherche à obtenir des interactions justes en définissant une culture qui définit et encourage de telles interactions. Mais pour réellement arriver à une interaction juste, il faut savoir ce que

tous les autres individus de la société penseront de la justesse de cette interaction, qu'ils soient directement concernés par elle ou non, et avant qu'elle ait lieu. Après il sera trop tard... continua Jacques.

— Je te suis, répondit Paul

— Moi aussi ! échoa Steven.

— Eh bien c'est ça, la démopunthonomie ! C'est l'institution qui facilite l'obtention d'interactions justes en permettant à ceux qui veulent ou qui veulent faire quelque chose de le soumettre au reste de la société avant d'agir pour obtenir leur opinion, afin d'agir ensuite en toute autonomie, mais informés, pour espérer obtenir des interactions justes.

— Et c'est là que les problèmes commencent... commenta Steven.

— Comment ça ? demanda Paul.

— Soumettre une demande est une chose, mais y répondre en est eu autre ! continua-t-il. On est tous différents, avec des opinions très variées !

— C'est pour ça qu'on a des recommandations, des débats et des votes ! reprit Jacques. Dès qu'une demande est soumise, tous les individus de la société – y compris ceux qui l'ont soumise – peuvent proposer une solution pour y répondre, individuellement ou en groupes. Une sorte d'évolution des lois. Ce sont les recommandations qui expriment les différentes opinions de la société à propos de la demande. Suivant le type et l'importance de la demande et des recommandations, des débats peuvent être organisés pour confronter les différentes opinions et faire évoluer ou même parfois regrouper les recommandations.

— Regrouper les recommandations ? demanda Paul.

— Oui, cela peut être très important dans certaines situations. Imagine qu'il existe dix recommandations différentes de priorité sur les routes... Ça ne serait pas très sûr ! Il existe ainsi certaines demandes que nécessitent des recommandations uniques pour des raisons de sécurité par exemple, mais qui restent exceptionnelles.

— Mais une recommandation unique, ça n'est pas comme une loi alors ? demanda Paul.

— Personne n'est jamais obligé d'appliquer une recommandation, pour préserver l'autonomie et éviter l'aliénation. C'est la différence principale avec une loi. N'oublie pas qu'une recommandation représente l'opinion de ce qui est juste pour la société, ou au moins une partie. Si par exemple tu refuses sciemment une priorité au volant et que tu as un accident, tu pourras être accusé de ne pas avoir pris en compte autrui pour avoir une interaction juste de conduite, par manque de prise en compte de l'opinion contenue dans la recommandation unique. Toujours avec moi ?

— Je crois oui. Mais quand il y a plusieurs recommandations, comment choisit-on la recommandation à suivre ? demanda Paul.

— En toute autonomie et conscience, on fait ce qu'on veut. On peut même faire quelque chose qui n'est pas dans les recommandations. Pour aider quand il y a plusieurs recommandations, un vote peut être organisé pour permettre d'avoir une idée précise du poids de chaque recommandation dans la société.

— Les recommandations, c'est un peu l'intelligence de la société ! Des propositions de différentes solutions envisageables pour une interaction, avec lesquelles tu fais ce que tu veux... commenta Steven. Enfin presque ce que tu veux...

— Presque ? Pourquoi ? demanda Paul.

— Laisse Paul... répondit Jacques en rigolant. C'est son côté capitaliste libéral qui ressort... Bien sûr que tu fais ce que tu veux ! Ce qu'il voulait dire par là, c'est que comme tu es altruiste grâce à ta culture, tu as plutôt tendance à utiliser les recommandations soumises par autrui dans tes prises de décisions. Mais cela relève toujours purement de ton autonomie.

— Ah oui, c'est plus clair ! Donc la démopunthonomie, c'est l'institution principale qui permet d'obtenir des interactions les plus justes possibles... Et

donc de réduire le travail de la justice et d'avoir une société qui fonctionne au mieux. Elle joue le rôle de facilitateur d'interactions en faveur du juste.

— Parfaitement ! répondirent Steven et Jacques ensembles.

— Donc c'est plutôt bien en fait que ça prenne un peu de temps la démo-punthonomie ! commenta Paul.

— Continue... encouragea Jacques.

— Bah oui, ça prend du temps parce qu'il faut discuter avec les autres, les écouter, faire évoluer ses propres opinions, celle des autres, pour essayer d'arriver à ce qui est juste et satisfaisant. C'est pas aussi comme ça qu'on apprend et progresse dans la sagesse ?

— *Merde...* J'ai mis plus de quarante ans à comprendre ça... Et pour toi, ça paraît tellement clair et évident ! Magnifique, mon jeune ami ! Tu me donnes confiance en l'avenir ! Je vous ressers un truc à boire ? Jacques, un whisky ? J'utilise plus mon vélo...

— Aller ! répondit Jacques. Si c'est OK avec toi Paul, tu ne veux pas rentrer ?

— *Nope!* On est bien là...

Ils passèrent le reste de l'après-midi à discuter de tout et de rien, surtout du passé, sans s'alcooliser... en excès.

En chemin, de retour vers la maison...

— T'as vu, il est marrant Steven ! commenta Jacques.

— Plutôt oui ! répondit Paul. Vous en avez faits des trucs ensembles !

— Ça, c'est sûr ! Et je crois que ça lui a fait du bien de voir du monde aujourd'hui ! Tu sais, sa femme est morte l'année dernière. C'est aussi pour ça qu'il boit trop parfois ces derniers temps... Même s'il aime ça, c'est sûr ! Il a besoin d'occupations et d'attention ; ses recommandations l'occupent bien et sa famille n'est pas loin, mais ce n'est pas suffisant... Pour essayer de changer ça,

j'ai discuté avec ses enfants ce matin... On s'est tous mis d'accord et on va le travailler au corps... Il va venir avec nous en Antarctique, je te le promets !

— *Cool!* Entre toi et lui, on est sûr de ne pas s'ennuyer pendant le voyage ! Et comme tu penses que ça va l'aider, c'est génial ! conclut Paul.

Chapitre 13. Il faut rentrer

Le lundi soir, deux semaines plus tard...

— Ça y est ! Tout est prêt pour notre première grosse réunion de mission demain ! Tous les continents seront représentés, une centaine de participants, dont plus de soixante par holo-conférence... Sans compter les journalistes ! On va bien s'marrer !

C'était Jacques qui venait de rejoindre toute la famille au salon.

— Beau travail Papa ! commenta Marie.

— Heureusement que j'ai eu de l'aide de tout le monde ! Et Steven sera là... 'Juste pour voir' ! répondit-il. On devrait le confirmer demain, mais normalement, départ prévu dans trois mois ! Ils nous attendent déjà à McMurdo, je viens de leur parler !

— Génial ! lança Paul. J'ai hâte ! Et ça veut dire qu'on va devoir avoir un entraînement à la survie, comme tu as fait la première fois ?

— Tu peux en être sûr ! Même s'il fait bon dans la vallée, imagine que ton quadricoptère s'écrase au beau milieu d'une plaine glacée... *Safety First!* répondit Jacques. Ah, je crois que le chien a besoin d'aller promener... Homère, on y va ?

— Maman, j'peux aller promener Homère avec Papi ? Il est tard, mais c'est les vacances ! demanda Paul.

— OK, mais ne rentrez pas dans deux heures ! Je vous connais les deux ! répondit-elle.

— On f'ra ce qu'on peut... lança Jacques avant de quitter le salon avec Paul et Homère.

Pendant la promenade...

— La pleine lune est magnifique ce soir ! s'exclama Jacques. Si seulement j'avais su peindre...

— Papi, j viens d penser à un truc... Il y avait déjà internet en 2019, non ?

— Oui, pourquoi ? demanda Jacques.

— Bah alors vous n'étiez pas connecté au reste du monde pendant votre expédition ? Comment avez-vous pu garder le secret pendant que vous étiez dans le village ? demanda Paul.

— Héhé ! Pas folle la guêpe ! On peut dire que ma bêtise, ou le hasard – question de point de vue, ont bien fait les choses... répondit Jacques.

— Ta bêtise ? T'as fait quoi ?

— Je t'ai dit que j'étais responsable de toute l'informatique de l'expédition ? Cela incluait aussi la connexion satellite qui nous permettait de communiquer avec l'extérieur.

— Et ?

— Eh ben je l'ai oublié dans la première vallée où nous avons abandonné nos motoneiges et allégé l'expédition... Je l'ai confondue avec une autre caisse qui lui ressemblait...

— T'as pas fait ça !

— Si si ! Oui je sais, trop fort ! Un véritable devin... ! Le hasard fait bien les choses quand même.

— Vous n'aviez plus aucun moyen de communication depuis ce moment-là alors ? demanda Paul.

— Entre nous, on avait des radios et un réseau sans fils. Mais avec l'extérieur, il ne nous restait que le vieux système satellitaire de message de secours international, aux capacités plutôt limitées. À part 'RAS' ou 'SOS' avec des coordonnées satellites, nous ne pouvions rien transmettre, et encore moins recevoir.

— Donc vous avez passé votre temps à envoyer des messages ‘RAS’ pendant tout le temps que vous étiez dans le village ?

— Exactement ! Mais après deux mois, nous avons dû penser à rentrer pour ne pas éveiller les soupçons... Notre expédition était censée être autonome, avec des réserves limitées dans le temps. Nous avions déjà pris la décision de préserver cette vallée et de ne pas divulguer son existence ; mais certains voulaient rester.

— Certains sont restés ? demanda Paul surpris.

— Oui... Et c’était problématique ! Comment expliquer leurs disparitions à notre retour ? Et comment protéger la vallée de toute intrusion extérieure ?

— On allait bien vous poser des questions en rentrant ! Et peut-être que d’autres personnes voudraient y retourner pour explorer à leur tour après vous !

— Exactement ! Le problème n’était vraiment pas simple à résoudre...

— Et donc vous avez dû développer une explication plus que plausible !

— Tu peux le dire ! Et elle est venue de nos géologues et vulcanologues : un dégazage massif et imprévisible de dioxyde de carbone en provenance des différents lacs de la vallée.

— Hein ?

— Oui, si toute la vallée était plus chaude que le reste de la région, c’est parce qu’elle se situait quelques kilomètres au-dessus d’une immense chambre magmatique. Et on sait qu’il peut arriver que certains lacs autour de volcans dégazent brutalement des quantités très importantes de dioxyde de carbone... Comme le lac Nyos en 1986.

— Et c’est toxique, le dioxyde de carbone ! commenta Paul.

— Mieux encore, c’est toxique et c’est plus lourd que l’air !

— Hein ?... Ah oui, donc s’il y a un dégazage massif, l’air devient irrespirable dans tout le fond de la vallée, saturé en CO₂ qui reste en bas ! Bien trouvé !

— Effectivement, et cela avait causé la mort de cinq membres de notre expédition ! De plus, comme c'était imprévisible, pourquoi y risquer la vie d'une nouvelle expédition, connaissant la difficulté du terrain pour y arriver et les tonnes de matériel supplémentaire nécessaire pour en assurer la sécurité...

— Donc ça vous a servi aussi d'explication pour la disparition de ceux qui sont restés. Génial !

— Et de celle de tous nos échantillons, ordinateurs, photos, etc. Nous avons dû tout abandonner en urgence quand nous avons compris ce qu'il se passait. Les cinq que nous avons perdus étaient partis en exploration, plus-bas dans la vallée au bord d'un lac. Ils avaient été témoins du début du dégazage et avaient pu nous prévenir par radio. Après deux heures, nous n'avions plus de contact avec eux... Et il commençait à y avoir une odeur de soufre dans l'air... Nous voyions au loin tous les lacs continuer à dégazer. Heureusement que nous avions des bouteilles d'oxygène pour nous sauver du camp de base ! On a tout quitté en urgence pour gagner au plus vite de l'altitude.

— J'adore ! commenta Paul. Et en réalité, ça s'est passé comment ?

— Plein d'émotions ! Nous étions tous extrêmement tristes de quitter la vallée, mais il le fallait. Nous ne pouvions rien ramener du village, alors pour notre départ, un immense repas avec tout le monde, y-compris les villages alentours, fut organisé.

— Et donc vous êtes repartis un peu comme vous êtes venus ! Simple-ment !

— Effectivement. Nous avons donc commencé le long voyage de retour. Après deux jours, nous étions de retour au campement où nous avions laissé toutes les affaires de grand froid, dans la prairie à la frontière des neiges éternelles. Tout semblait là, en bon état.

— Retour sur les skis !

— C'est ça ! Après deux jours, nous étions au col. Une journée de plus et nous voilà à la crevasse. Nous étions dans une forme olympique... Notre pont de singe était toujours accroché solidement. Un soulagement pour tout le groupe !

— Et pas de tempête cette fois ? demanda Paul.

— Ciel bleu jusque-là... répondit Jacques. Encore quatre jours et nous étions de retour dans la première vallée où nous avons retrouvé nos motoneiges et une connexion avec le monde extérieur. À partir de là, les conditions se sont fortement gâtées. Neige, brouillard, vent en rafales, etc. On a tout eu ! Ce que nous pensions être la partie la plus facile du voyage retour – motorisée – fut la plus laborieuse. Après une semaine dans une neige fraîche et profonde, toute l'équipe était exténuée. Nous étions presque de retour au point de rendez-vous avec l'avion – peut-être à un ou deux jours – quand nous avons décidé d'activer notre balise de détresse, incapables d'aller plus loin. Les secours sont arrivés dès que le temps l'a permis, quatre jours plus tard. L'avion s'est posé au point de rendez-vous et une équipe est venue nous retrouver pour nous ramener. Après plus de trois mois, nous avons retrouvé notre civilisation...

— Et ça vous a fait bizarre ?

— Plus que ça même ! Le retour fut rude, pour tout le monde. Heureusement que nous étions là les uns pour les autres !

— Et on ne vous a pas posé trop de questions ? demanda Paul.

— Quelques-unes si, mais aucun d'entre nous n'avait vraiment envie d'y répondre ou d'en parler... Je crois que tout le monde a mis cela sur le dos du choc suite à l'évacuation en catastrophe de la vallée et à la perte de nos cinq collègues.

— Eh ben, sacrées histoires ! La vraie... Et la fausse ! Et nous, on va faire comment pour y aller ? Ça va être aussi dur ? demanda Paul légèrement inquiet.

— Non, ça devrait être du gâteau ! Avion jusqu'à McMurdo, suivi de deux semaines de formation-acclimatation sur place. Puis cinq quadricoptères solaires nous embarquent de McMurdo directement dans la prairie où nous avons passé notre première nuit en 2019. De là, nous descendrons dans la vallée à pied et nous iront retrouver le village. Nous procéderons de la même façon que la première fois. Un petit groupe partira d'abord à la rencontre des habitants, puis tout le reste de l'expédition nous rejoindra en quadricoptère directement au village, si les villageois sont d'accord. Avec les quadricoptères, nous pourront ainsi explorer et visiter facilement tous les villages de la vallée, et même proposer à certains villageois de revenir avec nous... Je suis vraiment impatient !

— Moi aussi ! répondit Paul.

— Homère, on fait demi-tour ! Aller, viens là mon gars ! Laisse le renard tranquille, il t'a rien fait ! cria Jacques.

— Et vous avez mis combien de temps à écrire votre livre une fois rentrés ? demanda Paul.

— Quelques mois, pendant lesquels nous avons dû réfléchir à comment transmettre ce que nous avons appris. Nous devons aussi réfléchir et imaginer un modèle de cohabitation / transition entre notre ancienne civilisation et le modèle Antarctique. Nous avons ainsi des problèmes particuliers à résoudre auxquelles la société antarctique n'avait pas été confrontée.

— Une cohabitation / transition ? demanda Paul

— Laisse-moi te donner un exemple. La société antarctique n'utilisait pas d'argent, alors que notre ancienne civilisation ne vivait que pour lui... Il nous fallait donc un moyen de tester le modèle Antarctique sans argent, en créant des communautés basées sur lui, tout en maintenant des interactions économiques avec l'extérieur, basées elles sur l'argent. Nous recherchions au minimum une coexistence, et au mieux une transition d'un modèle de société à l'autre...

— Et vous avez fait comment alors ?

— Je vais te l'expliquer.

Chapitre 14. En passant

— Avant de pouvoir parler d'argent, nous devons nous intéresser à un concept que nous n'avons pas encore abordé jusqu'à présent : la possession, commença Jacques.

— Ah, mais c'est facile ! répondit Paul. On sait tous ce que c'est, la possession !

— En es-tu complètement sûr ? Comprends-tu le lien qui existe entre possession et interactions justes ?

— Euh... réfléchit Paul.

— Qu'est-ce qu'une interaction juste ? demanda Jacques

— C'est une interaction que tout le monde dans la société trouve juste, répondit Paul.

— Très bien. Maintenant imagine cette situation : tu vas prendre une pelle au magasin pour creuser un trou dans ton jardin et planter un arbre. Après l'avoir utilisée, tu la déposes à côté de l'abri à outils, dehors. Deux semaines plus tard, tu veux utiliser ta pelle à nouveau pour planter un autre arbre et tu vas la chercher. Première situation – la pelle a disparu : c'est ton voisin qui te l'a prise parce qu'il pensait que tu n'allais plus l'utiliser, aillant déjà planté un arbre. Deuxième situation – la pelle est bien là où tu l'as laissée, mais elle est tordue et inutilisable : ton voisin l'a utilisée et l'a cassée sans te le demander ou t'en parler.

— Dans les deux situations, le voisin a eu une interaction injuste avec moi en prenant ma pelle sans m'en parler ! s'exclama Paul.

— Parfaitement ! Mais pourquoi ?

— Ben parce que c'est ma pelle !

— Et le ‘*ma*’ de ‘*ma pelle*’, ça indique quoi ? demanda Jacques.

— Euh...

— La possession que tu as de l’objet ‘*pelle*’, non ?

— Bah oui ! C’est évident !

— Effectivement, mais cela te montre bien que la possession est profondément intégrée dans notre langage – et à ma connaissance, dans tous les autres – et qu’elle fait partie intégrante de chaque Homme, non ? Donc ?

— Donc... Euh... La possession est juste ?

— C’est ça ! En conséquence, si quelqu’un te prive de la possession que tu as d’un objet en le prenant ou l’utilisant sans te le demander, il commet une interaction injuste. Tout ce qui n’est pas à toi est à quelqu’un d’autre, donc le prendre est injuste !

— À moins qu’il soit mis à disposition dans un marché, un magasin, ou autre pour les autres.

— Effectivement. Maintenant, intéressons-nous à un autre exemple. La maison dans laquelle tu vis, à qui appartient-elle ? demanda Jacques.

— À mes parents ! répondit Paul.

— Au deux en même temps ?

— Il me semble oui !

— Et donc, qu’est-ce que ça veut dire ? Ton père possède le rez-de-chaussée et ta mère le premier étage ; et le jardin est coupé en deux ? Ou peut-être ton père possède le garage, deux chambres, l’escalier et le jardin, ta mère le reste ?

— Euh... Je n’y avais jamais vraiment réfléchi comme ça ! Mais ça me semble un peu étrange...

— Et je vais te dire, heureusement ! Donc ça veut dire quoi ? demanda Jacques.

— Euh... chercha Paul.

— Posséder, c'est avoir un objet sans qu'il ne puisse t'être retiré ou utilisé sans ton accord préalable...

— OK...

— Maintenant imagine que ton père veuille déménager, mais pas ta mère... Pourrait-il transmettre la maison à quelqu'un d'autre sans l'accord de ta mère ?

— Ah bah non, parce que si Maman possède la maison, on ne peut pas lui retirer sans son accord pour la transmettre à quelqu'un d'autre !

— Donc posséder est absolu. Soit on possède complètement un objet, soit on ne le possède pas du tout. Il n'y a pas de demi-mesure.

— Ah oui, c'est clair maintenant ! répondit Paul.

— Alors continuons. Peut-on posséder un autre Homme ?

— Bah non ! Sinon c'est de l'esclavage !

— Mais c'est peut-être juste l'esclavage ! Dis-moi pourquoi ça ne l'est pas...

— Euh...

— Imaginons que tes parents te possèdent. Alors d'après ce que nous avons dit, tu n'as pas le droit de leur être retiré sans leur accord, pour que tu puisses leur servir quand ils le veulent.

— Je te suis.

— Maintenant tu grandis et à vingt ans, tu veux quitter la maison pour aller explorer le monde.

— OK...

— Mais tes parents te possèdent, donc tu ne peux pas partir sans leur accord... Mais s'ils s'opposent à ce que tu souhaites, alors ils iront contre ta propre autonomie de conscience pour satisfaire tes motivateurs, ce qui est injuste vis-à-vis de l'Homme ! Donc...

— Donc posséder un être conscient mène à l'injuste en appliquant une limite à l'autonomie...

— Bien joué ! Et que dire des ressources naturelles ?

— Elles n'appartiennent à personne ? demanda Paul.

— Alors personne ne peut les utiliser ? rétorqua Jacques.

— Ah non ! Alors elles doivent appartenir à tout le monde dans la société, comme ça tout le monde peut s'en servir, répondit Paul.

— Est-ce juste ? demanda Jacques.

— Oui, je pense ! Mais je ne sais pas pourquoi.

— Imagine qu'il n'y ait qu'une seule source d'eau dans un village et que cette source se trouve dans ton jardin.

— OK...

— Tu pourrais trouver juste de posséder cette source, vu qu'elle est dans ton jardin, et donc décider de ne pas partager l'eau que tu peux y puiser, sans te préoccuper de toute culture altruiste ici.

— Je pourrais, mais c'est pas bien !

— Comment le sais-tu ? demanda Jacques.

— Parce que si la situation était inversée, je serais du même avis que les villageois...

— Exactement ! Puisque tous les villageois ont besoin d'eau pour satisfaire leurs motivateurs en exerçant leur autonomie, ils ne trouveront pas cette possession par un individu unique juste, et donc elle ne sera pas juste. L'eau dans cet exemple doit donc appartenir à tout le monde pour maintenir des interactions justes vis-à-vis de la culture.

— Je suis d'accord ! répondit Paul.

— Mais elle est dans ton jardin, que tu possèdes, et auquel tu peux interdire l'accès... continua Jacques.

— Mais si j’interdis l’accès, alors j’agis sciemment contre la culture de la société en limitant l’autonomie des autres en leur empêchant l’accès à quelque chose qu’ils possèdent. Il y aura alors une interaction injuste et je pourrais avoir affaire à la justice.

— Bien raisonné ! Et c’est pareil pour les fruits et légumes dans le jardin du voisin ? Ils appartiennent à tout le monde ?

— Euh... Non, répondit Paul.

— Pourtant c’est de la nourriture dont nous avons tous besoin pour vivre, comme l’eau... commenta Jacques.

— Oui, mais ce ne sont pas une ressource naturelle ! répondit Paul.

— Pourquoi ?

— Ben parce que...

— Parce que sans l’intervention de l’Homme qui les a plantés, ils n’auraient pas existé, donc ils n’appartiennent pas à toute la société mais à ou aux Hommes qui les ont plantés. C’est soit une satisfaction individuelle, soit le fruit de leur travail, aida Jacques.

— Ah oui !

— Bon, maintenant que nous avons un peu mieux compris la possession, intéressons-nous à l’argent et au commerce extérieur.

— Ça marche ! suivit Paul.

— Pour tester le modèle Antarctique dans notre société...

— Attends Papi, il est où Homère ? J’le vois plus devant !

— Hoommmèèèerre ! cria Jacques.

Rien.

Jacques s’arrêta pour regarder autour de lui. En se retournant, il aperçut Homère deux mètres derrière, arrêté lui aussi, la tête basse et évitant son regard.

— Tu crois vraiment que je ne t’ai pas repéré, *Enfoiré* ! lança-t-il à son chien. Au pied !

Homère s'exécuta, très lentement.

— Qu'est-ce qu'il a, Papi ? demanda Paul.

— Te fie pas à sa tête de chien battu... Regarde la grosse boursouflure qu'il a sous la babine droite et qu'il essaie de cacher en baissant et tournant la tête.

— Il s'est fait piquer par une bête ?

— C'est plutôt lui qui a piqué un truc ! rétorqua Jacques. Ah, je sais ! C'est Adila !

— Adila ? La boulangère ? demanda Paul.

— Oui, répondit Jacques. On est passé pas très loin de sa boulangerie-pâtisserie. Il a dû y faire un petit détour sans qu'on ne le voit, ce *con*. Elle met toujours un peu de pain pour les oiseaux... Tu sais qu'elle est ornithologue aussi ?

— Oui, à chaque fois qu'on y va, je rigole bien avec son chardonneret apprivoisé, c'est un vrai clown !

Jacques plongeait les doigts dans la gueule de son chien pour essayer d'en arracher le bout de pain qu'Homère tentait de cacher entre ses crocs. Après une magnifique démonstration de résistance passive de quelques secondes, Homère abandonna son trésor aux mains dégoulinantes de baves de Jacques.

— Aha, j'l'ai eu ! J'ai gagné *du-con* ! En même-temps, à ce jeu-là, tu perds toujours, hein ? Mais tu t'en fous, tu continues de jouer quand même ! *Abruti* ! commenta Jacques en regardant son chien droit dans les yeux, avant d'essuyer ses mains sur son jeans.

— Papi, ton pantalon !

— Il est déjà sale !

— En plus, il n'est pas bête Homère, au contraire ! Il est juste dominé par son inné qui ne veut que manger !

— C'est pas faux ! Bon reprenons... On en était où ? Ah oui, c'est vrai – argent modèle interactions. Donc, pour tester le modèle Antarctique dans notre

société, nous voulions créer une petite communauté basée sur lui. Mais nous savions qu'il nous serait impossible de pouvoir subvenir à tous nos besoins en autarcie. De plus, nous étions fortement opposés à l'isolationnisme. L'Homme interagit naturellement avec d'autres Hommes, rejeter les interactions avec l'extérieur est injuste.

— Ça me paraît logique.

— Nous avons alors un problème avec les interactions économiques extérieures. L'argent ne devait pas exister au sein de la communauté. Mais si nous voulions pouvoir interagir économiquement avec l'extérieur, il nous fallait de l'argent pour acheter ce qui pourrait nous manquer, continua Jacques.

— Et si j'ai bien compris comment ça marchait, il fallait vendre à l'extérieur des choses que vous aviez produites en échange d'argent ! lança Paul.

— Parfaitement, et ça c'était facile à trouver pour nous ! Mais que faire de l'argent reçu ? À qui appartient-il et qui peut l'utiliser ? Comment ? Voilà les questions auxquelles nous devons essayer de répondre.

— Ah oui je vois, parce que vous ne vouliez pas retomber dans un système financier dans votre communauté. L'argent pouvait devenir une sorte de Cheval de Troie pour la culture ! Il fallait donc faire différemment, en accord avec la culture.

— Bien raisonné ! Prenons alors un exemple. Le boulanger de la communauté a vendu vingt baguettes à l'extérieur et a reçu en échange X argent.

— OK, dit Paul.

— Est-ce que tu te souviens de ce que nous disions en parlant du travail, que le travail exercé et ce qui est donné aux autres ne peut influencer la capacité à recevoir des autres, pour rester réellement autonome et avoir des interactions justes ?

— Oui.

— Donc l'argent que le boulanger a reçu, à qui appartient-il ?

— Euh... réfléchit Paul.

— S'il appartient au boulanger, que peut-il en faire ? demanda Jacques.

— Il peut l'utiliser pour acheter quelque chose à l'extérieur !

— Mais alors cela voudrait dire que ce qu'il a donné individuellement aux autres, enfin plutôt vendu ici, va conditionner sa capacité individuelle d'achat à l'extérieur !

— Ah oui, donc il pourrait perdre son autonomie... Voire tomber dans l'aliénation.

— Exactement... Et comment feraient les individus de la communauté qui travaillent, mais dont le produit n'est pas donné à l'extérieur en échange d'argent – peut-être simplement parce que ce produit n'intéresse personne à l'extérieur ? S'ils ne peuvent pas vendre à l'extérieur, alors ils ne peuvent pas avoir d'argent ?

— Ça ne serait pas juste !

— Et donc comment faire ? Qui possède l'argent des ventes à l'extérieur ? demanda Jacques.

— Toute la communauté ! Comme ça tout le monde peut l'utiliser ! répondit Paul.

— Bien joué ! Et comment les individus de la communauté font-ils pour l'utiliser ? Doit-on allouer à chacun une portion de l'argent de la communauté ?

— Non ! Parce que quand on possède, c'est absolu. Soit on possède intégralement, soit on ne possède pas du tout.

— Donc aucune règle de répartition au sein de la communauté. Chacun peut utiliser l'argent comme il l'entend, quel que soit le montant, en fonction de son autonomie et de son altruisme.

— L'argent devient alors un produit comme un autre, comme un crayon ou des légumes ! commenta Paul.

— C'est ça ! Et similairement aux autres produits, il existe toujours une offre et une demande à balancer. Comme nous avons des agriculteurs et de marchands qui s'assurent de produire et mettre à disposition suffisamment pour toute la communauté, nous avons aussi des individus et des associations spécialisés dans le maintien de la balance monétaire du commerce extérieur.

— Ils faisaient comment ?

— Pour maintenir la balance extérieure ? Ils centralisaient, coordonnaient et allaient vendre les produits de la communauté à l'extérieur en fonction de l'argent estimé dont la société aurait besoin, en évitant de créer des manques au sein de la société. Des véritables experts du commerce et de l'économie...

— Et c'est quoi les associations ?

— Le travail en groupe ! C'est vrai qu'on n'en a pas parlé la dernière fois. Mais il est évident que tous les Hommes ne travaillent pas tous seuls. Ils peuvent aussi se regrouper sous une même structure, une association, pour effectuer un travail en commun.

— Ah oui, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui un groupe de travail.

— Exactement !

— Et d'ailleurs, j'y pense juste maintenant. Dans un groupe de travail, il peut y avoir des règles... C'est pas alors comme des lois qui limitent l'autonomie et aliènent, donc injustes ?

— Excellente question, mon jeune apprenti ! La situation est différente...

— Ah bon, pourquoi ? demanda Paul.

— C'est comme pour les recommandations... Si elles devenaient obligatoires, alors elles deviendraient des lois contre la culture de la communauté, injustes. Ce que l'on appelle 'règlement' dans un groupe de travail est en fait une recommandation unique émise en dehors de/ou grâce à la démopunthonomie.

— Mais si je ne suis pas d'accord avec le règlement ?

— Comme il n'est pas obligatoire, il n'est pas injuste, mais insatisfaisant, à moins d'encourager des interactions injustes. Tu peux alors essayer de t'adapter grâce à ta liberté individuelle en te conformant au règlement, ou tu peux faire ce que tu veux... Mais à toi après de voir avec tes collègues pour ne pas devenir un problème. De la diversité auto-organisée, partout et toujours. L'harmonie du chaos !

— Et ces groupes de travail appartiennent à quelqu'un ?

— Voyons cela ensemble. Prenons un groupe de travail qui vient de se former et qui cherche à grandir. Il engage des Hommes, mais ces Hommes ont besoin de machines pour travailler. À qui appartiendront ces machines ?

— Euh... Chaque machine appartiendra au travailleur qui l'utilise ? Vu que quand on possède, on peut utiliser, demanda Paul.

— Cela peut être le cas parfois, comme avec un ordinateur portable... Mais imagine une grande presse à imprimer des journaux, que plusieurs personnes vont utiliser en même temps.

— Alors à tous ceux qui utilisent la machine en commun !

— Et s'ils décident tous de partir du groupe de travail, chacun de leur côté, on fait quoi de leur machine ? Que va faire le reste du groupe de travail si cette machine est donnée à quelqu'un d'extérieur au groupe à leur départ ? Le groupe ne pourra alors plus fonctionner correctement, voire plus du tout, et pourrait alors trouver cette interaction injuste.

— Ah oui, je vois le problème...

— Dans un groupe de travail, la machine utilisée ne concerne pas seulement l'individu qui l'utilise mais aussi tout le reste du groupe, qui l'utilise ou en bénéficie indirectement. Ne serait-il pas alors plus juste que toutes les machines appartiennent à tous les individus du groupe de travail, en commun et qu'ils l'utilisent ou pas ?

— Ah si... admis Paul.

— Pensons maintenant de manière pratique. Les individus rentrent et sortent de chaque groupe de travail dans le temps. Imagine que le groupe de travail ait deux cents objets. Faudrait-il mettre à jour le registre de possession – s’il en existe un – pour tous les objets à chaque fois que quelqu’un rejoint ou quitte le groupe ?

— Ça ferait beaucoup de travail pour pas grand-chose je trouve !

— Et donc ne serait-il pas plus simple que ces objets appartiennent directement à un objet virtuel, le groupe de travail lui-même, et que celui-ci appartienne aux individus qui y travaillent. Un seul changement de possession à chaque entrée-sortie.

— Ah oui, plus simple. Et donc un groupe de travail appartient aux travailleurs et le groupe de travail possède des objets.

— Voilà ! Pour être le plus juste et pratique possible. Et c’est pareil pour les produits qui en sortent... Ils appartiennent à tous les travailleurs du groupe, qui décident ensuite ensemble de ce qu’ils gardent et ce qu’ils mettent à disposition pour le reste de la société... guidés peut-être par leur règlement, qui n’en est pas un. Homère, laisse la poubelle ! Viens-ici ! cria Jacques. C’est pas vrai ce chien ! Deux neurones ! Manger – dormir !

— Ah oui, encore un dernier truc Papi... Rien à voir, mais ça m’embête depuis quelques jours...

— Oui ?

— Le satellite qui a identifié la vallée, il n’a pas pris de photos qui la montraient toute verte, pleine de végétation ? demanda Paul.

— Re-pas folle la guêpe ! En fait, la température de la région avait été mesurée par infrarouge autour de la vallée, jamais dans la vallée elle-même, et quelques images en longueurs d’ondes visibles avaient été prises.

— Donc justement, on devait y voir du vert dans les images !

— *Nope*, que des nuages !

— Hein ?

— C'est physique ! En hiver, quand il fait froid et que tu respires, l'eau réchauffée par ton corps et contenue dans chacune de tes expirations va se condenser au contact de l'air froid pour former de petites gouttelettes qui créent un nuage visible.

— *Yes*, acquiesça Paul.

— Pareil dans la vallée ! La chambre magmatique réchauffe le fond de la vallée et le pied des montagnes par en dessous. La neige qui tombe au sommet fond et forme de nombreux cours d'eau et lacs, qui s'infiltrent dans le sol ; puis l'eau s'évapore. La vapeur d'eau chaude remonte au-dessus de la vallée, se condense en se refroidissant et forme une fine couche nuageuse aux trois quarts de la hauteur des montagnes environnantes quatre-vingt-dix pour cent du temps. Tout simplement.

— Hein hein, je comprends maintenant. Donc vous avez eu beaucoup de chance le premier matin au col quand toute la vue sur la vallée était dégagée !

— En effet, et inversement quand le satellite a pris des photos !

— Et on peut se baigner dans les lacs ? demanda Paul.

— Pas tous, mais certains sont chauds toute l'année à environ 30 °C !

— Super ! Faudra pas que j'oublie de prendre mon maillot de bain alors !
conclut Paul avant d'ouvrir le portail du jardin.

Chapitre 15. Un nouveau commencement

Mi-octobre 2071, très tôt sur la base antarctique de McMurdo...

— Tout le monde est prêt ? cria Jacques.

Il se tenait debout sur une caisse et essayer de se faire entendre par toute l'expédition réunie devant lui, malgré le bruit ambiant.

— Oui ! répondit le groupe en cœur.

— Vous avez vérifié tout votre matériel ?

— Oui !

— Alors c'est parti ! *Mission: Unity*, embarquement ! lança Jacques avec son bras. Victoria, Paul, avec moi ! Aminata vous a réservés une place avec elle dans le cockpit !

Toute l'expédition, une centaine de personnes et leur matériel, embarqua à bord des cinq quadricoptères affrétés pour les prochains mois. En vingt minutes, l'opération était bouclée – le matériel lourd avait déjà été embarqué au cours des jours précédents.

— Tout le monde est à bord, les portes sont fermées, annonça Aminata.

— Alors, si c'est bon pour toi et les autres pilotes, décollage ! lança joyeusement Jacques.

Les cinq aéronefs décollèrent ensemble. Le temps était idyllique. Pas un nuage de prévu jusqu'à destination, dans quatre heures. Après trois heures de vol, Jacques ne tenait plus en place. Il commença à faire les cent pas.

— Jacques, Jacques, calme-toi ! demanda Steven après un moment. Regarde, on approche ! Voici les montagnes !

Jacques colla son nez au hublot sans dire un mot et ne bougea plus jusqu'à l'arrivée, trente minutes plus tard. Les quadricoptère se posèrent dans une prairie reculée, bien au-dessus de la forêt de résineux qui bordait la vallée, non loin de là où l'expédition originelle avait passé sa première nuit, plus de cinquante ans auparavant. Ils ne voulaient pas attirer l'attention plus-bas.

Victoria, Marie, Paul, Oliver et Homère débarquèrent les premiers. Ils formaient le groupe d'éclaireurs avec Jacques et partirent immédiatement en direction de la vallée avec un équipement léger. Le reste de l'équipe monta un camp temporaire pour les prochains jours. Entomologistes, biologistes, botanistes, géologues, etc. l'exploration commença immédiatement !

En fin de matinée...

— Vous savez quoi ? Je crois que nous y voilà ! *Le chemin de Xiu* ! s'écria Jacques.

Il pointait du doigt un petit sentier plus loin dans la forêt.

— Victoria tu vas voir, à partir de là c'est super facile ! continua-t-il.

— Tu veux que je te porte ? demanda son père. Encore un dernier passage avec des ronces et après, c'est fini !

— Non, merci Papa ! J'veux y arriver toute seule ! répondit-elle fièrement.

— On va s'arrêter déjeuner juste après, leur dit Jacques.

En milieu d'après-midi...

— Nous allons enfin sortir de la forêt ! lança joyeusement Paul en voyant la lisière apparaître.

— Et tu sais ce que cela veut dire ? demanda Jacques.

— On est presque arrivé ?

— Exactement ! Dans deux heures on y est ! Tout le monde est encore en forme ? demanda Jacques en se retournant.

Il semblait inarrêtable, trente ans de moins, toujours en tête à tirer le groupe.

— Oui ! répondirent-ils tous ensemble malgré la fatigue.

Un peu plus tard...

— Ça y est ! On voit le village là-bas, Papi ! s'écria Paul.

— ENFIN ! soupira Jacques.

— Attends, je vois aussi quelqu'un assis sur un banc, un peu avant ! reprit Paul.

— Ta vue est meilleure que la mienne ! lança Jacques. Reste avec ta sœur et tes parents, j'vais aller dire bonjour...

Jacques commença à marcher seul en direction du banc qu'il entrevoyait à peine au loin. Une silhouette semblait assise. En approchant, il découvrit une vieille femme qui le regardait fixement arriver. La dévisageant lui aussi, il ralentit le pas avant de s'asseoir tout doucement à côté d'elle, sans dire un mot. Ils se fixèrent encore quelques instants du regard. Un sourire commençait à se dessiner sur le visage de Jacques... Une larme pointait au coin de l'œil de la vieille femme.

— Vous en avez mis du temps ! murmura-t-elle.

— On a fait ce qu'on a pu... répondit Jacques d'une voix tremblante. Mais tu verras, tu ne seras pas déçue je crois. On a tous bien travaillé... continua-t-il plus calmement en lui prenant les mains, avant de la serrer fort entre ses bras. Julia !

— Jacques !

Les observant de loin, tout le reste de la famille avait commencé à s'approcher.

— Il faut que je te présente toute ma petite famille ! Regarde, ils arrivent ! enchaîna Jacques en désignant le quatuor.

— Huh, Iris ! s'écria Julia effrayée en dévisageant Marie qui arrivait.

— Iris nous a quittés il y a longtemps malheureusement. Je te présente notre fille, Marie.

— Papa ? interrogea Marie.

— Marie, c'est Julia ! lui lança Jacques avant de présenter toute la famille.

Au cours de la discussion qui suivit, Julia apprit que Jacques était le dernier survivant de l'extérieur. Elle lui apprit alors à son tour qu'elle aussi était la dernière du groupe qui était resté en Antarctique.

Après trente minutes de retrouvailles...

— Et si on y allait maintenant Papa, avec Julia ? demanda Marie à son père. D'après ce que j'ai lu, je pense que Maman aurait aimé qu'elle soit là.

— Tu as tout à fait raison ma chérie, et allons-y avant que tout le reste ne commence ! répondit Jacques.

— Aller où ? demanda Julia.

— Faire notre dernier adieu à Iris... Et la laisser reposer tranquillement là où elle le souhaitait, à côté de ce village sur les flancs de cette vallée qui lui ont tant manqués, répondit un Jacques apaisé.

Après une cérémonie très émouvante pour tous, Julia les invita à passer la nuit chez elle. Dans le village, la nouvelle du retour de Jacques avec une nouvelle expédition se répandit comme une traînée de poudre. Une réunion publique fut organisée à l'agora dès le lendemain pour accueillir Jacques, sa famille, et tout le reste de leur expédition.

Un nouvel Âge débutait pour l'Homme...

Épilogue

Quelque part sur Terre en 2021...

— *Bordel de merde !* Plus je vois le monde avancer, moins j'ai confiance... On n'est pas en train de faire tout ça pour rien ? déprima Jacques devant son ordinateur. Je commence vraiment à me demander si le seul moyen que ça arrive, ce n'est pas qu'il y ait une très, très grosse catastrophe... Genre, monstrueuse crise financière sur fond de guerre mondiale... L'échouage complet de la société sur la côte antarctique, à poil, sans bois ni nourriture... Et même avec ça, je suis plus très sûr... Tu crois encore que c'est possible ?

— Toujours ! répondit Iris sans la moindre hésitation avec un sourire rassurant. Aie confiance en l'Homme et tout ira bien, tu verras... finit-elle avant de l'embrasser sur le front.

Pilo
2018-03-01
Version non-définitive